

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

L'ECHO DE LA FRANCE.

FRÈRE ET SŒUR.

Comme il glisse, le traîneau rapide sur le tapis de neige durcie par la gelée à l'entrée de la steppe immense et nue ! Une femme, une jeune fille, Nastasie Belorouki, et son frère Paul, sont assis dans ce traîneau. La nuit est sombre ; mais les rares et faibles rayons de la lune viennent miroiter sur la nappe d'argent que la froide saison de l'hiver a étendue sur le sol. A l'entrée de la steppe, deux énormes arbres au tronc noueux étendent leurs bras noirs, comme de sombres sentinelles chargées de veiller sur le seuil du royaume de l'immensité. Les corbeaux, ces oiseaux funèbres, fuient à l'horizon en jetant leur cri de mauvais augure, et voici qu'un lièvre effaré s'enfuit au bruit du galop du vigoureux cheval qui frappe de ses pieds cloutés le sol en livrant sa crinière au souffle âpre et piquant de la brise du nord. Sur ce fond d'argent, tout objet paraît en noir et se dessine comme une silhouette, et le cheval lancé à toute vitesse, et le traîneau avec les deux voyageurs, et jusqu'au lièvre qui s'enfuit. Puissent Nastasie et Paul Belorouki ne pas faire de plus mauvaise rencontre dans leur aventureuse course de nuit ! Chose étrange, le jeune homme semble se cacher au fond du traîneau, et c'est la jeune fille qui conduit. D'où vient cela ? Et puis, pourquoi le frère et la sœur courent-ils en traîneau et traversent-ils, à cette heure avancée de la nuit, la steppe glacée ?

Il faut remonter un peu haut pour vous expliquer le contraste qui semble faire mentir les lois de la nature. Le comte et la comtesse Belorouki désiraient vivement dans la première année de leur mariage que la naissance d'un fils vint assurer la perpétuité d'un nom glorieusement écrit dans les annales de la Russie. Ce fut une fille que Dieu

leur envoya ; ils la nommèrent Nastasie. Pour se consoler de son attente trompée, le comte donna à sa fille une éducation virile. Il l'emmenait avec lui dans ses voyages et dans ses chasses au loup et à l'ours si fréquentes en Russie. Bientôt la balle de Nastasie atteignit sûrement son but. Sa main de jeune fille tint vigoureusement les rênes d'un cheval fougueux, et elle mania la rame comme le fusil. La comtesse regrettait tout bas cette éducation virile donnée à sa fille ; mais elle n'osait s'opposer aux volontés absolues de son mari. Cinq ans après, un second enfant était venu au jeune ménage ; cette fois c'était un fils. Mais le pli était déjà pris. Nastasie avait cinq ans, son père l'aimait follement et lui avait fait prendre un costume masculin. Déjà elle commençait à l'accompagner dans ses courses, montée sur un petit cheval cosaque. Il ne fit pas grande attention à Paul, charmant baby rose et blond, sur la tête duquel la comtesse concentra sa tendresse un peu trompée. Son mari avait fait de Nastasie un garçon, elle fit de Paul une fille. Cet enfant ne quittait pas sa mère, il se plaisait aux ouvrages de femmes qui le retenaient auprès d'elle ; il excellait à manier l'aiguille de la brodeuse, tandis que sa sœur avait sans cesse à la main la cravache, et, quand elle fut plus grande, la rame et le pistolet. La différence d'âge aida à perpétuer ce contraste. En arrivant, Paul trouva sa sœur en possession de la vie et du foyer paternel ; elle était la *grande sœur* et lui le *petit frère*. Il s'habitua à conformer sa volonté à celle de Nastasie : autant elle était décidée, hardie, impérieuse ; autant il était doux, paisible et docile. Il lui cédait en tout. C'était elle qui était l'arbitre des jeux. Il était toujours prêt à s'incliner devant ses volontés et ses désirs. Les rôles étaient intervertis : Paul Belorouki était la fille, Nastasie le garçon. Celle-ci protégeait son frère, celui-là respectait sa sœur. Les deux enfants grandirent ainsi ; malgré ce changement de rôles, ils s'aimaient tendrement. Ce fut un chagrin pour le comte quand Nastasie atteignit l'âge où elle dut revêtir les habits de son sexe, et il dit en jetant sur Paul un regard où entraient une nuance de dédain : " Désormais je vais avoir deux filles." Pour conserver à son père une dernière illusion, Nastasie portait le plus souvent un costume d'amazone. Quant à Paul, la même métamorphose s'était opérée dans son costume ; mais les deux caractères n'avaient point participé à ce changement. Nastasie était la plus fière et la plus intrépide jeune fille de toutes les Russies ; Paul était un jeune garçon timide, doux, soumis, qu'un rien effrayait, et, malgré ses quinze ans révolus, il acceptait la protection de sa sœur. Son père gémissait sur cet abâtardissement de sa race : la comtesse ne disait rien, mais elle espérait tout bas, et voici pourquoi elle espérait.

Un jour, une conversation s'était élevée dans son salon sur le nouvel

ouvrage de Glinka, relatif à la bataille de Borodino, transformée par l'historien en triomphe pour la Russie. Le comte Belorouki, qui parlait peu, avait alors pris brusquement la parole : " Laissons cela, s'était-il écrié, c'est de la poésie, mais la poésie n'est pas de l'histoire. J'y étais, à cette fameuse bataille ; nous nous sommes battus comme des lions, mais nous avons affaire à des hercules qui nous ont étouffés. Qu'on appelle notre résistance une défaite sublime, à la bonne heure ! Mais les faits sont les faits : la victoire fut de l'autre côté." Alors le comte Belorouki, qui s'animait rarement, raconta avec un entrain militaire les diverses phases de cette sombre et terrible bataille. Ce n'était pas le récit académique d'un auteur de profession, c'était le témoignage d'un soldat qui avait assisté à cette redoutable lutte, qui y avait été mêlé. Il disait : " Là j'ai vu notre infanterie aborder trois fois à la baïonnette les carrés français, et reculer trois fois décimée et vaincue." Il ajoutait : " J'ai conduit la charge de cavalerie qui a failli nous donner la victoire ; les escadrons de la garde russe ont fait des merveilles ; mais nous avons été ramenés en arrière par la mitraille des batteries françaises et par une charge de cuirassiers et de dragons conduite par Ney et Murat en personne." La bataille revivait ainsi sous les yeux des auditeurs. On entendait le roulement des tambours, l'appel strident de la trompette, le clapotement de la fusillade, le mugissement du canon. On voyait passer la cavalerie comme un ouragan ; la terre s'ébranlait sous le pas cadencé de l'infanterie. La guerre apparaissait dans la magnificence de ses horreurs, dans la splendeur de son héroïsme, dans la beauté de son dévouement, la guerre où l'on tue, où l'on meurt pour sa patrie, pour son drapeau !

A l'endroit le plus intéressant de ce récit, la comtesse jeta les yeux sur son fils Paul. Elle hésita un moment à le reconnaître. Ce n'était plus ce jeune agneau, doux, timide, presque pusillanime. Sa physionomie était transfigurée. Ses yeux lançaient des éclairs, l'enthousiasme rayonnait sur son front. Son bras s'étendait comme malgré lui pour saisir une épée. L'idée d'Achille à Scyros se présenta à l'esprit de la mère. Ce ne fut que l'espace d'un moment. Le récit terminé, la physionomie de Paul se détendit comme la corde d'un arc que l'on rend au repos. Il redevint ce qu'il avait toujours été, doux, timide, circonspect, plein d'admiration pour sa sœur, de dévouement et d'amour pour sa mère, mais d'une timidité craintive devant son père qui, comme don Diègue, se plaignait au ciel de ce que dans l'aire de sa race le hasard avait fait naître, au lieu d'un aigle à la serre puissante, une tendre et faible colombe.

Nastasie avait vingt ans et Paul en avait quinze. Ils étaient tous deux en visite pour quelques jours à plusieurs werstes du château de

leurs parents, quand un exprès vint les avertir en toute hâte que le comte Belorouki avait été grièvement blessé dans une chasse à l'ours, qu'on craignait pour sa vie, et qu'il demandait ses enfants. La neige était tombée en abondance pendant toute la journée, et il ne fallait pas songer à s'aventurer la nuit en voiture dans la steppe où l'on courait risque d'être enseveli sous un linceul glacé ; on supplia la jeune fille d'attendre jusqu'au lendemain. Elle ne voulut rien entendre et elle ordonna d'atteler son traîneau. " Je connais la route, dit-elle, et mon fidèle cheval m'a tiré de pas plus mauvais que celui-là. Frère nous allons partir ensemble. C'est moi qui conduirai." Paul hasarda quelques timides observations. Nastasie, qui aimait son père avec idolâtrie, lui imposa silence d'un mot :

—Frère, dit elle, notre père se meurt, veux-tu donc qu'il parte sans t'avoir donné sa bénédiction ? Du reste, fais ce qu'il te plaira. Si tu ne veux pas venir, j'irai seule.

—J'irai avec toi, Nastasie, répondit le jeune homme. Cependant la nuit est bien noire, et l'exprès que ma mère nous a envoyé, et qu'on a été obligé de mettre au lit, car il est arrivé presque gelé, dit qu'il a entendu hurler dans la steppe des bandes de loups.

—Alors qu'on mette dans le traîneau des revolvers chargés et des couteaux de chasse. Si les loups nous attaquent, je te défendrai, mon pauvre Paul, répliqua la fière jeune fille.

Le traîneau attelé, on partit. Nastasie, comme elle l'avait annoncé, tenait d'une main ferme les guides. Paul, blotti derrière sa sœur, interrogeait d'un regard inquiet la plaine immense. Le généreux cheval, comme s'il avait compris qu'il fallait arriver vite, dévorait l'espace. Le traîneau volait comme une flèche lancée d'une main sûre.

De temps à autre, Paul disait à sa sœur :

—Nastasie, n'entends-tu pas là-bas des cris funèbres ?

—Frère, ce n'est rien, répliquait la jeune fille en continuant à diriger le cheval ; ce sont des corbeaux que le passage de notre traîneau a effarouchés et qui s'envolent à tire d'aile en poussant leur croassement accoutumé.

—Sœur, reprenait bientôt Paul, quel est cet animal qui fuit dans l'ombre ? Ne serait-ce pas un louveteau ?

—Enfant, répondait la sœur, la peur et l'ombre grossissent pour toi les objets ; ce louveteau n'est qu'un lièvre, encore plus timide que toi, mon pauvre Paul !

Et le traîneau continuait à glisser rapide sur la plaine glacée.

On n'était plus qu'à quelques werstes du château paternel et le cheval redoublait de vitesse. Le généreux animal n'avait pas un poil mouillé. En reconnaissant le domaine où il était né, il poussa un

hennissement joyeux. Dans le lointain, un cri strident répondit. Le cheval s'arrêta une seconde, rien qu'une seconde ; il frémit de tous ses membres, puis il partit comme une flèche et fit voler la neige sous ses pas précipités. Sa crinière échevelée flottait au vent, ses naseaux largement ouverts interrogeaient je ne sais quel âpre senteur que la brise du nord lui apportait.

—Qu'y a-t-il, Nastasie ? demanda le jeune homme en se blottissant de plus en plus derrière sa sœur et en jétant du côté d'où le bruit était venu un regard effaré.

Avant que la jeune fille pût répondre, le même bruit se renouvela ; mais, cette fois, il était plus rapproché, le cheval s'arrêta de nouveau, frémit encore et reprit un galop désespéré.

—Il n'y a pas à s'y tromper, dit la jeune fille en semblant se répondre à elle-même. C'est le hurlement des loups. Ils sont plusieurs. Ils sont encore loin, mais dans une demie heure nous aurons à défendre notre vie. Nous serons alors à vingt minutes du château. S'ils ne sont que dix ou douze, je réponds de notre salut mon cher Paul. Seulement écoute bien ce que je vais te dire, notre existence en dépend. J'attacherai les rênes devant le traîneau ; notre cheval connaît la route et il a le pied sûr ; il n'a donc besoin d'être ni soutenu ni guidé. Il a senti le danger avant nous, et son instinct, qui l'avertit de l'extrémité de la situation, nous répond de la rapidité de sa course. Paul, je ne demande qu'une chose. Quand les loups seront en vue, tu me passeras un revolver ; il y en a trois, cela fait d'abord d'ix-huit coups à tirer. Quand je commencerai à me servir du second, tu rechargeras le premier, et ainsi de suite. J'espère que nous ne serons pas obligés d'en venir à la hache et au couteau de chasse. Mais, s'il le faut, je ne reculerai pas devant ce combat corps à corps. Mon pauvre enfant, c'est moi qui t'ai amené ici, je veux te rendre à notre mère. Mon Paul, dis-moi que tu feras ce que je viens de te demander.

—Oui, sœur, je le ferai, répondit le jeune homme dont la voix s'était affermie.

Pendant que Nastasie donnait ces rapides instructions à son frère, les hurlements n'avaient cessé de se rapprocher. Le cheval dont le poil se hérissait poursuivait sa course avec une vitesse désordonnée. Tout semblait fuir autour du traîneau. Mais bientôt l'ennemi parut. C'était une avant-garde de six loups. Celui qui marchait en tête était d'une grosseur monstrueuse.

—Sœur, ne le vois-tu pas ? Tire donc, murmura Paul d'une voix saccadée.

—Pas encore, frère, il n'est pas temps.

Après avoir attendu trois minutes, Nastasie tira, et le loup qui con-

duisait l'avant-garde de la bande tomba en poussant un hurlement terrible, il tomba pour ne plus se relever. Les deux loups qui suivaient firent quelques pas encore ; par deux fois le revolver fit son office et les deux animaux restèrent étendus sur la neige. Trois coups retentirent de nouveau ; il y eut un loup tué, un autre blessé, et le troisième se plia, sans être atteint, sur le corps de bataille.

— Les voilà partis ! s'écria Paul avec un soupir de soulagement.

Partis pour revenir, répondit Nastasie d'une voix brève. Paul, ne perds pas un moment. Donne-moi un revolver chargé, et recharge celui-ci le plus vite que tu pourras.

La jeune fille achevait à peine ces mots qu'on entendit un hurlement plus nourri et plus fort que le premier. Evidemment le corps de bataille se rapprochait. En arrivant à l'endroit où étaient tombés les loups tués ou blessés la bande de ces animaux carnassiers s'arrêta un moment. Ils dévorèrent les cadavres encore palpitants. Ce ne fut qu'un arrêt de quatre minutes ; mais, dans les circonstances où se trouvaient les voyageurs du traîneau, les minutes valaient des siècles. Le revolver était rechargé ; Nastasie, dont un rayon de lune éclairait les coups, ayant vu deux loups se détacher de la bande pour couper le chemin au cheval, ce qui aurait amené la perte infaillible du frère et de la sœur, les abattit de deux balles lancées avec autant de justesse que de sang-froid. Elle tira les quatre coups qui lui restaient sur le gros des assaillants qui continuaient à avancer, quoique trois des leurs fussent tombés expirants. Le second revolver remplaça le premier dans les mains de la vaillante jeune fille, elle fit feu successivement de ses six coups. Le cheval, surexcité par les décharges successives et par les hurlements furieux des loups, ne galopait plus, il volait. L'écume blanchissait sa bouche, la sueur ruisselait sur tout son corps. Encore quelques tours de roue, et le frère et la sœur étaient sauvés, car le château se faisait de plus en plus proche. Mais le cheval, épuisé de fatigue, brisé par l'épouvante, fournirait-il cette dernière course ? Nastasie, qui commençait à en douter, multipliait les coups de feu, dans l'espoir qu'ils seraient entendus du château. Mais le nuage de poudre qui s'épaississait autour du traîneau l'empêcha de voir qu'un loup gagnait le cheval de vitesse. Tout à coup on entendit un cri atroce, cri de souffrance, de détresse, d'agonie, et le cheval s'abattit expirant. Nastasie n'eut que le temps de tirer un dernier coup dans la direction de la tête du cheval. Un hurlement furieux lui répondit, et une masse informe passa au-dessus d'elle et la renversa par son choc au fond du traîneau : c'était le loup blessé à mort, qui alla tomber de l'autre côté de la frêle voiture. Nastasie avait dépensé toutes ses forces, elle demeura immobile et comme anéantie.

Alors Paul, qui d'un coup d'œil avait mesuré l'extrémité de la situation, se dressa résolument en tenant d'une main une hache de combat, et de l'autre un long couteau de chasse. Une révolution s'était faite dans son cœur. Longtemps protégé par sa sœur, il devenait protecteur à son tour. Le rôle, comme il arrive souvent, avait en un instant élevé l'acteur à sa taille. Le sang héroïque des Belorouki bouillonnait dans ses veines. Par une étrange hallucination, il voyait s'ouvrir devant ses regards le champ de bataille de Borodino, et il suivait son père conduisant cette terrible charge de cavalerie qui avait un moment rompu les rangs des Français et tenu le sort de la bataille en suspens, et une voix qui sortait des profondeurs de son âme lui criait : "Bon sang oblige !" La peur n'existait plus pour lui. Il ne voyait le péril que pour le braver et pour le vaincre. Un premier loup se présenta la gueule béante ; le vaillant jeune homme l'abattit d'un coup de hache ; un second, un troisième, eurent le même sort. Sa hache se brisa sur la tête d'un quatrième. Dans ce moment le nuage de poudre s'était dissipé, et il vit le plus grand nombre des loups occupés à dévorer le cheval. Il profita de ce moment de répit pour envelopper son bras gauche de son manteau, et ramassant son revolver, encore chargé, il fit feu de ses six coups sur le gros des loups. Puis, s'armant de son coutelas, il attendit.

En ce moment l'église du village où était situé le château lui envoya les premières sonneries de l'*Angelus* du matin. Il éleva vivement son cœur vers Dieu, et du fond de son âme cette prière jaillit : "Sainte Vierge, soyez-moi en aide et secourez ma sœur !" A peine avait-il proféré ces paroles, qu'un loup énorme se jeta sur le traîneau. Sans reculer d'un pas, Paul lui tendit son bras gauche autour duquel il avait roulé son manteau, et, tandis que l'animal mordait avec fureur l'étoffe, il lui enfonça son coutelas dans la poitrine. Par trois fois, il renouvela ce coup. Ses yeux lançaient la flamme, il était couvert de sang, et, pris de cette terrible ivresse des champs de bataille dont il avait senti la première atteinte au récit de Borodino, il continuait à combattre, à frapper, sans compter ses adversaires, sans calculer le péril. Cependant ses forces commençaient à s'épuiser ; il avait plusieurs fois senti l'haleine ardente et empestée des gueules béantes qui cherchaient à le saisir, et il y avait enfoncé son coutelas jusqu'à la garde. Sans peur, mais presque sans espérance, il combattait toujours, en recommandant son âme à Dieu et il songeait à couvrir en tombant sa sœur de son manteau, dans l'espoir de la dérober à la vue de ces animaux dévorants qui s'acharnaient à l'assaut du traîneau.

Tout à coup il entendit dans le lointain une clameur s'élever. . . . Point de doute ! ce sont des voix humaines. Des torches résineuses

jettent une vive clarté, des pas précipités retentissent. Dieu soit loué ! C'est le secours, c'est le salut ! Les loups, effrayés de ces clameurs et de ces soudaines clartés, reculent ; une décharge générale les met bientôt en déroute, ils s'enfuient dans les steppes et disparaissent. Paul est dans les bras des serviteurs et des vassaux de son père, qui, au nombre de plus de cent, sont accourus en armes au bruit des détonations. Paul commande qu'avant tout on s'occupe de sa sœur, que l'émotion, le froid, la fatigue, ont privée de ses sens. On la couche sur un brancard couvert de fourrures, et en peu d'instants on arrive au château.

Le comte Belorouki, dont les derniers moments approchaient, et auquel on avait appris en peu de mots les scènes qui venaient de se passer, voulut voir à l'instant ses enfants. La comtesse entra avec sa fille, qui était revenue à elle, mais qui faible encore s'appuyait d'un côté sur le bras de sa mère, de l'autre sur celui de Paul, vers lequel elle levait un regard plein de reconnaissance et d'admiration. Celui-ci les cheveux en désordre et encore tout couvert de sang, s'excusa de paraître ainsi devant son père : « Ne vous excusez pas, lui dit le comte, votre vue me console à mes derniers moments. Je vais mourir, mais je meurs tranquille, je laisse un fils, je sais maintenant que ma race ne périra pas. Paul, hier encore je vous aurais confié, en mourant, à la protection de votre mère et de votre sœur ; comte Belorouki, je laisse aujourd'hui votre noble mère et votre sœur, ma bien-aimée Nastasie, sous votre protection. »

Le comte, épuisé par l'effort qu'il avait fait, s'arrêta un moment. Puis, se tournant vers un vieux soldat qui avait fait avec lui toutes les campagnes des grandes guerres, et qu'il avait pris à son service : « Nicolas Ivanovitch, lui dit-il, prends le sabre suspendu à ce trophée d'armes, et remets-le à mon fils. »

— Mon père, dit le jeune homme avec élan, est-ce celui que vous portiez à Borodino ?

— Oui, mon fils ; mais pourquoi cette question ?

— Mon père, c'est que la flamme qui échauffe mon cœur, je l'ai sentie s'allumer au récit que vous avez fait de cette bataille, et quand j'ai vu le péril en face, je me suis souvenu que je portais votre nom.

— Ah ! je l'avais deviné, moi, s'écria la comtesse avec un accent de triomphe.

— Je vous remercie, mon Dieu, dit le mourant, d'avoir réservé cette consolation à ma dernière heure. Adieu, vous tous que j'ai aimés, ma fille, ma femme ; adieu, mon fils ; adieu, sainte Russie. Vienne une nouvelle guerre, mon sabre de Borodino sera porté par un homme digne de vous, digne de moi et de nos aïeux.

FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 33, 137 et 252.)

— Je ne savais pas que j'étais amoureuse d'Hyeronimo, dit-elle un peu honteusement alors, et comment l'aurais-je su ? Nous n'étions pas deux, nous n'étions qu'un, moi et lui ; lui et moi, c'était tout le monde. Pour savoir si on aime quelqu'un, il faut comparer ce qu'on éprouve pour celui-là avec ce qu'on ressent pour un autre. Il n'y avait jamais eu d'autre entre lui et moi, tellement, ma tante, que lui et moi ça ne faisait pas deux ; et comme aussi nous n'avions jamais été séparés ni même menacés d'être désunis l'un de l'autre, nous ne pouvions pas savoir combien il y avait de lui dans moi et de moi dans lui, et combien il manquerait tout à coup de moi en moi et de lui en lui si on venait jamais à nous arracher d'ensemble.

Aidez-moi donc, ma tante ; je ne sais pas dire, je m'embrouille dans lui et dans moi sans pouvoir les démêler dans mes paroles, comme je n'aurais pas su les démêler dans notre inclination l'un pour l'autre ; enfin, c'est comme si mon cœur avait battu dans son sein, et comme si son cœur avait battu dans ma poitrine, ou plutôt, non, ce n'étaient pas deux cœurs, c'était un seul cœur en deux personnes. Tellement, mon père et ma tante, dit-elle en se tournant à demi vers eux, que vous croyez que c'est moi qui suis ici seule avec vous ; eh bien ! pas du tout, il y est tout entier avec moi ; je le vois, je le sens, je l'entends, je lui parle. De même que ses gardiens là-bas croient qu'il est seul enchaîné sur le banc de sa galère ; eh bien ! non, j'y suis toute entière avec lui et en lui, aussi présente que vous croyez me voir ici, dans la cabane ; c'était, c'est encore et ce sera toujours ainsi. L'amour, à ce qu'il paraît, est un mystère.

Tout cela n'est que pour vous dire que je ne me doutais seulement pas que j'aimais d'amour Hyeronimo, et que lui non plus ne se doutait pas qu'il m'aimait d'amour jusqu'au moment où les sbires, en l'emmenant à la mort, nous apprirent que l'un ne pouvait pas respirer sans l'autre. Ni Dieu ni ses anges n'y pouvaient trouver à redire, n'est-ce pas, puisque nous étions aussi innocents que ces deux gouttes de lait qui se fondent en une seule goutte en tombant du bout de mes deux seins sur les lèvres du petit innocent que voilà ?

L'image dont cette naïve jeune mère ne soupçonnait pas même la

candeur ne fit sourire ni l'aveugle, ni la vieille tante, ni moi ; tout était pureté dans cette bouche pure, vierge d'âme, quoique avec son fruit d'innocence sur son sein.

— Aussi, vous le savez bien, mon père, et vous, ma tante, nous n'avions jamais deux volontés, lui et moi. Quand il me disait : Allons ici ou là, j'allais ; quand je l'appelais, il venait partout où j'avais fantaisie d'aller moi-même ; nous ne savions jamais qui est-ce qui avait pensé le premier, mais nous pensions toujours la même chose : à la source, pour puiser l'eau de la maison ; sur les branches, pour battre les châtaignes ; aux noisetiers, pour remplir lui sa chemise, moi mon corset de noisettes vertes ; au maïs, pour sarcler les cannes ou cueillir les grains jaunés par l'été ; à la vigne, aux figuiers, pour couper les grappes ou pour sécher les figues mûres ; à l'étable, pour traire les chèvres, pendant qu'il les tenait par les cornes ; dans le ravin, où il y a l'écho de la grotte, pour nous apprendre à remuer les doigts sur les trous du chalumeau de la *zampogna*, à chercher à l'envi l'un de l'autre des airs nouveaux dans l'ouïe du vent qui s'enflait et se désenflait de musique sous notre aisselle ; ici, là, enfin partout, toujours deux, toujours ensemble, toujours un ! Quand vous en appelez un, mon père ou ma tante, il en venait toujours deux, car votre appel ne trouvait jamais l'un sans l'autre.

Ce fut ainsi jusqu'à l'approche de mes quatorze ans ; jusque-là, ni moi ni lui nous n'avions senti le moindre ombrage l'un de l'autre ; nous nous regardions tant qu'il nous plaisait dans le fond des yeux, sans que le regard de l'un troublât le moins du monde l'œil de l'autre, pas plus que le rayon de midi ne trouble l'eau de la grotte quand il la regarde à travers les feuilles du frêne, et qu'il la transperce jusqu'au fond, sans y voir seulement sombrer autre chose que son image. Nous nous regardions quelquefois ainsi par badinage jusqu'à ce que l'eau du cœur nous montât de fatigue dans les yeux ; mais cette eau était aussi pure que celle de la grotte au soleil.

Cependant, peu de temps avant le malheur du châtaignier blessé, du troupeau tué, du plomb sur mes bras et du coup de fusil tiré innocemment par Hyeronimo pour me défendre contre les sbires, je commençais à changer sans savoir pourquoi, à n'être plus si bonne, si gaie et si prévenante qu'à l'ordinaire avec le pauvre garçon, à l'éviter sans raison, à trembler comme d'un frisson quand j'entendais son pas ou sa voix, à rentrer à la maison pour filer à côté de ma tante quand j'aurais pourtant mieux aimé à être dehors au soleil ou à l'ombre auprès de lui, à me retirer toute seule avec mes chèvres et mes moutons dans les bruyères les plus écartées, à me cacher derrière les oseraies au bord de l'eau courante et à regarder sans voir je ne sais quoi dans le ruis-

seau le jour, ou dans le firmament le soir. J'étais bien aise qu'il ne sût pas où j'étais, et bien fâchée de ce qu'il ne venait pas me surprendre ; le moindre saut d'un petit poisson hors de l'eau, la moindre branche d'osier qu'un oiseau faisait tressauter en s'envolant me faisaient tressaillir ; quelquefois même je pleurais sans savoir de quoi, puis je riais quand il n'y avait pas sujet de rire ; enfin une quenouille emmêlée de contradiction, quoi ! tellement que je ne me comprenais pas moi-même, et que ma tante disait à mon père, qui ne m'entendait plus si folâtre : " Ne t'inquiète pas, mon frère, c'est la mue. L'oiseau fait ses ailes, la chevrette fait ses dents, l'enfant fait son cœur." Et je les entendais rire tout bas.

Mais Hyeronimo, qui ne comprenait rien à mes changements, à mes silences et à mes éloignements de lui, paraissait lui-même malade de cœur et d'humeur, de la même fièvre et de la même langueur que moi ; à mon dépit, il semblait à présent moins me chercher que me fuir ; il ne me regardait plus en face et jusqu'au fond du regard comme auparavant ; il frissonnait comme la feuille du tremble quand, par hasard, il fallait que sa main touchât la mienne en jetant les panouilles de maïs dans mon tablier ou en retournant les figues dans le même panier sur le toit ; nous ne nous parlions plus que de côté, quand il fallait absolument se parler pour une chose ou pour une autre, et pourtant, nous ne nous haïssions pas, car, à notre insu, nous étions aussi habiles à nous chercher qu'à nous fuir, tellement qu'on aurait dit que nous ne nous fuyions que pour nous retrouver, et que nous ne nous retrouvions que pour nous fuir.

Je me disais : " Est-ce que je ne l'aime pas ? Mais qu'est-ce qu'il m'a fait pour le haïr ? " Ou bien : " Est-ce qu'il ne m'aime pas ? Mais qu'est-ce que je lui ai fait pour qu'il me haïsse ? "

Ce fut le temps où je me cachai de ma tante elle-même pour m'habiller, toute seule derrière la porte de la maison, les dimanches, et où je me regardai pour les premières fois dans le morceau de miroir cassé encadré dans le mur contre la cheminée. Il semblait que je voulusse me faire belle pour mon ange gardien, car, quand les pèlerins passaient par hasard près du châtaignier, et qu'ils regardaient en se parlant entre eux, mon visage, cela me faisait honte au lieu de me faire plaisir ; ce n'était pas pour eux que je désirais voir mes cheveux reluire comme de l'or au soleil.

Pourtant je vis bien qu'Hyeronimo n'avait rien contre moi quand il s'élança à mon secours, comme un *saint Michel* dans le tableau, contre les sbires, et qu'il tira, à la vue de mon sang, son tromblon contre la gueule de six fusils braqués sur sa poitrine. Je dois même dire que je me réjouis en moi-même de voir couler mon sang sur mes bras,

puisque ces grains de plomb qu'il m'arracha de la peau avec ses dents lui étaient entrés plus avant qu'à moi dans le cœur.

Mais hélas ! mon père et ma tante, le moment où les sbires l'enchaînèrent, le lendemain, là, sur le plancher, et l'entraînèrent à la prison de Lucques en l'accablant d'outrages et de menaces de mort, m'en apprit bien vite plus que je n'en aurais su en trois ans. Je sentis que mon cœur s'en allait tout entier avec lui et que la chaîne de fer qui lui garrottait les membres me tirait en bas aussi fort que si j'en avais été garrottée moi-même.

Ce ne fut point une illusion, monsieur, je le sentis comme je vous vois ; ce fut comme un poids qui fait, bon gré mal gré, trébucher une balance. Je sautai du lit, à demi-nue, et je me dis : " Ils en tueront deux ou je l'arracherai de leurs mains ; allons !..." Son ange gardien était entré en moi, il avait pris ma figure.

Ma tante et mon père étaient dehors de la porte à écouter les pas des sbires qui entraînaient Hyeronimo dans la nuit ; je m'habillai dans l'ombre, mais, quand je me vis à moitié habillée, avec mes cheveux longs et bouclés, mal retenus par l'aiguille à la pointe de clou au sommet de la tête, avec ma veste brodée de vert sur la poitrine, mes bras nus sortant de ma chemise, mes manches de drap tombant vides le long de mon corps, ma jupe courte, mes pieds nus dans mes sandales pailletées qui me couvraient à peine les ongles des doigts, j'eus peur, et je me dis : " Que vas-tu faire ? On te ramassera à la porte de la ville ou dans la boue des rues comme une balayure de fille, et l'on te jettera dans un égout de Lucques pour y pourrir avec celles qui ont vendu leur honneur, et à quoi lui serviras-tu alors, soit pour la vie soit pour la mort ? Tu auras déshonoré son nom et celui de ta mère, voilà tout !

Mon Dieu ! que faire ? Et je me mis à pleurer et à prier Dieu en retombant, la tête sur mon lit, noyée dans mes larmes.

En la relevant pour me renverser en arrière, dans mon désespoir, voilà qu'une idée me frappe le front, comme une chauve-souris quand la lumière de la lampe l'éveille et lui fait frôler les ailes contre mes cheveux.

Sans délibérer seulement une minute, j'arrache de mon corps les habits de femme, j'ôte mes bras de mes manches, mes pieds de mes sandales, je prends au clou de la cheminée les grands ciseaux avec lesquels nous tondions la laine de nos moutons au printemps, quand nous avons encore notre petit troupeau à l'étable. Je me coupe les cheveux sur les tempes, sur le front, sur le cou jusqu'à la racine, et j'en jette les poignées sur mon lit ; le coffre où ma tante conservait les habits, les guêtres, les souliers, le chapeau, la zampogne de son pauvre jeune mari défunt, me frappe les yeux au pied du lit de Magdalena ;

je l'ouvre, j'en tire convulsivement toutes ces hardes presque neuves : la chemise de toile écrue, avec la boucle de laiton à épingle qui la resserre comme un collier au-dessous de la poitrine ; les larges chausses de velours qui se nouent avec des boutons de corne au-dessous du genou ; la veste courte à boutons de cuivre, les souliers à clous, les longues et fortes guêtres de cuir qui en recouvrent les boucles et qui montent jusqu'au-dessus des genoux ; le chapeau de Calabre, au large rebord, retombant sur les yeux, à la tête pointue, avec sa ganse de ruban noir et ses médailles de la madone de Montenero, qui pendent et qui tintent autour de la ganse. En un moment, je fus revêtue de tout cet habillement, tantôt un peu trop court, tantôt un peu trop large pour ma taille ; mes mains, adroites et promptes comme la fièvre qui me battait dans les tempes, les ajustèrent si vite et si bien sur mes épaules, à ma ceinture, à mes jambes, à ma tête, à mes pieds, qu'on aurait dit que je n'en avais jamais revêtu d'autres, et qu'ils avaient été taillés pour moi.

Puis, prenant au fond du coffre la zampogne qui dormait silencieuse depuis sept hivers, dégonflée et vide, auprès des habits de son maître, j'en passai la courroi autour de mon cou et je la pressai du coude sous mon bras gauche, de manière à ressembler trait pour trait à un jeune *pifferaro* des Abruzzes, qu'on écoute au pied des croix et des niches des villages, et à qui on ne demande pas d'où il vient.

Ma tante et mon père vous diront que nous nous étions appris dès notre tendre âge, Hyeronimo et moi, à jouer aussi bien l'un que l'autre de cet instrument, et que mes doigts connaissaient les trous du chalumeau aussi bien que les doigts de l'organiste des Camaldules connaissent, sans qu'il les regarde, les touches obéissantes de son orgue.

Je m'étais dit en moi-même, en m'habillant : Prends aussi la zampogne, cela te servira de contenance, de gagne-pain, de passe-port, et, qui sait, peut-être de salut, à la recherche de Hyeronimo dans la ville ; car le son, c'est plus pénétrant encore que les yeux, cela perce les murs, et si je ne puis pas le voir, par hasard, il pourra m'entendre !

Enfin, ce fut une inspiration de quelqu'un de ces chérubins qu'on voit jouer de leurs harpes dans les voûtes peintes du dôme des églises, sans doute, preuve que le ciel même se plaît à la musique des *pifferari*, qui jouent le mieux la prière de leurs cœurs, des pauvres vieillards ou des pauvres enfants, sur leurs instruments.

Ainsi travestie, je poussai doucement la porte au crépuscule du matin, espérant que mon père et ma tante, éloignés du seuil de la maison ou endormis dans les larmes, ne s'apercevraient pas de mon dessein.

Mais ils ne dormaient pas, et ils étaient assis en silence, à la clai-
lueur des étoiles, sur le banc qui touche à la porte.

Le bruit du loquet fit tourner la tête à ma tante ; elle me reconnut
et poussa un cri de surprise et de désespoir, qui fit jeter, sans savoir
pourquoi, le même cri d'horreur à mon père aveugle.

Elle lui dit que je me sauvais, et dans quels habits !

Ils se jetèrent tous les deux, les bras étendus, entre la porte et le
chemin pour me retenir ; je tombai évanouie entre leurs bras.

Ils me reportèrent ensemble sur mon lit dans la cabane ; et quand ma
tante vit mes beaux longs cheveux coupés comme une toison d'agneau,
jetés sous ses pieds au bord du lit, elle jeta de tels cris qu'ils réveil-
lèrent les corneilles sur les branches du châtaignier.

Elle dit tout à mon père.

— Folle enfant ! s'écrièrent-ils d'une même voix, et que prétendais-
tu faire en te détruisant ainsi et en te sauvant tu ne sais pas où ? Et,
en abandonnant ton père et ta tante, sais-tu seulement où les sbires ont
emmené ton cousin ? et pour un enfant que nous avons perdu, veux-tu
nous faire perdre encore le seul enfant que Dieu nous laisse ?

— Je leur dis alors, comme on parle dans le délire de la fièvre, tout
ce qu'on peut dire quand on a perdu sa raison et qu'on n'écoute rien
de ce qui combat votre folie par des raisons, des caresses ou des
menaces, que mon parti était pris ; que si Hyeronimo devait mourir, il
valait autant que je mourusse avec lui, car je sentais bien que ma vie
serait coupée avec la sienne ; que des deux manières ils seraient égale-
ment privés de leurs deux enfants ; que, vivant, il aurait peut-être
besoin de moi là-bas ; que, mourant, il lui serait doux de me charger
au moins pour eux de son dernier soupir et de prier en voyant un
regard de sœur le congédier de l'échafaud et le suivre au ciel ; que la
Providence était grande, qu'elle se servait des plus vils et des plus
faibles instruments pour faire des miracles de sa bonté ; que je l'avais
bien vu dans notre Bible, dont ma tante nous disait le dimanche des
histoires ; que Joseph dans son puits avait bien été sauvé par la com-
passion du plus jeune de ses frères ; que Daniel dans sa fosse avait
bien été épargné par les lions, enfin tant d'autres exemples de l'Ancien
Testament ; que j'étais décidée à ne pas abandonner, sans le suivre, ce
frère de mon cœur, la chair de ma chair, le regard de mes yeux, la vie
de ma vie ; qu'il fallait me laisser suivre ma résolution, bonne ou
mauvaise, comme on laisse suivre la pente à la pierre détachée par le
pas des chevreaux, qui roule par son poids du haut de la montagne,
quand même elle doit se briser en bas ; que toutes leurs larmes, tous
leurs baisers, toutes leurs paroles n'y feraient rien, et que, si je ne me
sauvais pas aujourd'hui, je me sauverais demain, et que peut-être je
me sauverais alors trop tard pour assister le pauvre Hyeronimo.

En parlant ainsi, je m'efforçais de m'échapper violemment des bras de mon père et de ma tante. Leurs sanglots et leurs larmes affaiblissaient la résistance qu'ils opposaient à mes efforts.

— Eh bien ! tu me passeras donc sur le corps ! s'écria mon père en se couchant sur le pas de la porte.

A la vue de mon pauvre père aveugle étendu ainsi sur le seuil et qu'il me fallait franchir pour voler sur les pas de mon frère, les forces me manquèrent ; je crus voir un sacrilège, et je tombai à mon tour à genoux et les bras étendus autour de son cou ; ma tante, de son côté, se précipita tout échevelée sur nos deux corps palpitants, en sorte que nous ne formions plus, à nous trois, qu'une seule masse vivante ou plutôt mourante, d'où ne sortaient que des sanglots et des soupirs, étouffés par des reproches et par des baisers.

J'étais vaincue, monsieur, et je demandais à Dieu de mourir en cet instant pour tous mes parents, afin de m'éviter l'horrible et impossible choix, ou d'abandonner mon père et ma tante, ou d'abandonner mon cher et malheureux Hyeronimo, lorsqu'une voix, comme si elle fût descendue du ciel, interrompant tout à coup le silence de nos embrassements, dit d'un ton d'autorité à mon père et à ma tante :

“ Ne résistez pas à Dieu, qui parle par le cœur des innocents, laissez Fior d'Aliza courir sur les traces de son frère, la protection de Dieu la suivra peut-être dans la foule, comme elle a suivi Sarah dans le désert. Partez, mon enfant, j'aurai soin de ceux qui restent.”

A ces mots, qui nous firent tressaillir comme un coup de tonnerre, nous nous relevâmes tous les trois de la poussière, et nous vîmes debout devant nous notre seul ami sur la terre, le père Hilario.

Il jeta sur le plancher sa besace, plus pleine de provisions qu'à l'ordinaire ; il en tira du pain, du *caccia cavallo* (fromage de buffle des Maremmes), une fiasque de vin de Lucques, et dit à mes vieux parents :

— Ne vous inquiétez pas comment vous vivrez en l'absence de ces enfants, je vous en apporterai toutes les semaines autant ; l'aumône est la récolte des abandonnés, je ne fais que vous rendre ce que vous m'avez tant de fois donné dans vos jours de richesse. Si je mendiais pour moi, je serais un voleur du travail des hommes ; mais en mendiant pour vous, je ne serai qu'une des mains de Dieu qui reçoit du cœur pour rendre à la bouche.

Il nous dit alors en peu de mots que le bruit des coups de feu de la veille dans les châtaigniers, du massacre de notre troupeau, de mes blessures aux deux bras, de la mort du brigadier des sbires et de l'emprisonnement de Hyeronimo, était monté jusqu'aux Camaldules, de bouche en bouche, par les chevriers de San Stefano ; qu'à cette

nouvelle, il avait bien pensé que nous avions besoin de consolation ; qu'il avait demandé au supérieur la permission de venir à notre aide et de prendre dans sa besace ce qui était nécessaire à une pauvre famille privée du seul soutien capable de pourvoir à ses nécessités.

Il ajouta qu'il s'était levé bien avant le jour, afin d'arriver à la cabane aussitôt que le réveil dans nos yeux et le désespoir dans nos cœurs.

Il dit enfin que, caché en silence derrière la porte, la main sur le loquet, il avait tout entendu de ma résolution de chercher les traces d'Hyeronimo, comme l'ombre celles du corps, et des résistances de mon père et de ma tante.

— Cette pensée, mais c'est une pensée du cœur, dit-il ; il faut la lui laisser accomplir, car, quand la raison ne sait plus quoi conseiller aux hommes dans leur situation désespérée, il n'y a que le cœur qui ait quelquefois raison contre tout raisonnement ; laissez-le donc parler dans le cri de l'enfant, et qu'elle aille, à la grâce de Dieu, là où le cœur la pousse.

Mon père et ma tante, déjà ébranlés par la violence de ma résolution et par l'obstination de ma pensée, n'osèrent plus résister à cette voix du frère quêteur, qu'ils étaient habitués à considérer comme l'ordre du ciel.

Je profitai de leur hésitation pour m'arracher de nouveau de leurs bras, qui me retenaient plus faiblement, et pour m'élançer, sans plus de réflexion, sourde à leurs cris, par le sentier qui descend dans la plaine.

Je descendis d'abord comme un tourbillon de feuilles sous un vent d'hiver qui les roule de précipices en précipices, sans autre sentiment et sans autre idée que de me rapprocher d'Hyeronimo.

Puis, quand je n'entendis plus les cris de ma tante qui me rappelait, malgré le frère, à la cabane, et que je fus parvenue au bord de la plaine, où les passants et les chars de maïs commençaient à élever les bruits et la poussière du matin sur les routes des villages et des villas, je tombai plutôt que je ne m'assis sur le bord du sentier, à l'endroit où il va se rejoindre aux grandes routes, sous le petit pont sans eau qui sert à passer le torrent pendant l'hiver pour aller de Lucques au palais de Saltochio.

Là, sans pouvoir être vue de personne, j'essuyai mon front tout mouillé de sueur, mes yeux obscurcis de larmes ; je repris mon haleine essouffée et je me mis à réfléchir, trop tard, hélas ! à ce que j'allais faire, toute seule ainsi et toute perdue, dans les rues de la grande ville, d'où j'entendais déjà les cloches et les bruits formidables monter dans l'air avec le soleil du matin.

Oh ! que j'avais peur, mon Dieu ! et que je sentais mon pauvre cœur.

devenir petit dans ma poitrine ! Car la solitude, les bruits ou les silences des lieux solitaires, les rugissements même des bêtes dans les bois ne m'ont jamais fait peur, voyez-vous ! Mais la foule d'une ville où tout le monde vous regarde, où personne ne vous connaît, où l'œil du bon Dieu lui-même semble vous perdre de vue dans la confusion de la multitude, les bruits confus et tumultueux qui sortent, comme des chocs des feuilles ou des vagues, des hommes rassemblés, allant çà et là, sans se parler, où leur pensée inconnue les mène. Oh ! c'est cela qui m'a toujours fait trembler sans savoir de quoi, car l'homme, je crois, c'est plus perfide que la nuit, c'est plus terrible que la mer de Livourne sur le rocher de la *Meloria* ; c'est plus intimidant que les sombres murmures des pins dans les ténébreuses montagnes des Camaldules de Lucques !

Je pensai que je n'oserais jamais sortir de dessous l'arche du pont sur lequel j'entendais déjà les pas des contadins qui portaient des raisins et des figues au marché, et surtout que je n'aurais jamais le courage de passer devant les gardes des portes, et d'entrer dans la terrible ville.

Et quand tu y seras, me disais-je en moi-même, que feras-tu ? où iras-tu ? que diras-tu ? A qui oseras-tu demander où l'on a mené ton cousin, et dans quel cachot on le retient ?

Et quand on te le dirait, à qui t'adresseras-tu pour qu'on t'ouvre les portes de fer de sa cage ? Et alors même que tu parviendrais à le découvrir et que tu te coucherais, comme une chienne sans maître, au pied de sa tour pour le voir un jour mener au supplice et pour demander à mourir avec lui, qui est-ce qui te nourrira en attendant, et où trouveras-tu, sans un baïoque seulement dans la main, un asile pour reposer ta tête ?

Tout cela m'apparut pour la première fois à l'idée, monsieur, et me fit aussi froid au front et au cœur, bien que ce fut en un beau jour d'automne, que si un vent de neige avait soufflé sous l'arche du pont. Je fus tentée de remonter à la cabane ou bien de rester là sans faire un pas de plus, pour mourir de faim sous le lit desséché du torrent.

Je ne sais pas au juste combien d'heures je restai dans cette angoisse : mais quand je m'en réveillai, les rayons plus longs du soleil avait pénétré à moitié sous l'arche, échauffaient le sable et, en me rendant la chaleur, me rendaient la pensée et le courage. Je me dis : Tu n'as pas à choisir, Hyeronimo est dans Lucques ; il est là, soit pour vivre, soit pour mourir, là tu dois être pour mourir ou pour y vivre le plus près de lui que Dieu le permettra. Entre sans trembler dans la ville. En te voyant dans ce costume et avec la *zampogna*, dont tu sais jouer, sous le

bras, tout le monde te prendra pour le fils d'un de ces *pifferari* qui viennent dans la saison de la Notre-Dame de septembre donner la sérénade aux Madones des carrefours ou aux jeunes fiancées sur leurs balcons, indiqués secrètement par les amoureux, qui leur font la cour avec l'aveu de leur mères ; les âmes pieuses ou les cœurs tendres me jetteront quelques baïoques dans mon chapeau, ce sera assez pour me nourrir d'un peu de pain et de figues ; les marches des églises ou les porches des Madones me serviront bien de couche pour la nuit, enveloppée que je serai dans le lourd manteau de mon oncle ; car j'ai oublié de vous dire, monsieur, que j'avais trouvé aussi dans le coffre, et que j'avais emporté sur mon bras le manteau de peau de chèvre brune, qui sert de lit l'été, ou de couverture l'hiver aux *pifferari*.

En vivant ainsi et en parlant avec l'un ou avec l'autre, quelque âme charitable finira bien par me dire ce qui est advenu de Hyeronimo. Un malheur comme le sien (un *guai*), cela doit faire bien du bruit dans le pays ; quand je saurai où on l'a jeté, soit dans les cachots, soit même dans les galères de *Serra-Vecchia*, je finirai bien, par la grâce de Dieu, par me faire voir ou par me faire entendre de lui. Qui sait, peut-être me laissera-t-on lui parler et soutenir ses fers pour le soulager dans son travail ? Quand il saura que sa sœur souffre avec lui, il souffrira la moitié moins, car une âme prend, dit-on, plus de la moitié des maux d'une autre âme sur la terre, comme dans le purgatoire. Être plaint, être regardé seulement par qui vous aime, c'est être à demi déchargé. Allons, et fions-nous à l'ange de la Bible qui nourrissait les lions dans la fosse de Daniel, pour qu'ils ne dévorassent pas l'innocent persécuté.

Tout en parlant ainsi en moi-même, je repris la zampogne, le manteau, le bâton à pointe ferrée de mon oncle, et je me risquai à sortir, toute rougissante, mais toute réconfortée, de dessous l'arche du pont.

C'était l'heure de midi : personne ne passait en ce moment sur la routé, à cause du grand soleil et de la grande poussière.

Quand je fus seule ainsi, sur le haut du pont, je vis tout au sommet de l'arche du milieu un pillier creusé en niche où rayonnait une Madone toute couverte d'or et d'argent, de fleurs en papier, et de poussière sous sa grille. Je me sentis inspirée de tomber à genoux devant elle et de lui jouer un air de montagne, afin de l'attendrir sur mon sort, mais surtout sur celui d'Hyeronimo ; je me dis : Personne ne me voit ni ne m'entend qu'elle, personne ne me donnera un pauvre baïoque ou un pauvre *carlin* (autre pièce de monnaie populaire dans cette partie de l'Italie) ; ce n'est donc pas pour le monde, c'est bien pour elle toute seule que je vais jouer, elle m'en saura plus gré que si c'était par vanité ou par intérêt ; elle ne pourra pas dire que c'est pour le monde.

Alors je m'agenouillai dans la poudre du chemin, sur le premier

degré du palais de sa niche, j'enflai la peau de chèvre si longtemps vide et muette qui donne le vent au chalumeau d'où le vent sort en musique, selon qu'on ouvre ou qu'on ferme plus agilement avec les doigts les trous de la flûte, et je commençai à jouer un des airs les plus amoureux et les plus dévots que nous avons composés par moitié, Hyeronimo et moi, un beau soir d'été, au bord de l'eau, sous la grotte du pré.

Cet air coulait des lèvres et du hautbois comme l'eau coulait en cadence et en glouglous mélodieux de la source cachée au fond de la voûte de l'ancre; puis il s'épanchait, comme l'eau prisonnière, en murmures de paix et de contentement entre les roseaux; puis il imitait en finissant par cinq ou six petites notes décousues et argentines, le tintement des gouttes de rosées qui tombent par instants des feuilles mouillées par la cascade dans le bassin, et qui la font chanter aussi, on ne sait pas si c'est pour pleurer, on ne sait pas si c'est pour rire; en sorte que, quand le couplet était fini, on entendait comme un écho moqueur ce petit refrain de notes insignifiantes, mais jolies à l'oreille; elles avaient l'air de se moquer, ou du moins de badiner avec le motif tendre et religieux du couplet de la zampogne: c'étaient des Tyroliens passant en pèlerinage, pour aller à San Stefano des Camaldules, qui nous avaient donné, avec leurs ritournelles à perte de voix, l'idée de ce refrain vague et fou à la fin de notre air d'amour et de dévotion, près des cascades. Notre père et notre oncle eux-mêmes en avaient été émerveillés en nous l'écoutant jouer sur leurs zampognes.

—C'est drôle! disaient-ils, ça donne envie de pleurer au commencement, et ça fait presque rire à la fin; c'est un air d'enfants qui ne peuvent pas tenir leur sérieux jusqu'au bout, mais dont le sourire se mêle aux larmes comme le rayon de soleil à la pluie du matin.

Eh bien! monsieur, ce fut pourtant le premier air que je me sentis inspiré de jouer devant la Madone du pont; jamais les sons de la zampogne ne m'avaient paru avoir une telle expression sous les doigts de mon père, de mon oncle, d'Hyeronimo, de moi-même, ni de personne; il me semblait que ce n'était pas moi qui jouais, mais qu'un esprit du ciel, caché dans l'outre, soufflait les notes et remuait les doigts sur le roseau à sept trous du chalumeau.

Si j'étais la Madone, pensais-je tout en jouant, il me semble que je serais flattée et attendrie par un air. J'y mêlais des soupirs et des paroles tout bas dans mon cœur, tout en jouant; cela allait bien tant que l'air du couplet était sérieux, dévot et tendre comme mon idée; mais à la fin du couplet, quand il fallut jouer la ritournelle, la ritournelle gaie, folle et sautillante comme les éclats de voix du pinson ivre de plaisir, au bord de son nid sur les branches, oh! alors, monsieur, je pus à peine achever, malgré la dissonance si je n'achevais pas, et, malgré la peur de

manquer ainsi à l'oreille de la Madone, j'achevai cependant, mais le chalumeau s'échappa de mes doigts à la dernière note de gaieté qui contrastait trop fort avec mon désespoir : mes larmes me coupèrent le souffle, la zampogne se dégonfla dessous mon coude avec un long gémissement faux, comme de quelqu'un qu'on étrangle, et je roulai évanouie sur le pont sans regarder, sans voir, jusqu'à ce qu'un char à quatre bœufs, qui menait une noce de contadini, s'arrêta devant moi, à ce qu'on m'a dit depuis.

(A Continuer.)

Entretiens de LAMARTINE.

LE PETIT PROPRIETAIRE A LA CAMPAGNE

Sais-tu qui devance le jour,
Et qui s'épuise. . . à ne rien faire ?
Qui fait et défait tour à tour ?
—C'est le petit propriétaire !

Sais-tu la tête aux vastes plans,
Qui, pour finir, si Dieu l'éclaire,
N'aura pas trop de deux cents ans ?
—C'est le petit propriétaire !

Sais-tu qui nous peint ses bosquets
Comme un bois sombre et séculaire ?
Qui voit ses massifs en forêts ?
—C'est le petit propriétaire !

Sais-tu qui résonne le plus
Des nombreux produits de la terre ;
Et qui voit filer ses écus ? . . .
—C'est le petit propriétaire !

Vois-tu là-bas cet homme au frais ?
Avec bonheur vois comme il flaire !..
Il a le nez dans les engrais. . . .
—C'est le petit propriétaire !

Sais-tu qui rêve gros bétail,—
Concours,—élèves,—art de traire ?
Et compte... une chèvre au bercaïl ?
—C'est le petit propriétaire !

Qu'entends-je ? et qui fait tant de
bruit ?

Sur ses choux qui ne peut se taire ?
Qui se pâme devant un fruit ?
—C'est le petit propriétaire !

Sais-tu qui se trouve partout ;
Qui partout se croit nécessaire ;
Toujours au guet, toujours debout.. ?
—C'est le petit propriétaire !

Si, vers le soir, à petits pas,
Tu gagnes ton toit solitaire,
Et vois un homme l'arme au bras...
—C'est le petit propriétaire !

Il fait sa ronde en tapinois ;
Gare au maraudeur téméraire !
S'il manque une pomme, une noix ...
—Crains le petit propriétaire !

Crains la longueur de son bâton !
Au vieux lynx crois-tu te soustraire ?
Le premier garde du canton,
C'est le petit propriétaire !

Sais-tu bien qui pourrait t'offrir
De Noé l'arche solitaire ?
Qui n'a plus le temps de dormir ?
—C'est le petit propriétaire !

Dieu ! que de bouches à nourrir !
Que de bêtes à satisfaire !
Mais faute d'air, tout va périr . . .
Pauvre petit propriétaire !

L'espace manque à tes lapins ;
A tes canards une onde claire ;
Point de cour pour tes chers
poussins !
Bon Dieu ! petit propriétaire !

Des arbres de tous les pays
Il veut avoir un exemplaire ;
Ça vient haut comme des radis . . .
L'heureux petit propriétaire !

C'est un miracle, dira-t-on,
Qu'un chêne devienne bruyère !
Mais on voit ce chêne mignon,
Chez le petit propriétaire !

Pour avoir tant de petits nains,
En vérité c'est un mystère !
De joie il s'en frotte les mains,
Notre petit propriétaire !

Sans eau, tout meurt dans l'univers ;
Ses bosquets sèchent...laissez faire !
C'est du feu, pour plusieurs hivers,
Au bon petit propriétaire !

Et puis revienne le printemps,
Va-t-il planter et mettre en terre !
Va-t-il doubler, tripler ses plants,
Ce cher petit propriétaire !

En vérité, tant de bonheur
Prouve un astre bien tutélaire.
Aussi qui fait la bouche en cœur ?
—C'est le propriétaire !

HENRI GALLEAU.

L'ART CHRÉTIEN.

(Voir page 204.)

Quel temps pour l'art que celui où fleurissaient à la fois Bellini, Palma, Giorgione, Titien, Paul Veronèse à Venise, et Michel-Ange et Raphaël à Rome ! Quelles jouissances esthétiques pour les spectateurs privilégiés admis à contempler, dans la fleur de leur éblouissante jeunesse, tant de chefs-d'œuvre qui ne nous sont parvenus, la plupart, qu'avec la pâleur des siècles, et, pis encore, avec les lourdes et grossières retouches exécutées par des mains inhabiles et barbares !

Je n'ai pas la prétention d'analyser dans un petit nombre de lignes les deux cents pages que M. Rio a consacrées à l'école romaine ; je voudrais seulement indiquer d'une manière sommaire le caractère de cette double étude qui finit par le mot triste et fatal que nous avons déjà rencontré à la fin de l'étude consacrée à l'école vénitienne, la décadence. Est-il donc vrai qu'ici-bas toute élévation aboutit à une chute, toute grandeur à une déchéance ? Est-ce une leçon que Dieu a voulu donner à la faible humanité pour lui rappeler son néant ? ou

bien, quand le génie d'une civilisation a produit sa floraison, doit-il rester quelque temps en jachère jusqu'à ce que la force créatrice lui soit revenue ? C'est avec cette impression douloureuse que nous avons fermé le livre de M. Rio, qui avait si vivement captivé notre attention.

Je crois l'avoir dit, ce qui donne tant d'intérêt à ce livre, c'est que l'auteur ne s'est pas contenté d'apprécier les œuvres des artistes ; il les a fait revivre sous nos yeux ; il les a encadrés dans leur époque, en nous faisant assister à l'influence que les événements au milieu desquels ils se sont trouvés jetés ont exercée sur eux, au travail intérieur qui s'est opéré dans leur âme, à l'ascendant qu'ils ont eu sur leurs contemporains, à l'attrait auquel ils ont cédé. C'est l'histoire de l'art chrétien qu'il retrace ; mais il n'oublie pas une autre et plus vaste histoire dont la première n'est qu'un chapitre, l'histoire de l'humanité. La biographie animée et dramatique de Michel-Ange et celle de Raphaël viennent jeter la lumière sur leur esthétique et expliquer les diverses phases de leur talent.

Les grands courants d'idées et de sentiments qui emportaient leur époque et qui ont agi sur eux, sont indiqués : on les voit se mouvoir dans l'atmosphère morale et intellectuelle de leur temps.

Ainsi, l'auteur ira prendre Michel-Ange à treize ans, en 1488, dans l'atelier de Domenico Ghirlandaio ; il le montrera faisant son apprentissage de la sculpture dans le fameux jardin des Médicis, qu'il quitta parce qu'ils avaient voulu le traiter en laquais ; puis, trouvant un plus digne et plus généreux patron dans le noble chef de la famille des Aldrovandi, qui le charge de sculpter, pour la châsse inachevée de saint Dominique, une figure d'ange dont la beauté surnaturelle fait regretter, dit M. Rio, que l'artiste ne soit pas resté plus longtemps sous ce patronage.

Sculpteur à la fois et lecteur, il lisait à son patron les deux grands poètes florentins, Dante et Pétrarque. Qu'on se figure le fier génie de Dante apparaissant au fier génie de Michel-Ange. Quelle révélation et quelle source d'inspirations ! L'âme de l'artiste, qui était aussi poète, en reçut une impression ineffaçable. Les esprits sont comme les corps, ils se communiquent entre eux la chaleur et le mouvement, surtout quand ils sont de la même famille intellectuelle, comme Dante et Michel-Ange. En retournant à Florence, il trouva la ville suspendue aux lèvres du terrible réformateur Savonarole, ce fougueux et éloquent dominicain, âme grande et pure, mais caractère inflexible, qui, mêlant la politique et la religion, s'attribuait la mission des prophètes bibliques, et, après avoir exercé un ascendant irrésistible sur ses compatriotes, finit par être brûlé comme hérétique, quoique le pape Alexandre VI ait laissé paraître ses ouvrages sans les censurer. Que

Michel-Ange ait subi cet ascendant, qu'il ait écouté et même admiré Savonarole, que le souvenir de cette apparition soit resté dans son esprit, il est impossible d'en douter.

C'est avec l'âme remplie de ces impressions que Michel-Ange arriva à Rome, âgé de vingt et un ans, et portant dans son imagination ardente un idéal qu'il avait hâte de réaliser. Nous le rappelons avec bonheur, ce fut un Français, un abbé de Saint-Denis, Jean de la Groslaye, membre du Sacré-Collège, qui demanda pour son abbaye, à Michel-Ange, le premier morceau de sculpture chrétienne qui sortit de cette puissante main. Il s'agissait de représenter le Christ mort étendu sur les genoux de la Vierge, qui l'avait reçu enfant, admirable sujet, plein de grandeur et empreint de tristesse, mais qui présentait de graves difficultés dans l'exécution. Michel-Ange se tira de ces difficultés en faisant un chef-d'œuvre ; chef-d'œuvre au point de vue de la science comme de l'inspiration chrétienne. Ce morceau réunissait tout, la beauté et la pureté des types, la noblesse et je ne sais quelle grâce douloureuse et abandonnée dans la pose des figures, l'élégance des lignes, l'harmonie de l'ensemble. Comme le fait observer M. Rio, le grand artiste n'était pas encore atteint par ce goût de l'érudition anatomique qui nuisit un peu plus tard aux œuvres sorties de ses mains, par l'exagération de certaines qualités techniques qui excluait les qualités qu'on rencontre dans ce premier ouvrage.

Une remarque à présenter ici sur le caractère du talent de Michel-Ange, c'est qu'au rebours de la plupart des artistes de son temps, il profita du mouvement de la renaissance qui portait les esprits vers l'étude des monuments de l'art antique, sans se laisser dominer ni absorber par ce mouvement. Il y avait dans cette fière nature une puissance d'initiative qui devenait une force de résistance contre la servitude de l'imitation. Il pouvait s'assimiler l'antiquité, mais il repoussait le joug de l'art antique. Il conservait dans les actions de sa vie comme dans les œuvres de son ciseau et de son pinceau, car il parlait les deux langues de l'art, il conservait, disons-nous, l'initiative de son génie et la ferme indépendance de son caractère. On aime à le voir quitter Rome sans avoir accepté le patronage du pape Alexandre VI, qui avait eu part au supplice de Savonarole, l'objet des jeunes et enthousiastes admirations de Michel-Ange.

Au sortir de Rome, il se rend à Sienne, où l'appellent ses admirateurs ; car, à cette époque passionnée pour l'art, dès que le génie se manifestait, on ne lui faisait pas attendre la popularité. C'est à Sienne qu'il commence, à la prière du cardinal de Piccolomini, qui devait, bientôt après, occuper la chaire de saint Pierre, sous le nom de Pie III, un monument destiné à orner une chapelle dans le dôme de

Sienna; mais, bien avant qu'il ait terminé son œuvre, Florence, sa patrie, l'appelle. Alors il sculpta la statue de David, dont la pose à Florence prit les proportions d'un événement national. Dans ce marbre monumental, Michel-Ange commença à faire montre de ses études anatomiques. On n'employa pas moins de quatre jours à traîner la statue du voisinage du dôme jusqu'à la place du palais. Le jour où elle y arriva fut une fête publique. Jamais relique de saints n'avait excité un plus vif enthousiasme. On peut dire que c'était à cet enthousiasme public que s'allumait le feu du génie des artistes de cette époque. Ils sentaient que leur art n'était pas l'expression individuelle et solitaire de leur pensée personnelle, mais la voix d'un peuple, et cette atmosphère d'admiration et d'enthousiasme qui les entourait, centuplait leur talent et le faisait arriver à sa plus haute puissance.

Michel-Ange, que Florence proclamait à la fois le premier de ses sculpteurs et le premier de ses peintres, reçut la mission de composer les cartons de la guerre contre Pise. Cette guerre contre Pise n'avait rien de glorieux dans son principe ni d'héroïque dans la manière dont elle avait été conduite. C'était une guerre de marchands, une guerre punique comme on en faisait à Carthage. Michel-Ange, à qui l'inspiration religieuse ainsi que l'inspiration patriotique manquait dans cette tâche ingrate, se rejeta dans la science et s'appliqua à multiplier les attitudes les plus compliquées et les raccourcis les plus invraisemblables. Ce fut alors que commença chez lui ce qu'on a appelé l'idolâtrie du muscle. Ces cartons de la guerre de Pise n'en furent pas moins regardés comme un chef d'œuvre; ils firent école, et tous les peintres de sa ville vinrent étudier les principes de leur art dans ces fameux cartons. Mais la véritable vocation de Michel-Ange était la sculpture, et c'est pour cela qu'il ne put rester insensible à l'appel que lui fit Jules II, quand ce Pape dominateur voulut se préparer un monument sépulcral qui laissât bien loin en arrière tout ce qu'on avait fait dans ce genre jusque-là.

On peut dire qu'en présence d'un bloc de marbre Michel-Ange se sentait animée d'une sorte de furie sacrée. Un de ses contemporains, qui le vit à l'œuvre beaucoup plus tard et quand le grand artiste était déjà entré dans l'arrière-saison, a écrit sur lui ces lignes caractéristiques : " A propos d'ébauches, je puis dire avoir vu Michel-Ange, bien qu'agé de soixante ans et n'étant pas des plus robustes, faire sauter plus d'éclats en un quart d'heure que n'auraient pu faire des garçons d'atelier dans un espace de temps trois ou quatre fois plus considérable. Chose incroyable pour ceux qui ne l'ont pas vue ! il entamait le marbre avec tant de furie, qu'il me semblait que tout son ouvrage allait se briser en morceaux. D'un seul coup il faisait sauter un éclat de

l'épaisseur de trois ou quatre doigts, et il frisait de si près la ligne indiquée, que s'il avait enlevé le moindre petit morceau de plus, il courait risque de perdre son bloc."

On lira dans l'ouvrage de M. Rio l'histoire des tribulations qu'éprouva Michel-Ange dans le monument de Jules II, ses altercations avec ce pontife impérieux, sous la volonté duquel la fierté native de Michel-Ange refusait de plier, tous les déboires qu'il eut avec les héritiers du pontife qui chicanaient l'illustre artiste sur le plan, et lui marchandaient jusqu'au prix de ses matériaux. Ce fut à l'un de ces héritiers, à un prince souverain, le duc d'Urbin, qui avait osé l'accuser d'avoir détourné une partie des fonds remis dans ses mains, que l'artiste répondit avec une hardiesse républicaine : " Vous avez fabriqué un Michel-Ange avec les matériaux que vous avez trouvés dans votre propre cœur."

Quand le grand artiste florentin n'aurait produit que la statue de Moïse et les deux statues de femmes qui, dans le monument de Jules II, entourent le législateur des Hébreux, et qu'on est convenu d'appeler Lia et Rachel, mais qui sont destinées à représenter la vie active et la vie contemplative, ces statues suffiraient à sa gloire et sa renommée serait immortelle. Mais quand on songe que ce fut seulement une des œuvres de cette vie si occupée et si féconde, et que nous devons à la même main les fresques admirables de la chapelle Sixtine, Isaïe, Jérémie, Daniel, figures austères dans lesquelles se refléta peut-être le souvenir que l'artiste avait gardé de son ami Savonarole, les sibylles, les trois compartiments où Eve est représentée au moment de sa création, de sa tentation et de son expulsion du paradis terrestre, enfin les scènes majestueuses de la création, on demeure confondu devant la puissance de ce génie, qui égala, on peut dire, l'immortel poème du Dante par cette époque de son pinceau.

Remarquez encore que je n'ai rien dit de la fresque du *Jugement dernier* que Michel-Ange traça de son pinceau magistral, en descendant les pentes de l'âge, après le pontificat de Léon X et de Clément VII, et qui, malgré les critiques légitimes qu'il a provoquées, est une œuvre qui atteste une puissance prodigieuse de génie et de travail. Ces deux papes, en effet, ne surent point occuper dignement ce grand génie qui, négligé par eux, demanda en vain au premier l'honneur d'exprimer avec le marbre son admiration pour Dante. Comme membre de l'Académie de Florence, il avait voté avec ses collègues une adresse au pape Léon X pour le supplier de faire transporter à Florence les restes du grand poète, et il avait ainsi fièrement apostrophé en son nom cette humble adresse : " Moi Michel-Ange, sculpteur, j'adresse la même supplique à Votre Sainteté, offrant d'élever au divin poète un monument digne

de lui dans un emplacement honorable de cette cité." Cette noble-supplique n'obtint pas de réponse, et les restes de Dante demeurèrent à Ravenne. Ce fut alors, sans doute, que le grand sculpteur florentin, qui parlait toutes les langues de l'art, écrivit ces beaux vers empreints, comme le fait observer M. Rio, d'une amertume dantesque :

" Cet astre dont les puissants rayons nous ont découvert les secrets éternels, a reçu, lui aussi, la récompense que ce monde pervers décerne souvent aux meilleurs de ses héros. Ni les œuvres du Dante, ni ses nobles aspirations ne furent appréciées par ce peuple ingrat qui n'est impitoyable que pour les justes. Que ne suis-je tel que lui et né pour un tel sort ! Que n'ai je le choix d'échanger le comble de la félicité terrestre contre son dur exil avec ses vertus ! . . . "

La grande âme de Michel-Ange respire tout entière dans ces vers ; cette grande âme qui était le foyer où s'allumait le talent que nous admirons. On est heureux de pouvoir dire que ses dernières années furent moins éprouvées que les premières. L'astre, avant de disparaître, sembla se recueillir dans la sérénité de son couchant. Michel-Ange trouva une femme illustre dans une fervente et glorieuse chrétienne, Victoria Colonna, veuve du marquis de Pescaire, qui, depuis son veuvage, s'était élevée dans les voies transcendantes du spiritualisme et de l'ascétisme, la Béatrix et la Laure de son génie pendant la dernière phase de son existence.

On peut dire que ces deux belles âmes, en montant ensemble, se rencontrèrent dans le dernier et le plus sublime des amours, dans l'amour de Dieu. Michel-Ange eut la douleur de survivre à cette noble amie. Dieu le destinait à continuer sa longue existence jusqu'aux extrêmes limites que peut atteindre la vie humaine. Ses détracteurs, qui s'ennuyaient de voir l'auguste vieillard occuper encore les cent voix de la renommée, l'accusèrent d'être tombé en enfance. Sophocle, âgé de quatre-vingt-dix ans, avait répondu à une accusation analogue articulée contre lui par ses enfants ingrats en lisant aux juges éperdus d'admiration un acte de son *Œdipe à Colone*. Michel-Ange, arrivé au même âge, répondit à ses détracteurs en produisant le plan de la coupole de Saint-Pierre. Un cri d'admiration s'éleva et imposa silence à la calomnie.

Citons, en terminant, les dernières paroles de M. Rio sur cette belle vie ; elles couronnent dignement son étude sur Michel-Ange, l'une des plus intéressantes que l'on trouve dans le volume : " Les biographes de ce grand homme, s'écrie l'auteur, nous disent que, dans sa jeunesse, il admirait tellement l'église de Santa-Maria-Novella, qu'il avait coutume de l'appeler sa fiancée. En traduisant de la même manière les affections artistiques de sa vieillesse, on pourrait dire que l'église de Saint-

Pierre fut son épouse, et qu'il débuta dans ses relations avec elle comme Moïse avec les filles de Jethro, en la délivrant des brigands qui la pillaient. Quand il l'épousa dans un âge avancé, il y mit la condition expresse qu'il l'épouserait sans dot, et il l'aima comme si elle l'avait enrichi.

« Une fois ce lien formé, rien ne peut le rompre ni même l'affaiblir ; au contraire, son amour crut avec les tribulations et les épreuves. En vain les puissances de la terre eurent-elles recours à tous les genres de séductions pour le tenter de faire divorce ; tout échoua contre son héroïque fidélité à cette épouse, qu'il voulait rendre aussi belle qu'elle avait été pauvre. Pendant dix-sept ans il ne cessa pas de travailler à sa parure, et ce fut la plus douce occupation de ses vieux jours.

« Enfin, avant de fermer les yeux et comme dernier témoignage de tendresse, il posa sur sa tête la plus belle couronne de l'univers, couronne glorieuse devant laquelle le voyageur s'est incliné plus respectueusement que devant le Capitole, couronne radieuse qui paraît quelquefois tout étincellante de rubis, et ce surcroît de parure, réservé jusqu'ici pour les jours ou plutôt pour les nuits de grandes fêtes, était encore l'ouvrage de la main caressante et hardie qui éleva cette coupole si haut dans les airs et qui lui traça, pour la gloire de Dieu et du prince des apôtres, de si majestueuses proportions. »

Il n'y a rien à ajouter à ces belles paroles de M. Rio, hommage vraiment digne de celui auquel il s'adresse. En commençant cette étude, j'avais d'abord l'intention de parler de la seconde partie, consacrée à Raphaël ; mais je suis obligé de renvoyer le lecteur à l'ouvrage ; il vaut mieux ne pas aborder un tel sujet que de risquer de le tronquer ou de le mutiler.

ALFRED NETTEMENT.

..* Toutes les joies de la terre n'assouviennent pas encore notre soif de bonheur, et une seule douleur suffit pour envelopper la vie d'un sombre voile, pour la frapper de néant sur tous les points !

..* Ne désirons d'esprit que ce qu'il en faut pour être parfaitement bon, et c'est en désirer beaucoup, car la bonté se compose avant tout de l'intelligence de tous les besoins hors de nous et de tous les moyens d'y pourvoir qui sont en nous-mêmes.

..* C'est surtout dans les combats que les passions nous livrent qu'il est juste de dire : *Væ victis !*

..* Le plus coupable des excès de la liberté est de se nuire à elle-même.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

3ÈME CONFÉRENCE, 15 DÉCEMBRE 1867.

(Voir page 280.)

Monseigneur, messieurs,

Nous avons reconnu le droit divin du pouvoir quelle qu'en soit la forme particulière ou l'origine immédiate ; et en écartant de cette doctrine le sens excessif que lui avaient donné ses adversaires avec une partie de ses défenseurs, nous avons affirmé, au sens de saint Paul, l'origine supérieure de tout pouvoir, le caractère inviolable et sacré de tout droit, de celui du prince comme celui du citoyen, de celui des démocraties, comme celui des monarchies : *non est potestatis nisi a Deo*, il n'y a pas de droit qui ne vienne de Dieu."

Mais le droit n'est pas le seul à posséder en lui le souffle d'en haut. Il y a dans les sociétés politiques quelque chose de moins défini, mais de non moins réel : c'est la vie ; et j'ai à rechercher aujourd'hui quelle part occupe la religion dans la vie des nations.

Aucune ! me répond l'opinion si commune aujourd'hui qui voudrait bannir Dieu de l'ordre social, et qui, tout en se résignant au dogme spéculatif de son existence, essaye de refouler son action dans le sanctuaire de la conscience individuelle et de lui fermer toutes les portes de la vie publique. Ce n'est pas seulement la loi que l'on veut athée, — ce serait déjà beaucoup trop assurément ; — ce sont les idées politiques, les mœurs nationales, la vie du pays, en un mot !

Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner dans quelle mesure la législation civile doit se rattacher à l'existence de Dieu en général et au christianisme en particulier. Je retrouverai plus tard cette question importante et complexe, que l'on a passionnée dans ces derniers temps. Je néglige donc pour le moment les lois, élément plus extérieur qu'intime à un peuple ; je laisse de côté les rapports définis de l'Eglise et de l'Etat, et prenant les choses par le côté le plus libre et plus profond, dans les croyances et les mœurs publiques, je me propose d'établir que la religion est le principe de l'existence et de la prospérité des nations.

Je le ferai de deux manières : d'abord à un point de vue général, en vous montrant, moins par le raisonnement que par l'histoire, les nations constituées par leur âme, et cette âme elle-même vivifiée par la

religion ; puis dans un détail plus frappant encore, en suivant l'action du principe religieux au milieu des passions de la vie publique, où il suscite et maintient ces deux forces que rien ne remplace ; la justice sociale et la foi patriotique.

PREMIÈRE PARTIE.

LA RELIGION EST LE PRINCIPE SUPÉRIEUR DE LA VIE NATIONALE.

I.—Le R. P. Hyacinthe s'est demandé d'abord quel est le vrai principe de la vie d'une nation.

Est-ce l'organisme politique, je veux dire les lois positives et le gouvernement établi ? Ne voir que cela dans la constitution d'un peuple, ou même y voir principalement cela, c'est tomber dans l'erreur grossière de ceux qui confondent la vie avec les organes extérieurs de la vie. C'est le matérialisme politique !

Seraient-ce, au-dessous de ces circonscriptions visibles des lois et du pouvoir, les circonscriptions plus matérielles du sol : le cour des fleuves, le bassin des mers, la barrière des montagnes ? Assurément ces choses peuvent contribuer à la parfaite constitution d'un peuple, à son indépendance et sa prospérité, et je ne suis pas de ceux qui méconnaissent la préparation si mystérieuse et si rationnelle du globe en vue des nations qui devaient l'habiter. Mais cet élément est secondaire aussi ; il se combine avec d'autres ou même s'efface devant eux. Que de grandes nations, en Europe, pour qui les frontières naturelles n'ont pas été dessinées !

Pénétrons plus avant que ces formes de la géographie ou de la société. Voici le sang, informant la vie morale. Ce qui fait une nation, est-ce la communauté du sang et de la langue ? Est-ce le principe de la race ? Je n'ai pas à discuter la théorie moderne des nationalités : à l'heure où je parle, elle est jugée : jugée comme théorie par les paroles pleines d'autorité qui ont mis à nu, sous les vérités dont elle abuse, l'erreur et le péril qu'elle renferme ; jugée comme pratique par les événements formidables qui ont surgi et devant qui la terre a fait silence !

Ce qui fait une nation, messieurs, c'est son âme. Les nations, comme les individus, ont une âme, et c'est pour cette âme qu'elles vivent.

Une nation est un groupe plus ou moins considérable de famille provenant quelquefois de sang très-divers, mais se sentant unies par un même esprit public. Le peuple a une histoire dans le passé ; il n'en a pas deux, mais une, et s'il en brisait la vivante tradition, il cesserait d'être lui-même. Ce peuple a une conscience dans le présent, un fond

commun de croyances, d'affections, d'intérêts et de mœurs; et c'est dans le sentiment profond de cette vie collective qu'il s'affirme à lui-même son unité avant de l'affirmer à ses rivaux.

Or, dans cette âme nationale, je ne crains pas de le dire, la place la plus large et la meilleure appartient à la religion. C'est la loi essentielle de l'âme d'être constituée dans sa nature et sa vie propre par son rapport avec Dieu. Aussi les matérialistes font-ils preuve de sens quand, pour en finir avec Dieu, ils cherchent premièrement à tuer l'âme dans l'individu et dans la société. L'âme d'une société, c'est surtout la religion, c'est ce culte national qui nous a tenus, comme on l'a si bien dit, pendant douze siècles entre ses bras; qui a inspiré nos arts, nos soldats, notre histoire entière, et qu'on ne saurait renier sans renier avec lui l'âme de la patrie!

II. C'est surtout par les faits qu'il faut convaincre un siècle qui en appelle sans cesse des théories aux faits. Le R. P. Hyacinthe a donc cherché dans l'histoire ancienne et contemporaine la preuve expérimentale de l'alliance du sentiment religieux et du sentiment national. A ce point de vue, il a successivement interrogé l'histoire dans les temps qui ont précédé Jésus-Christ, dans ceux qui l'ont suivi, et enfin dans cette heure présente et douteuse dont le poète a dit :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes? *

10. *L'histoire avant Jésus-Christ.*

Le mouvement de l'humanité, comme celui de la nature, est d'orient en occident. C'est de l'Orient que nous vient chaque matin la lumière; c'est de là que nous est venu le christianisme, cette lumière de l'âme. De là aussi sont partis les Aryens nos pères. Que furent ces sociétés primitives? Des théocraties, où le sentiment national avait tellement sa racine dans le sentiment religieux qu'il se confondait avec lui. Vastes empire des Egyptiens, des Assyriens, et des Perses, dont les premières dynasties se composent de dieux, dont les législateurs étaient des prêtres, et qui prétendaient dompter leurs ennemis moins par la force de leurs armes que par la puissance de leurs divinités!

Bien au delà des contrées où vécurent ces empires, j'en aperçois un autre, à l'extrême orient, leur contemporain et le nôtre à la fois: la Chine, empire étrange, le moins religieux qui soit au monde, celui du reste qui se rapproche le plus des rêves de la démocratie moderne. C'est une immense démocratie, en effet, et la liberté s'y subordonne volontiers à l'égalité; démocratie autoritaire et disciplinée sous la puissante main d'un chef. C'est le règne officiel des lettrés. L'ins-

* M. Victor Hugo.

truction n'y est pas obligatoire,—et en cela la Chine est mieux inspirée que ses imitateurs ;—mais elle n'en pénètre pas moins dans les couches les plus profondes de la nation, et elle y prend ces formes tant prônées de la *morale indépendante*.

On a refoulé les dogmes au midi vers l'Inde, au nord vers le Thibet ; on a gardé à peine un déisme vague et inoffensif, et la morale qui s'enseigne dans l'empire est, avec celle de Socrate, la plus belle et la plus pure de toutes les morales humaines : la morale de Confucius. L'absence la plus complète des préoccupations relatives à la vie future, jointe à un travail actif et prospère, achève de faire de cette société une société modèle au gré des idées nouvelles, et possédant paisiblement par voie de tradition ce que nous recherchons péniblement par voie d'innovations. Eh bien, chose étonnante en soustrayant la vie privée au gouvernement de l'idée religieuse, la Chine n'a pas cru pouvoir fonder la vie publique autrement que sur cette idée même ; elle affirme qu'elle a des liens avec l'éternité, elle se croit le Céleste-Empire, et son souverain se dit le Fils du ciel !

De l'Asie rentrant en Europe, et s'arrêtant à la grande civilisation romaine et à ses origines sabines et étrusques, le R. P. Hyacinthe en a fait remarquer le caractère profondément religieux.

La manière même dont se fondaient les villes, d'après le rite étrusque, témoigne éloquentement de la conviction où l'on était alors que l'ordre civil n'a d'autre base que l'ordre religieux. Les prêtres se livraient à un examen attentif du sol, et, marquant au centre de l'enceinte une place mystérieuse, ils y creusaient une fosse en forme de ciel renversé.

La partie inférieure en était consacrée aux dieux mânes, et on en fermait l'entrée avec une pierre. Cette fosse s'appelait le *mundus*, le monde, et dans la pensée de ces peuples elle était la communication du monde visible avec le monde invisible, l'affirmation sensible de la cohabitation des vivants et des morts, des hommes et des dieux dans une même cité. Trois fois par an on ouvrait le *mundus*, et tout faisait silence : les affaires de l'État comme celles des familles demeuraient suspendues, et la cité regardait dans ses entrailles le secret de ses origines et de ses destinées surhumaines.

Des dieux au fondement de ses édifices, des dieux au sommet de ses collines, voilà la cité italique. C'est dans de telles traditions que Rome a puisé cette force qui a fait sa grandeur et qui est demeurée son nom propre. Fondée par une troupe d'aventuriers et de bandits, elle n'est devenue la maîtresse du monde qu'après être montée sur ses propres autels et avoir consacré dans des adorations passionnées le patrimoine de ses fils.

L'idolâtrie sans doute est une erreur insensée et coupable. Toutefois,

sous ces symboles pervertis se cachaient de grandes vérités et souvent même de grandes vertus de l'ordre naturel, et c'est dans ce sens que des religions fausses ont pu contribuer à la prospérité des familles et des Etats. Entre l'égarement du sentiment religieux, qui constitue l'idolâtrie, et sa destruction radicale, qui est au fond du rationalisme, l'hésitation n'est pas possible, surtout au point de vue du patriotisme.

20. *L'histoire depuis Jésus-Christ.*

Nous sommes fiers de notre civilisation moderne, et nous avons raison ; mais nous n'en connaissons pas assez les origines. Une plume érudite autant qu'éloquente vient de les raconter dans un livre que l'avenir nous reprochera de n'avoir compris qu'à demi : je veux parler des *Moines d'Occident*. Il s'est trouvé que l'histoire de ces moines était l'histoire de l'Occident lui-même, et que l'Europe au maillot, si je puis ainsi dire, avait reposé dans la robe des moines et avait grandi sous leur discipline. L'Angleterre en particulier, cette terre classique de la liberté, a été convaincue de porter dans ses institutions et dans ses mœurs l'empreinte encore vivante de l'esprit monastique, des lois et des usages des vieux cloîtres qui l'ont fondée et qu'elle a renversés.

Si un historien catholique a pu rappeler à l'Angleterre qu'elle est l'œuvre de ses moines, un historien anglais et protestant avait dit à la France dès le siècle dernier, qu'elle est l'œuvre de ses Evêques. Sur un champ de bataille dans le cœur d'un héros, le patriotisme des Francs s'est uni à la foi des chrétiens. Leur alliance a été scellée par la main de saint Remi, et de l'âme de Clovis elle a passé dans celle de la nation entière ; et depuis, cette alliance a traversé les siècles, plus forte que les prospérités, qui n'ont pu la corrompre, plus forte que les revers, qui n'ont pu la décourager.

Laissez-moi rappeler Jeanne d'Arc : elle ne sera jamais un lieu commun pour des français. " Paris tombé, l'expérience a prouvé que la France tombe. " Quand M. de Châteaubriand écrivait ces mots, il ne songeait pas à Jeanne d'Arc. Paris était tombé. Le roi d'Angleterre y régnait presque incontesté, et Charles VII, devenu *roi de Bourgogne*, faisait gaiement les funérailles de la monarchie française en inaugurant l'ère des courtisanes royales. Qui est-ce qui sauva la France ? Une fille des champs, naïve et pure comme la nature et le peuple, au sein desquels elle avait grandi, et comme eux religieuse. Elle écoutait le son des cloches, elle regardait le ciel ; sous le hêtre de Domremi elle entendait des voix qui lui parlaient de Dieu et de la France, et lui donnaient la mission non de ramener le roi à Paris, mais de le faire sacrer à Reims.

Il faudrait pour être complet, parcourir l'histoire entière des peuples chrétiens dans leurs beaux siècles. Elle montre pourtant l'alliance ou

plutôt la fusion du sentiment religieux et du sentiment national. Le R. P. Hyacinthe a rappelé l'Espagne, déchue aujourd'hui, mais autrefois si grande ; les luttes héroïques et tant de fois séculaires de son patriotisme religieux contre les Maures ; et cette épopée nationale qui se termine dans les splendeurs d'Isabelle et de Ferdinand le catholique, époque où l'Espagne était la première nation de l'Europe.

30. *Peuples contemporains.*

Les peuples contemporains ne font point exception à la loi qui vient d'être établie. Malgré la crise que plusieurs d'entre eux traversent, le christianisme continue à gouverner chez eux les mœurs publiques et à inspirer le sentiment national. Rien de plus contraire à une observation attentive et impartiale de l'Europe et de l'Amérique que l'opinion, si répandue parmi nous, qui considère la religion comme un élément disparu de la vie des nations.

On nous parle souvent de l'Allemagne, et parfois on nous la montre, avec inquiétude, grandissant à nos portes. Eh bien, messieurs, la France n'a rien à craindre de l'Allemagne au point de vue de la puissance matérielle ; elle n'a rien à lui emprunter non plus sous le rapport de cette philosophie panthéiste ou matérialiste contre laquelle l'Allemagne elle-même a réagi. Ce que j'admire chez eux, c'est le culte du foyer domestique, les traditions respectées et chéries de la vie de famille, et, malgré le travail opiniâtre du scepticisme et de la révolution, la foi nationale en Jésus-Christ et en son Evangile.

.....

L'école que je combats croit voir dans les Etats-Unis un exemple et un modèle dans la séparation de la vie religieuse et de la vie nationale. Je ne connais pas d'erreur plus complète. Ce qui est séparé aux Etats-Unis, c'est l'Etat et l'Eglise, ou plutôt les églises sans nombre que compte ce pays ; et dans un pareil état de choses il n'en saurait être autrement. Mais si la religion n'a rien à voir avec les lois, elle a beaucoup à faire avec les mœurs publiques. Le fléau du rationalisme, qui désole l'Europe, y est à peine connu sous forme d'exception ; l'opinion publique le repousse comme aussi contraire à la prospérité des nations qu'au salut des âmes, les cours de justice y rejettent avec horreur le témoignage d'un homme qui se déclare athée.* Aussi, parmi les publicistes français qui font consister la démocratie dans l'exclusion de toute influence religieuse sur la société civile, les plus perspicaces refusent à l'Union américaine le titre de *démocratie parfaite*, et lui reprochent durement " que la philosophie ne suffise

* *New-York Spectator*, 23 août 1831. Cité par M. de Tocqueville.

point à la cité américaine, et qu'on n'y soit citoyen qu'à la condition d'être chrétien ? *

Le R. P. Hyacinthe a conclu la preuve expérimentale par l'exemple de deux nations qui ont le rare privilège de réunir les sympathies de l'opinion catholique et de l'opinion libérale : la Pologne et l'Irlande. Politiquement, ces deux nations sont mortes ; elles ne vivent que pour leur âme, et leur âme est toute entière dans le catholicisme. Leurs orateurs et leurs poètes le disent éloquentement, et ce qui le dit plus haut encore, c'est la nature même de l'odieuse oppression qu'elles ont subie.

DEUXIÈME PARTIE.

LA RELIGION PRINCIPE DE LA JUSTICE SOCIALE ET DE LA FOI PATRIOTIQUE.

Le R. P. Hyacinthe se propose de donner maintenant la comparaison du fait universel qu'il a constaté.

Pourquoi l'âme d'un peuple vit-elle surtout de Dieu et de la religion ? A la rigueur, le fait me suffirait. Un fait est concluant par lui-même, quand il est bien établi. Mais je veux aller avec vous jusqu'aux racines de ce fait ; je veux déterminer les fonctions principales de la religion dans le domaine de la vie publique. Ces fonctions sont surtout de maintenir la justice sociale et de créer la foi patriotique.

I.—*La justice sociale.*—Nous l'avons vu, messieurs, dans une société politique, deux grandes forces se trouvent en présence : le pouvoir et le peuple. Ce sont deux grandes forces et en même temps deux grands droits. Nous avons réfuté la conception étroite de certains publicistes qui reconnaissent dans le droit du pouvoir un droit exceptionnellement divin : le droit du pouvoir est divin, mais au même titre que tous les autres droits. Il y a donc des droits divins, et par conséquent sacrés et inviolables, dans cette multitude d'individus qui forment un peuple, dans ce groupe de familles et de foyers qu'on nomme nation. Il y a des droits dans les individus, dans les familles, dans la nation elle-même, et en face de ces droits il y a des droits dans le pouvoir. Et parce que tous ces droits sont portés dans des mains humaines, dans des mains aveugles et passionnées, ils peuvent se livrer des combats redoutables.

Ah ! c'est qu'il est nécessaire, au sein des sociétés, de voir surgir une puissance morale qui prévienne ou apaise ces combats ! C'est le besoin des sociétés politiques bien plus encore que des sociétés domestiques.

* *La Démocratie*, par M. Vacherot, p. 34 et 35.

L'harmonie est de droit naturel au sein des familles, l'antagonisme est de droit naturel au sein des Etats. L'harmonie est de droit naturel entre l'époux et l'épouse, entre le père et les enfants. L'ordre, dans la famille, tient aux entrailles même de la paternité ; il germe, avec l'amour dans le cœur de la mère et des enfants ; il se forme de la coalition de tous les intérêts et de toutes les affections de la nature humaine. Mais dans la société, il n'en est plus ainsi. Ce sont, d'une part, les tentations du pouvoir, les plus formidables que je connaisse au monde !

Un homme ou des hommes, peu importe, une personne individuelle ou collective, mais une personne enfin qui peut tout puisqu'elle s'appuie d'une main sur la loi, de l'autre sur la force ; puisqu'elle n'a qu'à vouloir pour mettre en mouvement des millions d'existences, et pour imprimer au monde une direction que l'avenir lui-même subira plus ou moins ! Comment, avec cela, ne pas se former peu à peu et monter dans son cœur cette ivresse de l'orgueil et du premier de tous les orgueils, l'orgueil du pouvoir ! On a dit que la volupté était la grande passion de la nature humaine ; on s'est trompé ; c'est la domination. La preuve en est qu'on lui sacrifie tout, jusqu'à la volupté, quand la volupté lui devient un obstacle !

Et en face de ces envahissements du pouvoir, en face de ces ascensions de l'orgueil dans le cœur des souverains, *superbia eorum ascendit semper*, voici un autre orgueil non moins détestable, d'autres déchaînements non moins terribles. Un peuple fatigué de toujours obéir, de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir ; un peuple qui regarde au-dessus de lui, qui envie d'abord et qui menace ensuite ! Enchaîné à la meule comme Samson, il sent comme lui les cheveux de sa force lui repousser au front, ses veines se gonfler et la sève de la virilité lui remonter au cœur. Il s'enivre à son tour du vin de la colère, et, sans prendre souci de sa propre ruine, il secoue les colonnes de l'édifice qui va l'écraser avec ses oppresseurs !

Ah ! regardez, messieurs, le grand océan social ! Regardez les deux vagues qui se soulèvent de ses entrailles, la vague populaire et la vague souveraine ! Elles montent, elles se gonflent, elles écument et hurlent ! Si rien ne les arrête, elles viendront tour à tour se briser l'une contre l'autre, avec le fracas du tonnerre ! Eh bien, à ces deux vagues, à ces deux océans renfermés dans le même lit, posez le grain de sable dont parle Jéhova : " Tu viendras jusque-là, mais tu n'iras pas plus avant ! Océan du pouvoir ; océan des multitudes, vous briserez toutes vos colères, vous humilierez tous vos orgueils devant ce sable impuissant, mais divin, du devoir ! "

La religion seule mettra au cœur du pouvoir le dévouement, au

cœur du peuple le respect. Il est difficile au pouvoir de se dévouer longtemps, il est difficile au peuple de respecter toujours. Mais le Seigneur Jésus a dit au pouvoir ; " Avant moi, les rois des nations s'appelaient des puissants, et ils exerçaient la domination sur elles. Il n'en sera plus de même après moi ; mais les rois seront des ministres, et celui qui voudra être le plus grand se fera le serviteur de tous *."

Le Christ seul était capable de faire de telles promesses, et seul le Christianisme était capable de les réaliser en inspirant au pouvoir le dévouement pratique et durable. Seul aussi le Christianisme a eu la puissance de tenir le peuple dans le respect. Seul il a su tenir ce langage et s'en faire écouter : " Tu peux tout, et cependant tu n'oseras rien ! Tu demeureras soumis, non pas à cause de la nécessité, mais à cause de la conscience, *propter conscientiam* ; soumis nonseulement au prince juste, mais encore au prince méchant, *sed etiam dyscolis*."

J'ai donc raison de dire avec nos livres saints que la justice est le salut des nations, et que le christianisme a pour mission ici-bas de faire régner la justice sociale tout autant que la justice individuelle. Machiavel s'est trompé, et ses disciples après lui. On ne gouverne pas longtemps en s'appuyant d'une part sur la force, de l'autre sur la ruse. Il arrive un jour où l'on rencontre un plus fort, un plus habile que soi, et que l'on reconnaît, mais trop tard, que c'est la justice qui garde les nations et qui les élève, *justitia elevat gentes*.

Voilà pourquoi l'Eglise catholique a toujours proclamé que la morale n'existait pas seulement pour la vie privée, mais pour la vie publique ; que le Décalogue de Moïse et l'Evangile de Jésus-Christ n'ont pas été faits seulement pour les individus, mais pour les peuples ; et que citoyens et monarques, droits et pouvoirs sociaux, tout relève de la justice de Dieu !

Voilà pourquoi j'ai raison, moi aussi, quoi qu'en puissent penser des esprits infirmes ou chagrins, j'ai raison d'enseigner ces vérités dont le monde a besoin ! J'ai raison de prendre entre mes mains l'Evangile éternel, *Evangelium æternum*, de le développer dans toute sa largeur, et de crier, comme l'ange de l'Apocalypse, aux rois et aux peuples, sans exception de personne, à tous ceux qui sont assis sur la terre, *sedentibus super terram* : La justice ! la justice ! et toujours la justice !

II.—*La foi patriotique.* Pour aimer et servir sa patrie, il faut avoir foi en elle, et c'est la religion qui inspire cette foi.

Le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il n'aime beaucoup et longtemps que lorsqu'il sent un souffle divin dans son amour. Il peut abuser de ce souffle ; il ne peut pas aimer sans lui ! . . . Si je ne

* *Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister.* S. Math., XX, 26.

vois dans ma patrie qu'une institution de fabrique humaine, je ne sais quelle société artificielle dont les rouages sans nombre sont numérotés au *Bulletin des lois* et mis en mouvement par les milliers de mains de la bureaucratie ; si je n'y vois qu'un sol vulgaire avec des habitants étrangers les uns aux autres, quelque fois ennemis, comment voulez-vous qu'une telle France éveille dans mon cœur un seul élan d'enthousiasme ? Le faux prophète de la Révolution italienne reproche à sa patrie d'être matérialiste ; il la veut religieuse ou plutôt *religion* *. Eh bien, moi aussi, mais dans un sens meilleur, je veux que la France soit une religion.

Je le veux pour deux raisons : parce que c'est cette religion de la patrie qui nous donnera la force de lui sacrifier l'égoïsme individuel, et parce que c'est elle aussi qui nous donnera la sagesse de lui subordonner le sentiment humanitaire.

1° *L'égoïsme personnel.*

Un patriote illustre a dit cette parole : "Souvenons-nous que l'amour de la patrie est sacrifice et non jouissance." Quand l'amour est jouissance il est facile ; mais bien souvent il n'est que l'égoïsme. Mais quand il est au prix d'un sacrifice universel et persévérant, oh ! qu'il a besoin de reposer sur la foi, sur une foi profonde, et, j'oserai le dire, enthousiaste !

L'amour de la patrie est tel. Il faut obéir à des lois qui nous gênent, mais non au mode personnel, indépendant d'exercer ces droits. La loi positive nous dit : Je ne toucherai pas à votre droit ; mais pour ne pas blesser celui de votre voisin, vous exercerez le votre dans telle ou telle mesure, sous telles ou telles conditions. Après le joug des lois, voici l'impôt qui descend sur la misère du pauvre comme sur la splendeur du riche. Après l'impôt de l'or, voici l'impôt du sang, une chose nécessaire, mais cruelle ; cruelle au père, à qui l'on enlève le compagnon de ses travaux ! à la mère à qui l'on arrache la joie de son foyer ! cruelle au jeune homme lui-même à qui l'on va prendre la part la plus belle de sa libre et florissante jeunesse !

Tous ces sacrifices, la foi patriotique, c'est-à-dire le sentiment national épuré et divinisé par la religion ; la foi patriotique les fait compter pour rien. C'est elle qui conduit le soldat sur le champ du carnage, pour y combattre en héros et y mourir en chrétien. J'en peux citer un trait en l'honneur de nos ennemis ; ces ennemis étaient grands, même dans leur défaite, et leur valeur grandit notre triomphe. Eh bien, sur le champ d'Inkermann, la bataille achevée, envisageant

* *Le côté religieux de la question italienne*, par Joseph Mazzini. (*Revue britannique*, octobre 1867.)

les morts avec ce regard de la science qui n'exclut pas le cœur, les médecins étaient frappés du calme religieux et presque extatique empreint sur le visage des Russes.

2° *Le sentiment humanitaire.*

Le R. P. Hyacinthe a fait remarquer que de nos jours, la foi patriotique n'a plus exclusivement à réagir contre l'égoïsme individuel, mais contre les déviations de ce sentiment, si juste et si élevé d'ailleurs, le sentiment humanitaire.

J'étais encore bien jeune. Je lisais ces beaux vers de l'un de nos plus grands poètes :

Nations ! mot pompeux pour dire barbarie !
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas * !

Ils sont beaux ces vers ; mais ils sont mensongers, et leur illusion généreuse et funeste n'a que trop envahi l'esprit de nos concitoyens. On abaisse son drapeau, si on ne le déchire pas ; on désapprend le vrai patriotisme, non pas en aimant trop ; mais en aimant mal la grande humanité !

J'aurais beau jeu si je venais user de représailles. Je pourrais dire à l'école philosophique et révolutionnaire : Mais vous nous accusez, il y a quelques années à peine, nous autres chrétiens et surtout catholiques ; vous nous accusez, de ne pas comprendre l'amour de la patrie, de le déraciner ou tout au moins de le dessécher dans les cœurs !

Vous nous disiez : Vous ne pouvez aimer une patrie de la terre, vous qui ne rêvez que la patrie du ciel ! Vous ne pouvez servir une patrie nationale, vous qui travaillez pour l'Eglise universelle ! Vous nous disiez ces choses, vous nous adressiez ces reproches injustes auxquels toute notre histoire a répondu ; et voici qu'à la place de l'Eglise vous avez mis l'humanité, et que vous lui sacrifiez sous nos yeux les intérêts de votre patrie, et, sans vous en douter, son honneur !

Le R. P. Hyacinthe a rappelé, en terminant, l'exemple du peuple typique. Rien de plus religieux que l'esprit national d'Israël, et, par une admirable conséquence, rien de plus véritablement humanitaire.

J'ai parlé de tous les autres peuples, et je n'ai rien dit d'Israël. Il a possédé partout, dans un degré suprême, les deux esprits qui font une nation, l'esprit des foyers et l'esprit des autels, deux sortes de sanctuaires que la religion habite ou déserte à la fois. Israël était

* M. de Lamartine, la *Marseillaise de la paix.*

une famille, et on nommait son peuple la maison de Jacob, *domus Jacob*.

Il conservait dans ses archives publiques la généalogie de ses pères et comme une histoire complète de son sang; il savait comment du cœur de son premier ancêtre, par les veines des douze patriarches comme par autant de canaux sacrés, ce sang béni de Dieu avait coulé jusqu'à lui. Les douze tribus étaient demeurées distinctes, presque indépendantes, et cependant unies; et dans chacune d'elles, chaque famille gardait la souveraineté de son propre foyer. Tous les cinquante ans, au jubilé solennel, la maison vendue dans un moment de crise revenait à ses anciens possesseurs. Le foyer domestique semblait tressaillir en les revoyant, et à la place qu'avait occupé l'aïeul, il saluait joyeusement ses fils.

A l'esprit domestique, quel peuple a mieux uni l'esprit religieux? C'était le peuple de Dieu. Sa ville était un temple, la sainte Sion! Son histoire, sa poésie, ses codes, tout était renfermé dans le livre inspiré. Les sages lui parlaient au nom de Jéhovah; ses rois tenaient de lui l'empire, et ses guerriers combattaient ses divins combats!

Eh bien! ce peuple obscur qui n'eut à choisir qu'entre l'oubli ou le mépris du monde, ce petit Etat dont la largeur n'égalait pas vingt lieues, est celui-là même qui a le plus servi le genre humain!

L'humanité lui doit tout, depuis cette idée, non pas sémitique, mais hébraïque, qui fait la noblesse et la puissance de la raison moderne: l'idée du Dieu unique, personnel et vivant,—jusqu'à ce sang mystérieux du Calvaire qui seul a la vertu de féconder l'idée divine et d'en faire sortir les vertus qui ont converti, civilisé nos pères et fondé la société chrétienne. Socrate avait parlé et était mort en vain; Athènes et Rome avaient gardé leurs dieux et leurs mœurs. Si nous sommes la chrétienté, c'est que les fils de Juda sont venus et nous ont apporté le trésor conservé tant de siècles dans le vase étroit, jaloux, mais bienfaisant, de leur indépendance nationale!

4ÈME CONFÉRENCE.

DE LA SOCIÉTÉ SUPÉRIEURE ENTRE LES NATIONS.

Messieurs,

Je vais toucher à l'une des plus grandes idées de la politique supérieure. J'en ai le droit, du reste, et je ne fais qu'user de représailles; car elle touche elle-même aux questions les plus graves de l'ordre moral et religieux.

Je n'ai parlé encore que de la nation; mais il y a les nations! et je

dois rechercher s'il n'existe pas entre elles des liens qui les unissent en une société universelle.

Qu'est-ce qui a fait sentir le besoin d'un lien supérieur à la société domestique? C'est la multiplicité des familles. Si le genre humain avait pu s'en tenir à cette grande unité primitive, qui ne formait de lui qu'une seule famille sous le sceptre d'Adam, il n'y eût pas eu de place pour la société civile. Or, les nations sont multiples comme les familles; il semble par conséquent qu'elles ont besoin au même titre de voir s'élever au-dessus d'elles un arbitrage accepté par toutes, et de retrouver l'harmonie, sans perdre la liberté, dans les liens d'une société plus vaste.

Y a-t-il donc une société supérieure entre les nations, et quelle est la nature du lien qui la constitue?—Est-ce un lien politique? Est-ce un lien simplement moral? Est-ce un lien de l'ordre religieux?—Tels sont les trois aspects sous lesquels il faut considérer cet important sujet.

J'ai peine à me défendre d'une certaine émotion en l'abordant. Il me rappelle ces enthousiasmes de ma première jeunesse, qui furent ceux de mes contemporains. La cité du genre humain m'apparaissait dans les ombres d'une pensée confuse encore; je comprenais bien mal ce qu'elle est en elle-même, ce qu'elle peut devenir sous l'action du christianisme; et pourtant je sentais des tressaillements ineffables lui répondre au fond de mon cœur. Aujourd'hui, grâce à Dieu, je la vois dans ces clartés complètes que verse sur les choses de la terre, comme sur celles du ciel, la synthèse catholique; je crois la mieux aimer, je veux la mieux servir; et c'est dans cette lumière, qui ne trompe pas, que j'essayerai, messieurs, de la contempler avec vous.

PREMIÈRE PARTIE.

LIEN POLITIQUE.

Et d'abord y a-t-il un lien politique apte à former entre tous les Etats du globe une société cosmopolite? Si ce lien n'existe pas dans le présent, peut-il du moins exister dans l'avenir?

Pourquoi pas? Et qu'est l'Etat lui-même, sinon un lien politique entre des Etats moindres que lui?

La société civile n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire au premier abord. Elle se compose de trois sphères concentriques, de trois plans superposés les uns aux autres: à la base, la *commune*; au-dessus, la *province*; au sommet, l'*Etat*.

1o. La commune est le point de départ de cette organisation merveilleuse dont l'ensemble forme la société civile. Si je mets de côté ce peuple de l'idée et du miracle, cet Israël qui a devancé les siècles,

je ne trouve nulle part la société civile en Orient. J'y vois des seigneuries et des dominations, des potentats étendant sur les multitudes un sceptre où se confondent dans d'inégales et bizarres mesures l'autorité du père sur sa famille, la puissance du maître sur ses esclaves. Mais la cité, la libre association des familles, le germe glorieux de la civilisation véritable, il me faut, pour les rencontrer, poser le pied sur la terre d'Occident, qui est leur sol natal, et m'arrêter devant la race créatrice des enfants de Japhet. Ce sont les villes démocratiques de la Grèce; c'est surtout la cité romaine!

Je ne suis point un panégyriste du droit romain; je crois, au contraire, que l'excès de son influence a été l'un des fléaux des nations latines, et je lui préfère, sous plus d'un rapport, le droit coutumier de la race germanique. Toutefois, il n'est pas possible de refuser à cette législation la gloire d'avoir formulé avant toute autre les principes de la société civile, et c'est de grand cœur que je souscris pour ma part à l'éloge qu'en font les constitutions apostoliques, ce monument vénérable de l'Église primitive: "Dieu n'a pas voulu que sa justice fût manifestée pour nous seuls, mais qu'elle resplendît aussi dans les lois romaines." Car, comme ajoute saint Augustin, "de même qu'il a parlé surnaturellement par les prophètes, Dieu a parlé naturellement par les législateurs de Rome. *Leges Romanorum divinitus per ora principium emanarunt.*"

La société civile s'était tellement identifiée avec Rome que lorsque le déluge des barbares eut passé sur l'empire, il n'en resta plus que des ruines. Alors on vit reparaître, avec des races meilleures et sous des formes nouvelles, mitigées d'ailleurs par le christianisme, ce règne de la seigneurie dont l'Asie a été le berceau. Ceux qui gouvernaient s'appelaient *les seigneurs*; c'était la domination des châteaux, la prépondérance de l'élément domestique sur l'élément civil... Comment la vie fut-elle rendue à la société civile? Sous ces débris et sous ces flots, sous ces algues errantes de l'océan des barbares, le germe du municiple romain avait subsisté. Quand l'heure de la providence eut sonné, ce germe fleurit de nouveau: il fructifia en France, en Italie, partout, au jeune soleil du moyen âge, au souffle printanier de la civilisation moderne. C'est la glorieuse histoire des communes, que je n'ai pas à raconter ici.

20. Telle est la première sphère des sociétés civiles. Mais les *communes* sont multiples et ont besoin de s'unir sans renoncer à leur existence propre. D'où la nécessité de la province.

L'histoire trop méconnue de notre passé nous l'atteste, et la pratique actuelle des peuples libres et florissants de l'Europe fait écho à l'histoire: entre ces deux centres d'activité nationale, le centre restreint

de la commune et le centre immense de l'Etat, il est toujours besoin d'un centre intermédiaire. Donnez-lui le nom qu'il vous plaira ; pour moi, j'accepte celui que m'a transmis l'histoire : *Provincia*, la province. A l'origine, un nom de vaincus, je le sais, les vaincus de l'empire ou de la féodalité ; mais plus tard un nom triomphal, la première et la plus vivante affirmation d'un esprit de race et d'une tradition historique dans la formation des nations nouvelles.

Je sais qu'en parlant ainsi je heurte les préventions de cette école révolutionnaire qui s'intitule libérale et qui n'est rien moins que cela. Je ne la brave pas, mais je ne la crains pas non plus ; et au nom de la vérité, des intérêts de la France et des traditions de l'Europe, au nom de l'avenir comme du passé, je répète : Il nous faut des provinces ! Il nous faut des centres intermédiaires qui réagissent d'une part contre la division et l'anarchie des communes, d'autre part contre la centralisation de l'Etat !—Cessons donc de méconnaître les conditions de leur vie : à côté de la langue nationale, l'originalité de leur antique idiome, que vous appelez dédaigneusement un *patois*, la richesse et la simplicité de leurs vieux costumes, leurs mœurs naïves et religieuses, gardiennes de toutes les vertus de la famille et de la patrie. Souvenons-nous que si l'Eglise, sans altérer l'unité dont elle est à bon droit si jalouse, a pu, dans tous les pays et dans tous les temps, permettre ou plutôt favoriser dans son sein la plus étonnante variété*, l'unité nationale n'a pas davantage à redouter la libre expansion de la vie des provinces !

30. L'Etat, pouvoir central et souverain, unit donc les provinces sans les confondre, et forme ainsi le troisième lien de la société civile.

Messieurs, j'admire l'Etat quand il demeure dans ses limites naturelles. Je l'applaudis et me trouve si bien avec lui que je refuse de monter plus haut !—La commune avait besoin d'être réunie à la commune ; il fallait que sans perdre son indépendance et son autonomie, elle s'appelât la province. La province, à son tour, en regardant les provinces ses sœurs, avait besoin de leur prendre la main pour former avec elles ce cercle majestueux qui se nommait et se nomme la France. Mais au-dessus de la France, je ne vois plus rien dans l'ordre politique ; j'affirme que je ne vois plus rien !

Et que verrais-je en effet ? Si j'écoutais le passé, je verrais l'empire universel. Si j'écoutais l'avenir... Oh ! non, pas l'avenir... Si j'écoutais l'utopie, je verrais la confédération des peuples. Ni l'un ni l'autre, messieurs ; ni l'empire universel, ni la confédération des peuples, mais la France !

* *Circumdanda varietate... circumamicta varietatibus.* (Psaume XLIV, 10, 15.) Actes de Pie IX relatifs aux liturgies de l'Orient.

L'empire universel, je n'ai pas à en parler ; je n'aime point à le trouver devant moi ! Je préfère le laisser face à face avec lui, dans la nudité de l'histoire, depuis Nabuchodonosor jusqu'à César et à ses continuateurs modernes ! Fantôme sanglant, il me semble l'entendre parler comme l'épouse de Macbeth dans la tragédie de Shakespeare : "Quelles mains j'ai là ! Ah ! elles me font sortir les yeux de la tête ! Est-ce que tout l'océan du grand Neptune pourra laver ce sang de ma main ?"

Si l'empire universel est ce rêve lugubre, la confédération des peuples est une chimère innocente et risible à laquelle je ne peux faire l'honneur d'une réfutation. Il existe, il est vrai, une confédération des États-Unis d'Amérique ; on a parlé quelquefois, dans un noble, mais utopique, langage, de la confédération des États-Unis d'Europe ; on n'a jamais songé à la confédération des États-Unis du globe ! Par conséquent, je m'arrête, et je conclus cette première discussion en affirmant qu'il n'y a pas dans le passé et qu'il n'y aura pas dans l'avenir de société politique supérieure aux nations.

Et si, après avoir regardé vers l'homme pour constater ce fait, je regarde vers Dieu pour en chercher la raison dernière, je reconnais qu'il a traité les nations de la terre avec plus de respect qu'elles ne se traitent quelquefois elles-mêmes. Il les a voulues libres et souveraines ; il ne les a données à personne ici-bas, mais seulement à son Fils, quand il lui a dit : "Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et les confins de la terre pour ton empire." *

Le Verbe fait homme a demandé. La Parole de justice et de vérité a reçu l'empire. La question est finie ; les nations, délivrées par cette parole, s'appartiennent à elles-mêmes et appartiennent à Dieu !

DEUXIÈME PARTIE.

LIEN MORAL.

Après avoir prouvé que les nations ne sont pas entre elles à l'état de société politique, le R. P. Hyacinthe se propose d'établir qu'elles sont réunies en une société naturelle par les liens de l'ordre moral. L'idée du *Contrat social* est aussi fausse pour les nations que pour les individus, et il importe souverainement, dans la question qui nous occupe, de ne pas confondre l'état de nature avec l'état sauvage.

Avant la fondation des sociétés civiles, les individus n'étaient pas à l'état de nature, mais à l'état de société au sein de la famille. C'étaient les familles qui, manquant de lien supérieur, demeuraient entre elles à l'état de nature. Leurs rapports toutefois n'étaient point abandonnés à

* *Psaume*, II, 8.

la force et à la ruse, au règne de la barbarie en un mot. Bien au contraire, c'était l'ère admirable des patriarches ; et les diverses familles, libres des entraves sans nombre de la vie sociale et des passions dont elle est l'aliment, pures autant qu'heureuses dans leurs mœurs, simples et grandes dans leur manière de vivre, réalisèrent alors l'âge d'or de la société domestique.

Les nations sont, les unes à l'égard des autres, dans une situation analogue à celle des familles non encore assujetties à la société civile. Leurs relations sont soumises aux lois supérieures de la morale et à la constitution non écrite du droit des gens ; et, par conséquent, elles forment entre elles une société réelle, quoique invisible, que j'appellerai la société universelle de la justice internationale.

Je vous disais dernièrement : Il y a une justice pour la vie publique comme pour la vie privée, pour la société comme pour l'individu. J'achève aujourd'hui ce glorieux parcours, j'atteins aux plus hauts sommets, et j'affirme qu'au-dessus de la justice sociale, qui règle les rapports du pouvoir et du peuple, il y a encore la justice internationale qui préside aux rapports des nations avec les nations.

Dieu, disais-je tout à l'heure, a fait aux peuples l'honneur de les traiter avec un grand respect en les laissant libres ; il les a traités avec un respect plus grand encore en les assujettissant au droit. Ce n'est pas exclusivement pour les consciences individuelles, ce n'est pas uniquement pour le peuple d'Israël que Dieu a dicté le Décalogue à Moïse ; c'est pour le genre humain tout entier. O humanité ! regarde ton législateur. Ce n'est plus vers Israël, mais vers toi qu'il descend des sommets brûlants de l'Horeb, deux rayons à son front, deux tables dans ses mains ! C'est à toutes les races et à toutes les langues qu'il intime le commandement éternel ! C'est aux nations et à leurs souverains qu'il dit : Vous ne tuerez point ! *Non occides !* Vous ne ferez point de la vie des hommes l'instrument de vos colères et de vos ambitions. Vous ne répandez pas leur sang comme de l'eau sur les sillons stériles de vos champs de bataille ! Vous n'entreprennez point de guerres injustes ; et si la guerre frappe obstinément à la porte de vos conseils, vous la pèserez longtemps et avec scrupule, dans les balances de votre conscience ! *Non occides. Vous ne tuerez point !*

Vous ne volerez pas non plus. *Non furtum facies !* Vous ne déroberez ni les royaumes, ni les provinces ! — Ce qui n'est pas permis à un particulier, l'est encore moins à un peuple ou à un souverain ! Que penserait-on d'un particulier qui, trouvant sa vigne ou son champ trop étroit pour ses besoins ou même pour ses honnêtes convenances, exigerait sérieusement de son voisin une rectification de frontières ? Que dirait-on d'un particulier qui, voyant au sein de ses vastes terres je-

ne sais quelle enclave illustre et séculaire, dirait au propriétaire : Votre château est la capitale naturelle de mon domaine ; si vous ne me le cédez, je le prendrai ou je le ferai prendre!... Vous ne volerez point, dit le Décalogue aux gouvernements comme aux individus, aux nations comme aux monarchies. *Non furtum facies !* •

Et il ajoute encore : Vous ne direz point de faux témoignage contre votre prochain. *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium.* Vous ne mentirez point par la voix éclatante de la presse, après avoir menti par la voix plus secrète de la diplomatie ; vous ne pervertirez point la conscience des peuples ; vous n'emploierez point la calomnie, à défaut de la force, contre le droit des petits et des faibles !

Voilà la justice internationale ! Voilà le lien sacré qui crée et maintient la société des peuples !

L'histoire s'écriera un jour, j'en ai la certitude, comme elle ne s'écrit pas, comme elle ne s'est pas écrite dans le passé,—car, sous d'autres formes, les maux qui nous affligent ont affligé nos pères ;—l'histoire parlera enfin comme la vérité. Elle dira que de telles iniquités ne sauraient être amnistiées par le succès ; que le succès d'ailleurs n'est pas la loi des peuples, mais que c'est la justice ; et qu'enfin tout cela n'est pas la gloire, mais le brigandage à l'état public !

Et l'histoire marquera mieux qu'elle ne l'a fait encore les frontières de la civilisation et de la barbarie... Je me suis trompé, un jour, devant un autre auditoire, en Belgique. J'essayais de préciser ces limites, en les cherchant trop exclusivement au point de vue religieux ; je disais : le Rubicon qu'on ne peut franchir sans tomber dans la barbarie, c'est le baptême. Les peuples baptisés, catholiques ou non, mais chrétiens, forment le noyau de la civilisation ; les peuples non baptisés, la zone immense de la barbarie... Eh bien ! l'histoire le dira, la civilisation a son règne dans toute l'étendue territoriale de cette maxime de la justice internationale : le droit primé la force ! Et quant à la barbarie, son empire commence avec l'empire de cette autre maxime : la force prime le droit !

TROISIÈME PARTIE.

LIEN RELIGIEUX.

I.—Le droit cosmopolite établit entre les peuples une société réelle, mais sans organisation positive. Le R. P. Hyacinthe affirme que le lien extérieur et visible qui manque à cette société peut lui venir de la société religieuse universelle, ou, en d'autres termes, de l'Église catholique.

On ne se déprend pas aisément de ses premiers sentiments, et pour moi, je l'avoue, je suis demeuré fidèle au rêve de mes quinze ans.

Encore à présent j'ai besoin de voir avec mes yeux, de toucher avec mon cœur l'unité de ma race organisée et vivant sur la terre. Je combats les illusions des humanitaires, mais j'aime et je sers la grande vérité dont ils abusent.

Le R. P. Hyacinthe a fait observer que, comme les sociétés domestiques ne s'unissent point par un lien du même ordre qu'elles, mais par le lien de l'ordre politique, de même aussi les diverses sociétés politiques ne doivent pas chercher leur unité dans un lien de même nature, mais dans le lien supérieur de l'ordre religieux. La société religieuse universelle est la seule qui puisse réaliser l'unité organique des nations sans blesser, ou seulement menacer leur autonomie légitime.

L'Eglise catholique est cette société universelle des âmes et des nations. J'en atteste son nom commenté par les faits. Dans ce qu'elles ont de respectable, je respecte les autres sociétés religieuses. Loin de leur jeter l'injure, je leur ai tendu, je leur tends encore la main. Mais elles sont les premières à en convenir, et souvent elles s'en font un mérite, elles n'ont point de prétentions universelles. Moins absolues que nous, elles ont cru devoir compter avec les circonstances des temps et des lieux, avec le génie des races et les exigences des gouvernements. Les unes, Eglises libres, s'adressent aux individus, tout au plus aux familles; les autres, Eglises officielles, cherchent à s'identifier avec les nations. Aucune n'a poussé l'audace jusqu'à se proclamer "l'Eglise de l'humanité," jusqu'à dire comme nous: "Hors de mon sein librement délaissé, par quelqu'un qui sait ce qu'il fait et veut ce qu'il sait; hors de mon sein, point de salut!"

Ah! j'ai trouvé le lien de l'unité des nations, le nœud de la parfaite organisation du genre humain sur la terre! Je le tiens entre mes mains tremblantes! Ce n'est pas un lien politique, et par conséquent tôt ou tard oppresseur; c'est un lien spirituel et désarmé, dont la force vient de Dieu et réside dans l'âme. Les nations n'ont rien à en craindre, tout à en espérer.

Quand le roi immortel de l'Eglise catholique parut devant Pilate, représentant de la puissance politique d'alors, le gouverneur romain s'informait avec anxiété des titres de sa royauté. "Etes-vous donc roi?" lui demandait-il. Et Jésus répondait: "Vous l'avez dit, je suis roi." Mais il ajoutait: "Mon royaume n'est pas de ce monde." Son royaume, en effet, est dans ce monde, ou plutôt il y passe, mais en venant de plus haut et en retournant là d'où il vient. Il laisse à César ce qui est à César, c'est-à-dire la politique de la terre; il revendique pour Dieu ce qui est la part de Dieu, c'est-à-dire l'observation de la justice.

II. Après avoir établi que l'Eglise catholique, par sa nature de société tout à la fois universelle et spirituelle, est seule capable de réaliser l'unité des nations, le R. P. Hyacinthe s'est demandé comment elle accomplissait cette œuvre. Il a répondu que c'est de deux manières principales : 1o en se faisant l'organe supérieur et divin de la morale des nations comme de la morale des individus ; 2o en créant par la religion des intérêts et des sentiments communs entre les peuples, et comme une patrie universelle qui réunit toutes les patries sans les confondre. C'est de la sorte qu'elle a réalisé l'admirable parole de saint Paul : *Gentes esse coheredes et concorporales et comparticipes promissionis ejus in Christo Jesu per evangelium*. Les nations sont plus que solidaires ; elles sont *concorporelles*, elles ne forment qu'un corps en Jésus-Christ.

Les bornes de cette analyse ne nous permettent pas d'entrer dans les développements que le R. P. Hyacinthe a donnés à ces deux assertions. Nous nous contenterons d'indiquer la conclusion de cette exposition et du discours lui-même.

La société cosmopolite a deux centres, centres religieux l'un et l'autre : Jérusalem et Rome ; Jérusalem qui a tout préparé, Rome qui doit tout achever. Ce sont là ces cités mystérieuses dont le prophète a dit dans son langage énergique et profond, qu'elles sont comme le nombril de la terre, *habitor umbilici terræ*.* L'humanité, en se séparant d'elles, méconnaîtrait ses propres origines et ferait schisme avec le principe de sa vie et de son unité. Le miracle de l'unité des peuples, comme celui de l'unité des âmes, n'a pu s'accomplir que par l'alliance de Jérusalem et de Rome.

La vocation au christianisme n'est pas seulement la vocation des âmes, mais aussi la vocation des nations, et même elle a gardé ce nom dans le langage des Ecritures : *Conversio gentium*. Peut-être les penseurs chrétiens n'ont-ils pas encore suffisamment approfondi ce fait : la bénédiction de tous les peuples promise à la race d'Abraham et réalisée dans le sang de Jésus. *In semine tuo, benedicentur omnes gentes*.

Quoi qu'il en soit, à l'heure où la promesse allait s'accomplir, quand les nations avaient plus que jamais faim et soif non pas de l'unité romaine qui les opprimait, mais de l'unité meilleure qu'on entrevoyait sans savoir la nommer, il y avait à Césarée un centurion de la cohorte italique qui s'appelait Corneille, homme religieux, né dans les ténèbres du paganisme, mais cherchant Dieu dans toute la droiture de sa raison et de son cœur. Or, pendant qu'il priait, un ange du Seigneur s'approcha de lui et lui dit : " Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées en la présence de Dieu. Envoie donc à Joppé, auprès

* Ezéchiel.

d'un Juif nommé Simon Pierre, qui loge en ce moment sur le bord de la mer, dans la maison d'un autre Simon, corroyeur. C'est lui qui te dira ce que tu dois faire." Le centurion choisit trois hommes sûrs et les dépêcha vers ce premier Pape de l'Eglise universelle, dont l'ange du ciel n'avait pas voulu devancer la voix.

Simon Pierre avait faim, et tandis que l'on préparait son repas, il priait à l'étage supérieur, et tout à coup l'extase tomba sur lui. Il voyait le ciel ouvert et comme un linge immense qui en descendait, retenu par les quatre coins, et dedans, chose étrange ! les animaux immondes dont la loi de Moïse interdisait l'usage : les quadrupèdes, les reptiles de la terre et les oiseaux de l'air. Et cependant une voix lui disait : "Lève-toi, Pierre, tue et mange ! *Surge, Petre, occide et manduca !* * Loin de moi, Seigneur, s'écriait le Juif fidèle ; je n'ai jamais mangé rien d'impur ou de souillé." Et la voix répondait : "N'appelle plus impur ce que Dieu a purifié." Et par trois fois le vase mystérieux descendit et remonta au ciel. Et lorsque Pierre sortit de son extase, les trois hommes l'attendaient à la porte ; et le Saint-Esprit lui disait au fond de l'âme : "Suis-les sans hésiter, c'est moi qui les ai envoyés."

Messieurs, cette vision s'est continuée à travers les siècles ; elle est toute l'histoire de l'Eglise et de la Papauté. Comme le premier d'entre eux, les pontifes romains ont regardé les nations non plus dans le vase qui descendait du ciel, mais sur le sol agité de ce monde. Ici les bêtes dissolues de la Rome impériale, là les bêtes féroces de la Scythie et de la Germanie ; les unes respirant la volupté et faisant entendre ce cri vraiment bestial : "*Panem et circenses !*" Du despotisme tant que vous voudrez, mais du pain et des plaisirs ! Les autres respirant le carnage, demandant du sang et préparant des vengeances à l'empire abhorré !

Le premier regard fut peut-être d'horreur : le second fut d'amour. La Papauté s'est levée en face de ces monstres, et elle les a tués les uns après les autres. Du glaive de la parole elle a frappé dans leur sein le principe immonde de la vie du péché, l'égoïsme de l'orgueil et des sens. Puis elles les a mangés. Lentement, mais sûrement, pendant des siècles, elle les a laborieusement incorporés au Christ, à ce grand corps de la chrétienté de Charlemagne et de Grégoire VII, dont nous sommes les fils.

Et malgré les blasphèmes de notre époque ingrate autant qu'aveugle, elle continuera ce magnifique festin du christianisme et de la civilisation. Lève-toi, Pierre, tue et mange ! *Surge, Petre, occide et manduca !* Oui, lève-toi, ô toi qui n'es pas seulement le pontife des

* *Actes des Apôtres*, X.

consciences individuelles ou des foyers domestiques, mais le pontife de toutes les nations, ô Evêque des Evêques, lève-toi avec tous tes frères !

Levez-vous, hiérarchie catholique ; levez-vous, Eglise de l'humanité, tuez et mangez ! *Occide et manduca !* Incorporez à Dieu, à la vérité et à la justice, les nations rebelles et puis reconnaissantes !

Et il viendra un jour—jamais il n'a paru plus loin aux esprits superficiels, jamais aux cœurs fidèles il n'a semblé plus près ;—il viendra un jour où, la grande œuvre achevée, le pontife regardera le genre humain non avec plus d'amour, mais avec plus de joie qu'il n'en a jamais eu, et il dira : " Mon fils ! Et comme d'une même voix et d'un même cœur, le genre humain répondra : Mon père !

En ce jour-là, les promesses infaillibles de Dieu auront rencontré dans les faits les aspirations incessantes de l'homme. L'unité sera faite. Il n'y aura qu'un pasteur et qu'un troupeau. J'attends et je suis certain !

LES PAÏENS

TÉMOINS DU CHRISTIANISME.

(Voir page 215.)

V. Je n'ai rien dit de la comédie grecque. Cependant, si désordonnée et licencieuse qu'elle ait été dans Aristophane, elle ne laisse pas de nous apporter son tribut.

Il est double.

Dans la comédie des *Nuées*, qui a pu malheureusement contribuer à la mort de Socrate en le signalant comme athée *, Aristophane flagelle la morale indépendante. Voici comment : Il représente un vieil Arpagon, Strepsiade, qui cherche à se tirer des pattes de ses créanciers par une morale commode, et qui, à cet effet, est adressé à l'école de Socrate. Comme ce qu'on y apprend passe son entendement, il y fait venir son fils, dont la prodigalité est la cause de toutes ses dettes, et qui doit l'aider dans l'entreprise d'en éluder le

* Socrate ne prêta-t-il pas lui-même à cette méprise par l'élimination de l'élément divin et par le caractère *utilitaire* de sa première philosophie ? C'est ce que nous apprécierons dans le chapitre suivant.

payement. Or, on apprend à cette école, d'abord qu'il n'y a pas de Jupiter et que ce n'est pas Dieu qui tonne, que c'est l'effet du choc naturel des nuées †. Voilà Strepsiade délivré de la religion du serment. Reste la conscience, la morale, *le Juste*. Mais celui-ci, dans une charge à fond que lui fait *l'Injuste*, n'étant plus appuyé par la Religion, est facilement battu et renvoyé comme une vieillerie qui a fait son temps. Notre homme s'en revient au comble de la satisfaction. Mais bientôt on entend dans sa demeure un grand vacarme. C'est son fils qui le bat et qui lui applique la belle morale qu'il vient d'apprendre à l'école des Sophistes. Furieux alors contre ceux-ci, il va mettre le feu à la maison de Socrate. — Nous recommandons cette donnée à nos Aristophanes : il y aurait là un succès certain d'actualité.

Le second témoignage que nous fournit Aristophane est tiré de sa comédie de *Plutus*. Il n'est pas moins remarquable.

On sait à quel point la valeur morale de la pauvreté était peu connue de l'Antiquité païenne, et avait dégénéré du caractère qu'elle avait encore dans les temps homériques. Le trait distinctif du Christianisme est de l'avoir élevée, ennoblie, divinisée : ce qui a opéré dans le monde la plus grande et la plus sainte révolution, que son divin Auteur signalait par cette parole : *Les pauvres sont évangélisés*. Or, dans la comédie dont je parle, la Pauvreté en personne se présente chez des gens qui viennent d'accaparer Plutus ; elle cherche à se faire recevoir aussi. Je laisse à penser avec quel mépris on renvoie l'horrible bête. Cependant la Pauvreté tient bon ; elle se fait écouter à force de bon sens et d'éloquence, dans un dialogue incomparable, où, se dégageant de toute assimilation avec la paresse et la gueuserie, elle montre que, dans toutes les situations de la vie humaine, elle est la mère féconde de toute mâle vertu, comme le mépris qu'on fait d'elle y est la source de toutes les iniquités et de tous les vices. — "D'où vient donc que les hommes te fuient ? lui-dit-on. — Parce que je les rends meilleurs, réplique-t-elle (belle et juste réponse qui s'adresse à l'éloignement qu'on a pour la religion du Dieu de pauvreté). Les enfants ne fuient-ils pas aussi leurs pères qui leur veulent du bien ? Tant il est difficile de connaître par nous-mêmes ce qui

* "Mais qui fait choquer les nuées ? reprend Strepsiade, n'est-ce pas Jupiter ? — Nullement, lui répond le sophiste, c'est *Tourbillon*." — Et qui est-ce qui produit *Tourbillon* ? aurait-il pu ajouter. Mais il ne remonte pas plus haut, et il s'en tient à *Tourbillon* dont il fait une sorte de divinité préférable à Jupiter, allant dire partout : "Vous ne savez pas ? il n'y a plus de Jupiter au monde : c'est *Tourbillon* qui le remplace." — Hélas ! il n'est que trop vrai, quand on détrône Jupiter, c'est bien le règne de *Tourbillon*.

nous convient !” — Mais on fait à la Pauvreté une objection à laquelle elle ne sait que répondre et moyennant quoi on la congédie ; et laquelle ? C'est que “ Jupiter, qui doit connaître assurément ce qu'il y a de meilleur, lui a préféré les richesses. Après cela lui dit-on, va te faire pendre, et ne souffle plus le moindre mot ; car tu ne nous persuaderas pas, quand même tu nous aurais persuadé.” La Pauvreté, démontée, se retire ; mais elle se retourne, et jette ce dernier mot : — “ Un temps viendra que vous me rappellerez ! ”

Ce temps est venu. Le vrai Jupiter, connaissant ce qui nous convient, a épousé, le premier, la pauvreté et la souffrance, dans une crèche et sur un gibet, comme ce qu'il avait de meilleur pour nous ici-bas : et par là, il les a fait recevoir et ambitionner aux riches mêmes. Il a enivré les grandes âmes du saint amour de la pauvreté.

VI. Je pourrais recueillir bien d'autres témoignages chrétiens dans l'antiquité grecque. La lyre de Pindare y rend des sons qui semblent faire écho à la harpe de David ; et la plume d'Hérodote aussi bien que celle de Xénophon y est trempée aux sources sacrées. Je signalerai en particulier, de celui-ci, l'action de grâces de Cyrus mourant, et son discours à ses enfants sur l'immortalité de l'âme.

En général, voulez-vous démêler l'élément chrétien dans l'antiquité ? rien n'est plus facile ; c'est ce que nous y admirons ; et, chose singulière ! ce que nous n'admirons plus quand nous le retrouvons, quoique bien plus sublime et bien plus pur, dans le Christianisme. Pourquoi cela ? — “ Parce qu'il nous rend meilleurs,” et qu'il a un caractère obligatoire. Il est une autre raison de cette étrange contradiction : c'est que ce beau chrétien ressort dans l'antiquité païenne par sa rareté ; tandis que sa profusion et sa vulgarisation semblent le déprécier dans le Christianisme. C'est ce précieux *Amome d'Assyrie* qui devait croître partout, dans l'ordre nouveau chanté par Virgile, comme partout allait disparaître, avec le Serpent qui s'en nourrissait, ces plantes vénéneuses d'erreur et de corruption qui infectaient le monde :

Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet: *Assyriun vulgo nascetur Amomum.*

On s'extasie devant une page de la *Cyropédie* ou du *Phedon* sur l'immortalité de l'âme, malgré la pauvreté des arguments et la faiblesse de la conviction, et on ne fait pas cas de cette doctrine dans sa splendeur chrétienne, alors qu'on la trouve partout professée et partout pratiquée.

VII. Mais, pressé par la mesure dans laquelle je dois me renfermer,

je passe à la littérature latine, et là même je ne ferai comparaître que deux témoins : Cicéron et Virgile.

Nous avons déjà dit un mot de la maladie du *Probabilisme* chez Cicéron, et nous y reviendrons. Ce rapporteur éminent de la philosophie antique, qui se flattait d'en avoir fait l'exhibition à la nation romaine, *qui philosophiam jam professus sim populo nostro exhibiturum*, s'était noyé lui-même dans cet océan de systèmes. Les exposant et les discutant tour à tour, il ne pouvait s'arrêter à aucun, se réservant toujours pour cette certitude qui lui échappait, bien qu'il l'entrevit, et dont il caractérisait très-bien les conditions surnaturelles.

Il sort cependant, autant qu'il est en lui, de ce douloureux état, en professant la foi au Dieu unique dans son traité de *la Nature des Dieux*, et la foi à l'immortalité de l'âme dans ses *Tusculanes* ; et par suite, la foi au devoir et à la vertu, corollaire et conséquences de ces deux grandes croyances. Il s'appuie à cet effet sur le consentement unanime du genre humain ; il s'inspire aussi de la dignité de l'âme humaine et de ses célestes aspirations, dont on sent circuler le souffle dans tous ses traités philosophiques.

Mais où il arrive surtout à des conceptions stables qui lui sont tout à fait personnelles, et qui en lui faisant le plus grand honneur nous autorisent à le revendiquer pour un des nôtres, c'est dans les deux beaux traités *des Lois et de la République*.

Platon s'était élevé à Dieu par le sentiment de l'amour et de la beauté, conception tout à fait grecque ; Cicéron le découvre sous le caractère tout romain de raison et de loi.

“ Il existe une raison, dit-il, émanée du principe des choses, qui pousse au bien, qui détourne du mal : celle-là ne commence pas à être loi du jour seulement où elle est écrite, mais du jour qu'elle est née ; or, elle est contemporaine de l'Intelligence divine. Ainsi la loi véritable est la droite raison de Dieu *. Cette raison de Dieu, une fois qu'elle s'est affermie et développée dans l'esprit de l'homme, est la Loi..... Il y a donc, puisque la raison est dans Dieu et dans l'homme, une première société de raison de l'homme avec Dieu. On peut ainsi nous appeler la famille, la race, la lignée céleste. D'où il résulte que, pour l'homme, reconnaître Dieu c'est reconnaître et se rappeler d'où il est venu † ”

Puis s'élevant par une sorte d'enthousiasme à la conception d'un règne prochain de cette Loi qui brisera le formalisme romain, s'étendra à l'humanité de tous les lieux et de tous les âges avec un caractère de sainteté toute divine, et ne sera autre que le règne de

* *De Legibus*, lib. II.—† *Id.*, lib. I.

Dieu lui-même auteur et vengeur de cette Loi des lois : “ Il est une Loi véritable et absolue, dit-il, universelle, invariable, éternelle dont la voix enseigne le bien qu'elle ordonne et détourne du mal qu'elle défend. On ne peut l'infirmier par une autre loi, ni en rien retrancher ; ni le peuple, ni le sénat ne peuvent dispenser d'y obéir ; elle est à elle-même son interprète ; elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans Athènes, autre aujourd'hui, autre demain : partout, dans tous les temps, régnera cette loi immuable et sainte, et avec elle Dieu, le maître et le roi du monde, Dieu qui l'a faite, discutée, sanctionnée ; la méconnaître c'est s'abjurer soi-même, c'est fouler aux pieds sa nature, c'est s'infliger par cela seul le plus cruel châtiment, quand même on pourrait échapper aux autres supplices qu'on pense être réservés ailleurs *.

Paroles admirables, dit Lactance, qui semblent être non d'un philosophe, mais d'un prophète ; d'un prophète, en effet, de cette Loi évangélique qui allait régner à jamais sur l'univers, immuable et sainte, et avec elle Dieu, le Maître et le Roi du monde † ”

Enfin Cicéron s'élève de ces saintes croyances à une sorte de vision de l'autre vie dans le *Songe de Scipion*, un des plus beaux monuments de l'espérance religieuse au sein de l'âme humaine. Ce n'est plus un Elysée souterrain qui y est le siège de la félicité de l'âme, “ c'est un lieu marqué dans le ciel, où elle jouit d'un éternel bonheur, de la véritable vie, celle d'ici-bas n'étant qu'une mort. ” “ Combien de cette hauteur la terre paraît petite ! combien nous devons la mépriser, ainsi que le vain bruit qu'y fait la célébrité des hommes, pour ne regarder que le ciel !..... Que tes vœux se portent donc plus haut ! que tes regards s'élèvent vers cette demeure éternelle ! que ton espérance ne s'arrête pas aux récompenses humaines !.... Rappelle-toi que si ton corps est mortel, tu ne l'es pas. L'âme de l'homme, voilà l'homme, et non cette figure extérieure que l'on peut montrer de la main..... Exerce-la donc, cette âme, à tout ce qui est bon, et au premier rang de ces nobles exercices de l'âme place les travaux pour

* *La République* XVIII.

† On retrouve dans ce morceau de Cicéron le même souffle qui se fait sentir dans le *Pollion* de Virgile, souffle apporté sans doute par la divulgation de nos Prophéties, agitant le monde à cette époque, et le préparant à l'avènement et au règne de la Loi divine : *De Sion exhibit Lex, et Verbum Domini de Jerusalem* (Isaïe, II, 3).—*Legem ejus insulæ expectabunt* (Id., XLII, 5)—*In die illa longæ set Lex* (Michée, VII, 12) etc., etc.

le salut de la patrie. Accoutumée aux pensées généreuses, elle s'envolera plus rapide vers sa demeure natale †."

Pour qui sait à quel point Cicéron tirait vanité de son mérite et était infatué de la gloire humaine, il y a là un essor et une supériorité de vue qui achèvent d'en faire un des grands témoins de la vérité de notre foi dans l'Antiquité.

VIII. Terminons cette enquête par Virgile.

Virgile peut être appelé le Platon des poètes. Ce n'est pas assez de dire qu'il était religieux : il était pieux, par le tempérament même de son génie, qui lui valut le surnom de *Vierge de Naples* *. Il a obéi à ce tempérament jusqu'à sacrifier peut-être une partie de sa gloire, en faisant le pieux Enée moins intéressant que les passions qui s'agitent autour de lui. Déjà, dans ses *Géorgiques* immortelles, il avait chanté le culte de Dieu et la sainteté des parents : *Sacra Deum, Sanctique, patres*; la pudicité gardée chastement au foyer domestique : *Casta pudicitiam servat domus*; la sanctification des jours de repos, dans la mesure prescrite par la religion : *Ipsæ dies agitat festos . . . quippe etiam festis quædam exercere diebus, nulla religio vetuit*; et cette prescription posée en tête de tous ses préceptes d'agriculture : *In primis venerare Deos!* "Avant tout, vénérer les dieux!"

Mais, dans son *Énéide*, la piété devient la loi de son poème, le caractère même de son héros : *Insignem pietate virum*. La translation dans les fondements de Rome des dieux sauvés de la ruine de Troie, *Inferretque Deos Latio*, est comme le nœud de l'action, dont le but est la consécration des origines romaines. Aussi tout le poème n'est qu'une suite d'avertissements du Ciel, de fidélité à les suivre ou à les interroger, de docilité aveugle à tout quitter, à tout sacrifier pour y conformer la destinée. La piété d'Enée traverse tout, surmonte tout; elle force même la route inaccessible des enfers : *Vicit iter durum pietas*; et, si elle lui permet des épisodes, ce sont encore des épisodes pieux : le culte rendu aux morts, des jeux funèbres, des combats sacrés. Un seul moment il s'oublie auprès de Didon. Mais c'est là surtout que sa piété ressort à l'épreuve des plus entraînantes séductions. Il y perd en intérêt, et le génie de Virgile s'est vaincu lui-même, peut-on dire, en faisant l'épreuve plus forte que ne devrait être, ce semble, la vertu. Mais, c'est qu'on ne comprend pas assez le caractère de celle-ci dans *Enée*

† *La République*, VI.

* *Tanta fuit morum castitate, ut Neapoli PARTHENIAS vulgo diceretur (Le Beau, Vita P. Virgilii Maronis.)*

lorsque, battu par les tempêtes de l'amour, il y résiste, inflexible dans l'émotion, par une attache fidèle à la volonté du Ciel, refoulant ses sentiments et dévorant ses larmes :

— . . . Ille Jovis monitis immota tenebat
Lumina, et obnixus curam sub corde premebat.
—Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

Inflexible, en effet, mais non insensible :

Multa gemen, magnoque animum labefactus amore.
Jussa tamen Divum exsequitur...

Et, lorsqu'un nouvel appel du Ciel vient l'arracher au danger, il le suit avec une héroïque fidélité :

. Sequimur te, Sancte Deorum
Quisquis es !

Tel est le caractère religieux de l'*Enéide*.

Sur ce fond se détache, ou plutôt vient s'harmoniser la profession précise de nos croyances :

—La Providence tenant compte ici-bas, pour les régler ailleurs, de nos mérites et de nos démérites :

At sperate Deos memores fandi atque nefandi ;

—Une autre vie, où les âmes sont ramenées sous l'empire d'une Justice divine dispensatrice de leur sort :

—Di quibus est imperium animarum...
—Nec vero hæ sine sorte datæ, sine judice sedes ;

et la religion des morts soulagés par les prières des vivants si fréquemment pratiquée dans l'*Enéide*, particulièrement à l'égard d'Anchise, de Polydore, de Misène et de Palynure ;

—L'Eternité des peines :

. Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus. . . .

et cette grande promulgation du châtement qui attend les impies, par la bouche de l'un d'eux :

Discite Justitiã moniti, et non temnere Divos !

—Le Purgatoire :

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendant...

—Les demeures célestes et l'éternelle félicité des Justes au sein de la lumière :

. Sedesque beatas,
Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo;

—Le petit nombre des élus :

Mittimus Elysium, et PAUCI læta arva tenemus;

parmi lesquels les âmes chastes et pieuses :

Quique sacerdotes casti dum vita manebat,
Quique pii. . . .

—La peine irrémissible de celui qui diffère jusqu'à la mort d'expier les souillures de sa vie :

Distulit in seram commissa piacula mortem.

—Enfin, pour abréger, en négligeant bien d'autres de nos croyances, le dogme des premiers coupables, des Anges rebelles précipités au fond des gouffres infernaux :

. Titania pubes
Fulmine dejecti, fundovolvuntur in imo.

Voilà la foi du genre humain, que Virgile n'a fait que frapper au coin de son génie. Comme on le voit, on ne gagnerait rien à être de la religion de Virgile non plus que de celle de Platon, et on y perdrait tout le côté miséricordieux et secourable du Christianisme.

IX. La morale, dans Virgile, ne relève pas moins que le dogme de la même foi. Il serait trop long de le montrer, car tout le poème en témoigne. Je ne puis cependant ne pas signaler, après ce que nous avons déjà vu dans Aristophane, cette glorification de la pauvreté élevée dans l'hospitalité d'Évandre à la majesté royale, plus encore, à la grandeur divine :

Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo. . . .

“ La honteuse lâcheté de nos mœurs, s'écrie Fénelon, nous empêche de lever les yeux pour admirer ces paroles.” Et, en effet, il faut être chrétien pour les goûter. Qu'est-ce donc pour y conformer sa vie, pour se conformer à ce Dieu qui a réalisé, vulgarisé dans le monde l'idéal de la vertu conçu par le génie ; à ce Dieu réellement venu pour nous sous un humble toit de chaume,

. Angusti subter fastigia tecti,

et dont la grâce fait tous les jours pratiquer la sublimité de ces paroles :

“ Ose, âme humaine, mépriser les richesses, et mets ta dignité à imiter un Dieu ! ”

Mais la conception de Virgile la plus morale dans ce sens chrétien, j'ose le dire, contre le préjugé reçu, et j'espère le montrer, c'est le chef-d'œuvre de ses créations, c'est ce drame de Didon dont Voltaire a dit : “ C'est un effort de l'esprit humain.”

Chose trop peu remarquée, cette création a inspiré beaucoup de copies : aucun de ses imitateurs, même parmi les poètes chrétiens comme le Tasse, ne lui a pris ce caractère profondément moral, si ce n'est Racine dans sa *Phèdre*, que Chateaubriand disait être chrétienne ; et il faudrait peut-être aller jusqu'aux sermons de Massillon sur l'*Enfant prodigue* et sur la *Pêcheresse* pour trouver une morale plus sévère et plus instructive que celle qui éclate à chaque trait de ce fameux quatrième livre de l'*Énéide*, dont on ne sait pas dégager la moralité.

Tous les dangers, toutes les imprudences, toutes les faiblesses, toutes les hontes, tous les ravages et tous les malheurs de la passion de l'amour y sont accusés et gradués avec une délicatesse et une énergie de pinceau incomparables. Rien n'y est excusé ; tout y est flétri de son vrai nom de faute, de honte, de crime, et les conséquences du désordre s'y enchaînent et s'y déroulent avec une logique de conscience qui semble s'être proposé une leçon.

Enivrée déjà de cet amour qu'elle avait bu à longs traits, la malheureuse, en se complaisant aux récits d'Enée,

Infelix Dido, longumque bibebat amorem,

cette *faute* est la seule peut-être à laquelle elle eût pu succomber :

Huic uni forsan potui succumbere culpæ.

Mais elle se rejette en arrière, avec un cri de religion et de pudeur incomparable :

Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel Pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, pudor, quam te violo, aut tua jura resolvo !

Et cependant, il ne s'agit pour elle que de la fidélité à une mémoire, à la mémoire de son premier époux Sichée. D'abondantes larmes, après ce suprême effort, ne témoignent que trop qu'il sera stérile. En effet, la tentation vient bientôt, par la bouche d'une sœur impie, insinuer des accommodements à cette âme incertaine, et délier sa pudeur :

Spemque dedit dubiæ menti, solvitque pudorem.

Puis, la religion méconnue fait place à la superstition. Elle demande :

aux entrailles des victimes une réponse qui circule en flamme alonguie dans la moëlle de ses os ;

Heu vatam ignaræ mentes ! Quid vota furentum,
Quid delubra juvant ? est mollis flamma medullas.

Cependant le désordre de cette âme se répand bientôt autour d'elle sur tout ce qui dépend de son pouvoir. Tout s'arrête dans la fondation de Carthage. Les tours inachevées, la milice inexercée, les ports ouverts à l'ennemi, les remparts dégarnis, les machines inactives dans les airs, tout participe de ce désordre et le proclame : la Reine est détrônée par l'amante :

.....pendent opera interrupta...

Ce désordre des sentiments ne tarde pas à passer dans la conduite, et la faute s'y enveloppe d'un prétexte de légitime union :

Conjugium vocat ; hoc prætexit nomine culpam,

faute que la nature entière, comme si elle en avait conscience, semble accuser au moment funeste où elle se consomme, par un trouble de ses éléments dont Milton aurait pu emprunter le tableau pour stigmatiser le crime des premiers humains :

.....Fulsere ignes, et conscius æther
Connubiis ; summoque ulularunt vertice Nymphæ.

Instant fatal qui sera la source de mille maux !

..Ille dies lethi, primusque malorum
Causa fuit.

La honte publique vient flétrir ce que la conscience privée voudrait pallier, et la perte de la réputation suit de près celle de l'honneur. La renommée sème partout dans les Etats voisins le mépris qu'en fait la Reine de Carthage, si inaccessible naguère dans sa chaste viduité :

.....Oblitos famæ melioris amantes
.....Turpique cupidine captos.

Coupable amour, à quels abîmes ne pousses-tu pas tes victimes !

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis !

Mais ce n'est pas assez. La malheureuse Didon ne jouira pas même de ce mépris du devoir payé si cher. Elle ira se heurter contre le réveil de la piété d'Énée, et elle l'excusera à force de s'avilir à ses yeux. Elle se mettra au rabais ; elle demandera des délais à son abandon : elle ira jusqu'à regretter de ne pas avoir un fruit de sa honte pour s'en

consoler. Enfin, elle descendra jusqu'à la moquerie sacrilège et à l'impiété, dernier degré du crime, comme disent nos Livres saints *.

Solicet is Superis labor est ! ea cura quietos
Sollicitat !

Mais à la fin, la conscience reprend ses droits ; droits terribles que Didon elle-même proclamera en se les infligeant : " Donc, meurs, comme tu l'as mérité ! "

Quin morere ut merita es !...

Et, enfin, cette confession admirable qui résume cette tragédie de la conscience tracée de la main d'un génie qu'on dirait chrétien :

Infelix Dido ! Nunc te fata impia tangunt :
Tunc decuit, quum sceptrâ dabas...!

ce que le peintre de Roxane a emprunté ainsi au peintre de Didon :

Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devais pleurer,
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée !

Ce n'est pas assez, et Virgile nous réserve encore, dans l'arrière-scène de ce drame, une suprême leçon. Par un haut sens de morale, qui serait taxé chez nous d'intolérance, il n'a pas rangé Didon parmi les âmes heureuses dans l'Élysée. Il l'a placée dans les régions douloureuses, dans les champs des pleurs, *lugentes campi*, où sont errantes les âmes faibles et désolées qui n'ont pas résisté à l'entraînement des passions. Elle rencontre Énée et passe, impassible comme le marbre glacé, devant celui pour lequel elle s'est perdue et qu'elle ne reconnaît plus qu'à sa haine. Le poète nous fait plonger d'un regard mystérieux par delà la vie, et montre ce que devient cet amour de la terre, que les amants ont pu croire éternel, qui a consumé cette âme faible jusqu'au seuil du tombeau, et qui, morte, lui ferme l'accès de l'Élysée †.

On me pardonnera la rapidité de cette analyse et on y suppléera. Elle suffit à justifier le témoignage de moralité chrétienne que j'ai voulu en tirer.

X. Il est un autre témoignage plus général à tirer de Virgile, parce qu'il lui est plus personnel, et qu'il est d'une trop riche application à mon sujet pour que je néglige de le recueillir.

Ce qui fait le caractère propre du génie de Virgile, ce qui donne à ses œuvres une profondeur que n'offre pas le génie d'Homère lui-même, et justifie le mot de Properce : *Nescio quid majus nascitur Iliade*, c'est

* *Cum in profundum venerit, contemnit.* (Proverbes, XVIII, 3.)

† Nous avons emprunté cette dernière remarque à l'excellent ouvrage de M. Mazure, sur les *Poètes antiques*.

d'avoir senti et rendu avec une incomparable expression de vérité la misère humaine, et d'avoir fait entendre ce que Chateaubriand appelait *la mélodie des soupirs*; c'est d'avoir chanté l'homme et ses douleurs avec une mélancolie poétique dont s'abreuveront à jamais les âmes sympathiques; sentiment trop endormi dans l'antiquité, et qui ne tenait pas seulement à une organisation morale des plus délicates dans Virgile, mais à l'époque de défaillance humaine et de décomposition universelle où il écrivait.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici l'épisode des Troyennes pleurant la patrie, celui d'Andromaque en Epire, la mort de Didon, l'oraison funèbre du jeune Marcellus, la réponse de Diomède aux députés du roi des Latins, Évandré, et la mort de Pallas, et tant d'autres tableaux de délicieuse tristesse que l'âme humaine lui doit comme la révélation de sa grandeur gémissante. Tout tourne en lui à cette note suave, et un vers, un hémistiche, un mot souvent suffit à la faire résonner profondément. Dans les *Georgiques*, au sujet du taureau dont il faut se hâter d'utiliser la jeune ardeur, il dira :

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit: subeunt morbi tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

Voilà le tableau de la vie humaine profondément touché.

L'inflexibilité des Enfers est rendue ailleurs par ce trait pénétrant :

Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.

La sympathie, qui trouve un sujet de larmes jusque dans les choses, et qu'émeuvent les vicissitudes des mortels, n'aura jamais d'expression plus pathétique que celle-ci :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

On redira éternellement sans l'affaiblir :

Non ignara mali, miseris succurrere disco,

Je ferme le livre; car il suffit de l'ouvrir pour y trouver à chaque page cet accent plaintif et noble à la fois de la misère humaine, qui a conscience d'elle-même et qui éveille la pitié.

Or, d'où vient le charme qu'a si bien su en tirer Virgile? Il faut le demander, avec saint Augustin, à l'Auteur même de notre nature: "Seigneur, me direz-vous pourquoi les malheureux trouvent des soulagements dans leurs larmes? D'où vient qu'ils cueillent la douceur des gémissements et des soupirs à l'arbre amer de la vie? Qui donne à ses fruits leur saveur? N'est-ce pas l'espérance secrète que vous nous entendez * ?"

* *Confess.*, liv. IV.

Cette explication était digne de la grande âme qui a fait à un si haut degré l'expérience du mal et du remède ; qui a pleuré sur Didon, et qui a pleuré ces pleurs. Elle est la vraie. La misère humaine chantée par Virgile n'est pas sombre, amère, sinistre comme celle chantée de nos jours par Byron. Elle est suave, touchante, pieuse ; elle *croit* ; elle croit à la pitié, à la sympathie, à la miséricorde. Elle est un secret pressentiment : le pressentiment du Dieu de l'Évangile, qui ne mérite pas, Celui-là, le reproche de ne savoir fléchir aux prières des mortels,

Nesciaque humanis précibus mansuescere corda :

mais dont il est plus vrai de dire, parlant des choses humaines que sa divine Charité vint secourir :

Sunt lacrymæ rerum, et DEUM mortalia tangunt.

La saveur mélancolique de Virgile et la gémissante mélodie de ses accents témoignent de la maturité de l'âme humaine à recevoir la céleste onction ; elles préludent d'une manière touchante à l'apparition de Celui qui allait se promulguer Lui-même par ces appels à la misère universelle que vingt siècles de consolation n'ont pas épuisés : " Venez à moi, vous tous qui géissez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai ; prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est suave et mon fardeau léger ; " de Celui qui, pour rendre ces appels de miséricorde plus persuasifs et plus pénétrants, a voulu épouser nos maux eux-mêmes, non par une commune nécessité, mais pour une charité toute divine, pour leur être plus secourable en les partageant ; qui a voulu naître sous le chaume, travailler dans un atelier, ne manifester sa Divinité que par des miracles de compatissance : s'apitoyant sur les multitudes, attirant à lui les enfants, pardonnant à la pécheresse, rendant un fils ressuscité à sa mère, s'asseyant au puits de Jacob pour initier une humble femme aux plus hauts mystères, pleurant sur l'amitié, sur la patrie, lavant les pieds à ses disciples, se donnant à eux dans un banquet, se donnant au monde dans le plus affreux supplice ; et qui, tout chargé de nos infirmités et de nos iniquités, expirant les bras étendus et la tête inclinée sur l'humanité, eût pu lui dire avec une sympathie de charité vaste comme nos misères :

*Non ignara mali, miseris succurrere disco **.

O humanité si bien sentie et si bien chantée par ton poète, comme

* Non enim habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris : tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato.—Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ : ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (*Ad Hebræos*, IV, 15, 16.)

c'est bien là le Dieu dont tu avais besoin ! Comme c'est bien à Lui que devaient aboutir l'Odyssée et l'Énéide de tes longs malheurs, la recherche de cette Ithaque, la poursuite de ce Latium, de ce céleste Royaume, idéal de toutes tes aspirations, dont le flottant mirage fuyait toujours devant ta soif haletante ! Oh ! quand on a souffert et qu'on a pleuré, quels trésors de sympathie ne sortent pas pour nous de ce cœur blessé de Jésus, distillant dans l'âme humaine l'onction fortifiante de son amour ! Quand on s'est jeté éperdu dans ses bras comme le Prodiges, ou à ses pieds comme Madeleine, quand on y a sangloté d'amour et de reconnaissance, quelle douleur n'est pas, je ne dis pas consolée, mais savourée comme la plus exquise des douceurs !

Il revenait encore au poète des humaines douleurs, que Dante a si bien pris pour guide dans leur labyrinthe, de préluder aux célestes consolations, en chantant le tressaillement des choses aux approches des temps nouveaux :

Aspice venturo lætentur ut omnia seculo ;

L'humanité affranchie de la faute originelle et de la terreur antique, par la grâce de son divin chef :

Te duce si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.

Que n'a-t-il été donné à Virgile lui-même de Le voir de près ! Ah ! sans doute, il eût laissé sa lyre pour suivre le céleste attrait ; il eût envié au Disciple bien-aimé la faveur de poser la tête sur la poitrine du divin Maître ; et il se serait fait, lui aussi, son historien :

O mihi tam longe maneat pars ultima vitæ
Spiritus et quantum sat erit tua dicere facta !

XI. Je m'arrête. Je ne dis rien des auteurs postérieurs à Virgile : Sénèque, Juvénal, Epictète, Plutarque, Marc-Aurèle, sinon que les premiers rayons du Christianisme ont fait sur eux ce que le soleil levant faisait, dit-on, sur la statue de Memnon : ils leur ont fait rendre des souffles harmonieux, un son chrétien.

J'ai suffisamment, si je ne me trompe, quoique superficiellement, prouvé la première partie de ma thèse. Une veine de Christianisme court, pour ainsi parler, tout le long de l'Antiquité païenne, de l'une à l'autre Révélation, et témoigne de la vérité de notre foi, par la consonnance de celle-ci avec l'âme humaine, avec les plus pures traditions et les plus nobles conceptions du genre humain. Ce que nous croyons, c'est ce que l'homme a toujours cru ; et ce sans quoi il n'est plus homme. Seulement, c'est ce qu'il a très-imparfaitement et très-grossièrement cru en dehors du Christianisme, qui est la

restitution au genre humain de son antique foi épurée, complétée et assurée à jamais par l'Évangile et dans l'Église.

“ Si quelqu'un, dit Lactance, avait ramassé les vérités qui sont répandues parmi les diverses sectes des philosophes, et qu'il en eût formé un corps de doctrine, il ne se trouverait pas éloigné de notre sentiment. Mais c'est une entreprise que nul ne peut faire s'il n'est bien informé de la Vérité, et il ne peut en être informé s'il ne l'a apprise de Dieu même *.”

Auguste NICOLAS.

(A continuer.)

JENNER.

On a récemment répandu des doutes sur l'efficacité de la vaccine. Cette question a même attiré l'attention des sociétés savantes, et elle est devenue l'objet de doctes polémiques. Il y a une tendance assez générale de nos jours à ne pas croire aux choses auxquelles on a longtemps cru : la nouveauté est à ce prix, et l'on veut toujours faire du nouveau. La mode tend à s'introduire jusque dans la médecine : Broussais saignait trop, on ne saigne plus. “ Le cœur était autrefois à gauche, comme dit ce personnage de Molière, mais nous avons changé tout cela.”

Je n'ai pas la moindre intention d'affirmer l'efficacité infallible de la vaccine. Il faudrait être *dignus intrare* pour se permettre une pareille licence. Je me renfermerai dans une question de fait : on cite ceux qui, après avoir été vaccinés, ont été atteints de la petite vérole. L'inefficacité de la vaccine est donc l'exception, l'efficacité est la règle. Cela suffit à la gloire de Jenner, l'inventeur de la vaccine.

Avant lui, cette terrible maladie exerçait des ravages effroyables ; on pourrait presque dire qu'elle décimait les populations, car elle enlevait à elle seule le quatorzième de l'espèce humaine, et elle défigurait ceux qu'elle ne tuait pas. Nous voyons, dans les mémoires du dix-septième siècle, que lorsque la petite vérole entrait dans une maison et atteignait le chef de la famille, la femme faisait son testament et s'enfermait avec son mari. La petite vérole était donc redoutée à l'égal de la peste.

C'était une véritable peste, en effet. Inconnue à l'antiquité, elle paraît

* *Institutions divines*, liv VIII.

avoir pris naissance en Asie. Les soldats d'Omar l'apportèrent, dit-on, en Egypte, et, de là, elle se répandit dans le reste du monde.

Il n'est guère possible de nier que la vaccine ait été pratiquée il y a plusieurs siècles par les médecins hindous. On l'a trouvée en usage chez une tribu nomade de la Perse et chez les habitants de la Cordillère des Andes. Nos paysans avaient aussi remarqué que les individus qui avaient contracté une éruption en trayant des vaches atteintes de la maladie qu'ils appelaient la *picote*, et que les Anglais nomment *cow-pox*, variole des vaches, se trouvaient désormais à l'abri de la petite vérole. Mais la gloire d'Edouard Jenner n'en est pas moins légitime, et c'est à juste titre qu'on le regarde comme un des bienfaiteurs de l'humanité. Ce fut, en effet, ce médecin anglais, né en 1749, qui, après une observation patiente et intelligente des faits, s'éleva, par l'induction et par le raisonnement, à la découverte la plus belle qui ait honoré le génie de l'homme, car c'est celle qui a rendu le plus de services à l'humanité. Pendant douze ans, de 1786 à 1798, il observa, et il semble que la Providence, qui crée et préserve à mesure que l'homme détruit, ait voulu que cette merveilleuse découverte, qui devait sauver tant de vies humaines, ait pris place au moment où les guerres de la Révolution et de l'Empire allaient en moissonner un si grand nombre. La lenteur raisonnée et persévérante avec laquelle Edouard Jenner étudia la question ayant de publier sa découverte la lui fit conduire à la perfection, et il n'a rien laissé à faire à ceux qui sont venus après lui. Non-seulement, en effet, il constata que le *virus-vaccin*, pris sur le pis des vaches atteintes de cette éruption pustuleuse que les Anglais appellent *cow pox*, avait la propriété de préserver de la petite vérole les hommes auxquels on l'inoculait; mais il s'assura, par des expériences répétées, que, pour le succès de la vaccination, il était tout à fait indifférent que le virus-vaccin fût pris sur le pis de la vache, ou puisé dans le bouton humain, résultat de la vaccine. L'expérience lui apprit même à distinguer, à des signes certains, quand l'opération de la vaccine réussissait et quand elle ne réussissait pas, c'est-à-dire quand elle était efficace ou qu'elle ne devait pas préserver de la petite vérole. Il caractérisa la marche des deux opérations. L'éruption suit-elle immédiatement l'inoculation du virus et donnait-elle naissance à des boutons larges, aplatis et ne laissant aucune trace: c'est la fausse vaccine. La vraie vaccine, au contraire, ne commençait à prendre que le quatrième ou le cinquième jour; elle produisait avec une certaine lenteur, des boutons arrondis et déprimés à leur centre, et laissant, après leur disparition, une profonde cicatrice. Complétant sa découverte, Jenner constata, en outre, que le virus-vaccin, recueilli et mis à l'abri de l'air, conserve sa vertu préservatrice pendant plusieurs années, s'il n'est pas exposé à une trop forte chaleur ou à un trop grand froid. C'est là un

avantage précieux, parce qu'en tout temps et en tout lieu on peut vacciner sans avoir recours à la vaccine naturelle, qui ne règne pas toujours, ni à la vaccine inoculée dont on ne peut avoir, dans la campagne surtout, des cas en permanence.

Quand l'efficacité de l'admirable découverte de Jenner eut été constatée, il s'éleva un cri d'enthousiasme et de reconnaissance. Les peuples, comme les gouvernements, s'empressèrent à l'envi de lui rendre hommage. Le parlement anglais lui vota une récompense nationale de 20,000 livres sterling (500,000 francs). Catherine II, impératrice de Russie, lui fit présent d'un diamant de très grand prix. Les chirurgiens et les médecins de la marine anglaise firent frapper, en l'honneur de Jenner, une médaille d'or sur laquelle on voyait la figure de l'Angleterre tenant en main une couronne civique au milieu de laquelle se lisait le nom de Jenner. Si on décernait à Rome une couronne à celui qui avait sauvé la vie d'un citoyen, à combien de couronnes Jenner n'avait-il pas droit, en effet, lui qui avait sauvé tant de vies !

La propagation de la vaccine rencontra, comme toutes les autres découvertes, des difficultés et des obstacles. Il fallut vaincre des préjugés et calmer des craintes. Les bruits les plus absurdes s'étaient répandus. On prétendait que la vaccine était un poison mortel qui causait la mort de ceux qui se prêtaient à une expérience dangereuse. Ailleurs on la repoussait comme un philtre magique, et il y eut même dans les environs de Paris des villages où l'on crut que le vaccin pouvait faire prendre à la personne vaccinée la forme de l'animal qui le fournit.

Casimir Delavigne, dans son poème sur *la Découverte de la vaccine*, a chanté Jenner et peint dans des vers élégants les obstacles que rencontra sa découverte :

La folle confiance aux regards effarés
 Adopte les récits par l'effroi consacrés.
 Des crimes de Jenner quelle absurde chronique !
 L'un croit trouver la mort dans ce philtre magique.
 L'autre croit voir sa fille errante aux pieds des monts,
 Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazon,
 Et chacun, s'obstinant dans l'erreur qui l'obsède,
 Veut expirer du mal par la peur du remède.

Puis le poète décrit la propagation de la vaccine dans les campagnes qui ont été les dernières à accepter cette bienfaisante découverte :

Quand sous l'humble clocher du temple villageois
 L'airain qui frappe l'heure avait frémi deux fois,
 Vêtu, comme aux beaux jours, de la blanche tunique,
 Le chantre, précédé d'un tambour pacifique,
 Du docteur redouté proclament le retour.
 Femmes, enfants, vieillards, se pressent à l'entour...

Sous le chaume bientôt la foule se rassemble,
 On entre, on est assis, de nouveau chacun tremble.
 Ils répondent par ordre à l'appel du pasteur ;
 Une bourse à la main, de loin le bon docteur
 Montre au plus intrépide le prix de sa vaillance ;
 Le magister sourit d'un air de défiance,
 Et les traces d'un mal qu'il a trop mérité
 Ont gravé sur son front son incrédulité.
 L'instant fatal approche, il faut qu'on se décide,
 Des assistants nombreux quel est le moins timide ?

Naturellement M. Casimir Delavigne n'a pas oublié, dans son tableau, la mère qui tour à tour présente et retire son enfant pour le présenter encore. Il peint ainsi les divers aspects sous lesquels la peur se montre ou se dissimule dans la grange où a lieu l'opération :

L'un affecte un grand cœur que son trouble dément,
 L'autre rougit, pâlit et pleure franchement,
 Leur voisin en héros affronte la pique ;
 Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure
 Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays,
 Dans les champs de Rocroy, de Lens ou d'Austerlitz.

La pièce se termine par une invocation à la France :

Adopte ce bienfait, ô France, ô ma patrie,
 Après tant de revers qui ne t'ont pas flétrie,
 En dépit des vainqueurs forcés de l'admirer,
 Quel beau siècle pour toi semble se préparer !
 Je vois de toutes parts une race nouvelle
 Se lever dans ton sein plus nombreuse et plus belle.

Lorsqu'en 1823 Edouard Jenner mourut, le vœu de Casimir Delavigne était bien près d'être exaucé. L'inventeur de la vaccine était en possession de sa gloire, et le monde entrait en possession du bienfait de la vaccine.

* * * Avoir des idées, c'est cueillir des fleurs ;—penser, c'est en tresser des couronnes.

* * * Nous estimons la vertu dans les autres par les fruits qu'elle porte, en nous-mêmes par les sacrifices qu'elle nous fait accomplir.

* * * Le don qui ne laisse point de vide, comment laisserait-il une trace ?

* * * Il est des coupables dont la justification n'est nulle part, et l'excuse partout.

LAMARTINE.

Nous sommes de ceux qui aiment passionnément ce siècle où nous vivons, et qui, pour parler aujourd'hui de la seule poésie, le considèrent comme le plus grand de tous nos siècles littéraires. C'est seulement de nos jours que la poésie a conquis au milieu de nous l'admirable plénitude de sa perfection extérieure. Il va sans dire que nous ne voulons parler que de la France, et que nous exceptons la tragédie, le drame, d'un jugement qui n'atteint pas et ne saurait atteindre ces deux génies presque incomparables, Corneille et Racine. Nous ne comprenons pas, d'ailleurs, et nous ne comprendrons jamais que l'on ne puisse très intimement associer dans son admiration l'auteur d'*Athalie* et celui des *Méditations*, et que l'on essaie naïvement de refuser aux véritables beautés de la poésie contemporaine l'admiration qu'on accorde si facilement aux beautés véritables de la poésie du XVIIe siècle. Il faut avoir une intelligence très large, il faut savoir tout admirer. C'est à la dilatation de son entendement que l'on reconnaît un chrétien.

La poésie, en France, a traversé avant notre siècle deux périodes brillantes, dont l'une est par malheur beaucoup moins connue que l'autre : le Moyen-Âge et le siècle de Louis XIV. A aucune de ces deux époques, elle n'a peut-être autant de droits que de nos jours à l'estime d'un juge intelligent et impartial. Nous allons tenter de le démontrer.

Ce n'est pas, comme on le pourrait croire, au XIIIe siècle qu'il convient de placer, au Moyen-Âge, le point culminant, le sommet de notre poésie nationale. Non, il est aujourd'hui bien démontré et universellement reconnu que le XIIIe siècle est encore l'époque par excellence des splendeurs de la Théologie et de la Politique chrétiennes, mais que la Poésie n'y jette plus que de pauvres lueurs et est pleinement entrée dans l'ère de sa décadence. La poésie a trouvé, je le sais, de beaux refuges dans la prose des théologiens de l'école franciscaine, et surtout de saint Bonaventure ; mais enfin le rythme, l'image, le vers, nous apparaissent, dans nos poètes français de cette époque, avec une physionomie terne, monotone, fatiguée, et pour tout dire, médiocre. C'est le temps où fleurissent à foison les derniers Romains de Chevalerie, déjà trop élégants et tout à fait artificiels ; c'est le temps des chansons demi-graveleuses ; c'est le temps où je ne sais quel méchant petit Voltaire écrit contre l'Eglise le *Roman de Renard*, et où les

allégories tourmentées du *Roman de la Rose* obtiennent le plus étonnant et, je le dirais volontiers, le plus immérité de tous les succès. Mais voulez-vous connaître la vraie poésie du Moyen-Age, vigoureuse, naturelle, ample, ardente, pleine d'un souffle puissant et d'une belle fierté indomptée ? Voulez-vous connaître un chef-d'œuvre plus imparfait sans doute, mais plus chrétien que la *Divine Comédie*, et dont vous pourrez admirer sans réserve l'inspiration pleinement, naïvement orthodoxe ? lisez notre *Chanson de Roland*, du XI^e siècle. Comment se peut-il faire que des Français et des chrétiens, ayant l'honneur de tenir une plume, ignorent encore la plus noble et la plus pure de toutes nos gloires littéraires ? Là, tout est vrai, tout est français, tout est chrétien. C'est de la grande épopée sincère. Dans cinquante ans nos enfants la sauront par cœur : aujourd'hui nos plus illustres critiques la dédaignent et l'ignorent. Disons tout : à ce chef-d'œuvre, comme à presque tous ceux du Moyen-Age, il manque une perfection : celle de la forme. Notre langue, hélas ! n'a pas encore achevé sa formation difficile. L'enfant bégaié ; ce n'est pas encore le parler de l'homme. Puis, le style, ce cachet original de toute œuvre littéraire ou artistique, le style n'éclate point assez vivement dans ce poème, que la beauté de son fonds rendra facilement immortel, mais qui ne mériterait point de l'être à d'autres titres. En un seul vers de Dante, *Morte villana, di pietà nemica*, il y a plus de style peut-être que dans toute la *Chanson de Roland*. En deux mots, toute cette poésie, sublime quant à la pensée, est inférieure par la forme, et c'est pourquoi nous ne saurions la saluer comme notre idéal tout à fait réalisé...

Au XVII^e siècle, tout au contraire, la forme sera le plus souvent d'une perfection désespérante. Mais, qui le croirait ? en pleine civilisation chrétienne, la pensée des poètes sera païenne. C'est en vain qu'on chercherait entre la Renaissance proprement dite et le siècle de Louis XIV une solution de continuité, une opposition ou seulement un contraste. Le siècle de Louis XIV n'est évidemment que la Renaissance continuée, régularisée, disciplinée, alignée. Malherbe, si sévère à l'égard de Ronsard, ne prétendait, en réalité, différer de lui que par la langue, et demeurait aussi païen. "Dieu n'est pas poétique, la Vérité n'est pas poétique," c'est là le cri du XVII^e comme du XVI^e siècle ; cri inintelligent et qui nous indigne très profondément. Boileau, là-dessus, ne veut pas entendre raison, et son *Art poétique* peut à bon droit passer pour le code et le reflet de tout son temps. Fénelon pense de même, et le fond de toute la doctrine du siècle est dans le mot de Malherbe : "Un poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un joueur de quilles." Oui, la poésie, aux yeux de Louis XIV et de son temps, est un noble loisir, un amusement libéral, un art d'agrément enfin. Cela peut distraire le Roi. Les beaux vers sont à l'usage des Mécènes. Mais quant à faire de la

poésie l'expression adéquate de l'âme chrétienne, l'explosion de nos sentiments et de nos pensées intimes, la forme de notre culte envers Dieu, on n'y a point songé durant le "grand siècle," qui, en cela, ne mérite pas le nom de grand. Calculez, par une statistique facile, combien de fois vous trouverez les mots *âme* et *Dieu* (au singulier) dans toute la poésie de cette époque quelquefois trop vantée ? Le résultat de cette addition peu compliquée sera véritablement désolant. On n'ose être chrétien que dans les traductions. Racine, Corneille, Rousseau traduisent les Psaumes ou les Hymnes du Bréviaire : c'est une fantaisie pieuse qui leur est permise et qui même obtint un véritable succès, témoin les quarante éditions de *l'Imitation de Jésus-Christ* de Pierre Corneille. Mais quand on ne traduit pas, il est presque inconvenant d'être chrétien, d'être homme. Le recueil de Jean-Baptiste Rousseau nous offre ici le type de toute la poésie du XVIIe siècle : recueil étrange. Sur quatre livres d'odes, un seul est consacré à Dieu, et ce sont des psaumes amplifiés ou traduits ; les trois autres sont païens, et le sont assez platement. Le volume se termine par un recueil d'épîtres et d'épigrammes méchantes et felleuses ; car quand il s'agit de raconter ses petites affaires au public ou de jeter de grosses pierres dans les vitres de son voisin, le siècle de Boileau ne craint pas d'être intime, et tout le XVIIIe siècle suivra ce bel exemple. La poésie fut en France, durant deux cents ans et plus, l'écho véritable de l'âme... alors seulement que cette âme était pleine de haine ou de mépris à l'égard des hommes et de Dieu. Nous convenons, d'ailleurs, que la forme en a souvent été parfaite. Notre langue est devenue limpide et classique ; chaque écrivain désormais a son style qui le trahit aisément ; les œuvres les plus banales sont longuement et consciencieusement travaillées, on les remet cent fois sur le métier, elles sont correctes, elles sont dignes de servir de modèle à tous ceux qui se piqueront jamais de savoir écrire. Mais je n'y sens point frémir l'âme humaine tournée vers Dieu ; mais la pensée y est factice ; mais ce n'est pas la conversation de l'homme avec lui-même ou avec Dieu, et, par conséquent, ce n'est pas encore la réalisation de mon idéal...

Ainsi, durant les temps qui ont précédé le nôtre, toute l'histoire de la poésie française se résume en ces deux propositions qui n'ont rien de glorieux ni de consolant : " Lorsque cette poésie eut la perfection de la pensée, il lui manqua celle de la forme. Lorsqu'elle eut la perfection de la forme, il lui manqua celle de la pensée." Il importait étrangement de faire cesser une opposition si désastreuse.

" Revêtir une pensée vraie d'une forme parfaite," telle fut la tâche illustre des poètes du XIXe siècle ; telle fut en particulier l'œuvre de ce Lamartine dont nous ne saurions prononcer le nom sans un véritable enthousiasme, et qui est incontestablement, avec Victor Hugo, le premier

poète de la France. Mais avant de peindre son portrait, il fallait dessiner à grands traits ceux de ses prédécesseurs. Sans cette comparaison, sans ce contraste, on ne jugerait pas sainement l'auteur des *Méditations*.

II.

En 1821, il se fit un grand mouvement au milieu d'un de ces honnêtes et bons silences que connaissait la France de ce temps-là. Un petit livre était la cause de cette grande agitation. Un livre de vers : ô naïveté de nos admirations à cette époque reculée ! On se le passait fiévreusement, on le lisait avec rapidité, tandis que d'autres l'attendaient avec ardeur ; on se le disputait. Le soir, dans les châteaux (et c'est là un fait qui nous a été attesté par des témoins oculaires), on se réunissait de fort loin pour en entendre la lecture, on en discutait la valeur, on en accentuait les beautés. Ce livre était l'œuvre d'un jeune gentilhomme de vingt ans, qui s'appelait Alphonse de Lamartine : c'étaient les *Méditations* !

Et quel charme, en effet, dans ces admirables vers ! Vous représentez-vous la joie délicate et vive que vous éprouveriez jusqu'au plus intime de votre être, s'il vous était donné de contempler le premier une toile perdue de Raphaël ou un marbre de Michel-Ange ? A chaque mouvement de la main qui soulèverait les voiles de ces chefs-d'œuvre heureusement retrouvés, votre cœur battrait, votre bouche s'ouvrirait, votre âme frémirait, ravie. Eh bien ! jugez par là de la surprise profonde, du délicieux étonnement que durent ressentir les premiers lecteurs des *Méditations*, en écoutant la musique de ces vers, en se pénétrant de leur parfum intime. Il y avait des siècles peut-être qu'on n'avait rien entendu de si beau dans le monde. Et remarquez qu'alors nous sortions à peine de la littérature du premier Empire. Quelle littérature, hélas ! Chateaubriand, Joseph de Maistre, Mme de Staël étaient absents ou suspects. Le vieux Ducis s'était gravement retiré pour abriter son indépendance menacée. Delille enfilait sans se fatiguer le chapelet de ses jolies périphrases, et décrivait, décrivait, décrivait. Nous possédions aussi Fontanes, Arnault, Lebrun et Luce de Lancival. Tout cela était vieillot, raccorni, et plus ennuyeux que ridicule. L'empereur Napoléon, comme sa *Correspondance* nous le prouve à chacune de ses pages, n'avait de la littérature et de l'art qu'une notion peu élevée et sans ampleur : à ses yeux, les beaux vers, les beaux tableaux et la grande musique n'étaient guère qu'une question de cérémonial. Leur fonction principale était de contribuer, comme les franges d'or et les tentures de trône, à la splendeur de la dynastie et à l'éclat de ses fêtes. Ils n'étaient qu'un ornement... plus cher que les autres.

Tout à coup, voici des vers limpides, harmonieux, d'une élévation constante, où l'on ose sans cesse parler de l'âme et de Dieu, et où les lecteurs vulgaires ne voient qu'une sorte de cours de philosophie, une théodicée, une psychologie poétiques. Et, en effet, c'était tout cela. C'était la grande réconciliation de la Vérité et de la Poésie ; c'était leur sincère et admirable baiser. "Oui, dit Lamartine lui-même, il fallait avant moi, quand on lisait des vers, avoir sous la main le *Dictionnaire de la Fable*. C'est moi qui ai changé tout cela ; c'est moi qui ai été chercher dans l'âme humaine les cordes véritables de la lyre." Ne croyez pas que ce soit là l'expression d'un fol orgueil : ce n'est qu'une fierté légitime, et, en vérité, Lamartine a bien le droit ici de relever la tête.

Avant lui, la poésie n'était guère qu'une collection de formules, un dialecte savant à l'usage de certains érudits qu'on appelait les "nourrissons du Pinde," un langage de convention qui se parlait sur les hauteurs, entre initiés, non sans une majesté pleine de mystère. Le peuple et les enfants n'y comprenaient rien, et il fallait avoir fait ses humanités pour bien saisir la beauté d'une tragédie ou d'une ode. Parmi tout le pédantisme de cette versification hiératique, on n'avait oublié qu'une chose : l'âme humaine et ses énergies poétiques. Lamartine parut, et désormais cet oubli ne saurait plus se produire au sein d'une société qui a pour toujours la notion de la poésie sincère. Son point de départ, c'est l'âme ; son but, c'est Dieu. Nos douleurs, nos passions, nos luttes, notre foi, nos doutes, nos larmes, nos fautes, nos remords, nos cris vers la Miséricorde éternelle, nos soupirs enfin et nos désirs, voilà, voilà le digne objet de la poésie. Ah ! ne me parlez pas de vos alexandrins corrects, où règne une fausse mythologie que les Grecs ne reconnaîtraient point et que les Romains renieraient ; ne me parlez pas de votre "pasteur des troupeaux de Neptune," ni de vos petites périphrases, ni de votre lyrisme guidé, ni de votre poésie à échasses.... J'ai entendu, j'entends, je possède enfin la vraie poésie. Oui, c'est bien comme cela que je me parle à moi-même quand je souffre, quand je doute, quand je tombe, quand je me relève. Toute mon âme vivante frémit dans cette poésie vivante. Ces vers, c'est moi-même, c'est mon langage, c'est ma vie ; et toutes les autres versifications, c'est du *non-moi*. Les anciennes barrières sont rompues, les vieilles formules ne sont plus qu'une langue morte, les mythes défigurés de la Grèce et de Rome sont enfin jetés à la porte d'un art appelé à de plus nobles destinées. Ah ! nous respirons enfin, et la poésie devient, comme nous le disions tout à l'heure, une psychologie, une théodicée en action. Il nous semble, pour la première fois, assister au lever du soleil, et nous tendons les bras vers la lumière !

Mais, jugez encore un coup, de l'émotion de nos pères, quand ils.

lurent, quand ils entendirent des vers tels que les suivants, les plus admirables qu'on ait peut-être jamais écrits dans aucune langue :

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
 Descend avec lenteur de son char de victoire.
 Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
 Conserve en sillon d'or sa trace dans les cieux,
 Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
 Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
 La lune se balance aux bords de l'horizon ;
 Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
 Et le voile des nuits sur les monts se déplie ;
 C'est l'heure où la nature un moment recueillie,
 Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
 S'élève au créateur du jour et de la nuit,
 Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
 De la création le magnifique hommage...
 C'est peu de croire en toi, Bonté, Beauté suprême,
 Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime.
 Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
 Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
 De désirs dévorants loin de toi consumée,
 Brûle de remonter à sa source enflammée.
 Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi...
 Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence.
 Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
 Tu n'auras point borné le nombre de mes jours
 A mes jours d'ici-bas si bornés et si courts.
 Je te vois en tous lieux conserver et produire :
 Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
 Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
 J'attends le jour sans fin et l'immortalité...

Ah ! nous savons bien qu'elle a de grands défauts, cette nouvelle et puissante poésie, et nous ne prétendons point les cacher. Mais il conviendrait cependant de ne pas les exagérer. Laissons, sans nous y arrêter, la troupe des critiques grammaticaux relevant avec soin les participes passés qui n'ont point pris l'accord et les virgules qui ne sont point à leur place. Laissons ces petites gens, et passons. Il est d'autres reproches d'une tout autre gravité qu'on est en droit de diriger contre la première œuvre de Lamartine. Et tout d'abord, on a, non sans raison, accusé le jeune poète d'avoir exprimé dans ses vers indécis et pleins de brouillards philosophiques la *religiosité* plutôt que la religion. La critique, hélas ! n'est que trop juste, bien qu'elle soit devenue banale. Certes, l'éducation du poète avait été profondément catholique, et nous ne pouvons ici invoquer en sa faveur des circonstances atténuantes auxquelles il ne saurait légitimement prétendre. Du premier coup, il pouvait réconcilier avec la poésie, non

pas seulement la philosophie, mais l'ordre surnaturel tout entier. Il avait cette mission, et son génie ne lui avait peut être été confié que pour atteindre ce but. Il n'a pas eu cette audace, il a reculé, et, par là même, il a failli tomber décidément au second rang. Il n'a pas profité d'une de ces heures, comme il s'en rencontre rarement dans l'histoire des révolutions littéraires : il a cru que le Dieu révélé par la raison est essentiellement poétique, mais il n'a pas cru à la physionomie plus profondément poétique du Dieu révélé par les Ecritures et par la Tradition. Il n'a osé qu'assez tard et fort imparfaitement aborder la figure de Jéhovah ; mais il n'a jamais cherché, il n'a jamais aimé le visage de Jésus. Pouvant être théologien comme Dante, il a préféré demeurer philosophe comme Platon, ou plutôt comme M. Cousin. Personne n'y a plus perdu que le poète lui-même. Ses ailes se sont raccourcies, il a volé moins vite et moins haut.

Nous parlions de brouillard tout à l'heure : le brouillard, en effet, a été le plus rude châtiment de M. de Lamartine. Il avait reculé devant la nette lumière du catholicisme. Il fut condamné au nuage, à l'indécision des contours, à la brume, et quelquefois même à la nuit. On put l'accuser de panthéisme, non sans quelque semblant de raison. Je ne pense pas qu'il ait jamais commis ce grand crime contre la Vérité, mais il lui est souvent arrivé de ne pas savoir ce qu'il voulait dire. Sa philosophie était contemplative autant qu'éclectique ; elle tournait au rêve. De là tant de beaux vers qui peuvent passer pour avoir une signification mauvaise... et qui n'en ont aucune. Si M. de Lamartine a fait du panthéisme, soyez certain que c'est sans le savoir. D'ailleurs, il a très noblement protesté à plus d'une reprise contre cette accusation qu'il a eu l'honneur de trouver capitale. Il l'a fait une première fois dans la préface de *Jocelyn*, et tout récemment, en feuilletant son *Cours familier de littérature*, j'avais la joie d'y trouver une nouvelle protestation plus énergique encore et plus éloquente contre la plus redoutable de toutes les erreurs contemporaines. Mais voyez où peut conduire le brouillard !

Le pis est que M. de Lamartine a fait des élèves : que de bacheliers, hélas ! et que de docteurs en *religiosité* ! Les imitateurs, c'est le fléau, c'est la punition vivante des grands artistes. Ils imitent de préférence les travers de leurs maîtres, et trouvent le secret de les changer en défauts horribles, en vices monstrueux. Je me souviens d'un grand orateur religieux qui avait écrit cette *jolie*, cette trop jolie pensée : " Le premier sacrement que reçoive un enfant, c'est le baiser de sa mère ! Survint un imitateur qui grossit, qui exagéra l'idée du maître, et qui lâcha cette énormité : " La jeune fille porte dans ses yeux un sacrement qui fait tomber à ses pieds." Ces *imitatores servum pecus* ne pouvaient pas manquer à l'auteur des *Méditations* ; ils sont aisément parvenus à le compromettre.

Ils ont créé une nouvelle religion ici-bas : celle du Dieu-Brouillard. Ils nous ont inondés de volumes jaunes, où l'infini, le soleil, l'âme de l'univers, la lune, l'âme, les rayons, les étoiles sont très bizarrement amalgamés, et où l'on ne peut en bonne justice signaler une seule phrase bien claire. Cette philosophie vague était d'ailleurs d'une pratique aisée ; elle ne se condensait pas en des lois fort nettes. Les élèves avaient sous les yeux les vers du maître :

Voilà le sacrifice immense, universel,
L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, etc. . . .

Ils se croyaient par là dispensés d'entrer à l'église, même pour s'y marier. Et c'est ainsi qu'on en arrivait de nouveau, sans s'en douter, à l'autel de la Nature tant préconisé par le XVIII^e siècle. Du reste, cette philosophie poétique fut une véritable mode, qui dura... ce que durent les modes ; on se lassa bientôt, de l'Infini et du bleu de M. de Lamartine. Nos modes, après tout, ne valent pas celle-là.

Les *Méditations* présentent un autre danger : elles amollissent les âmes en les portant à la mélancolie. Nous le disions dernièrement : c'est de *René* que date l'ère des poitrinaires. Oui, mais les *Méditations* ont donné à cette épidémie un singulier développement, les *Méditations*, qui peuvent se résumer en ces deux vers :

La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon...

Ils sont beaux, ces vers ; mais ils ont enfanté ces générations de "rêveurs," et surtout de "rêveuses à la lune" qui ont été aussi la plaie de notre siècle... Elles allaient, le soir, errer sur le bord des rivières et des lacs, les yeux tournés vers la lune, un livre à la main, la rêverie dans l'âme. Leur pas était mélancolique, leur physionomie triste ; elles se croyaient effroyablement malheureuses. Si elles avaient pu avoir une robe blanche, elles eussent été plus touchantes encore ; mais il fait si froid le soir, et les rhumes se gagnent si vite ! Ah ! si seulement elles avaient été poitrinaires ! Mais non, ce bonheur là leur était refusé, et elles n'étaient que trop bien portantes, hélas ! Elles poussaient néanmoins de gros soupirs vers l'Inconnu, jetaient vers l'Infini de longs regards, et se passaient presque toujours la fantaisie d'écrire une "Méditation" qu'elles dédiaient implacablement à M. de Lamartine... Ce qu'il y a de plus sérieux et de plus regrettable, c'est que ces âmes perdaient toute leur activité ; c'est que la lecture des *Méditations* diminuait étrangement dans le monde la somme de la virilité chrétienne ; c'est qu'au lieu d'avoir la femme forte de

l'écriture, nous avons je ne sais quelles femellettes malades, incapables de bercer un enfant et de préparer le repas d'un mari, tout-à-fait assotties par le rêve et d'une nullité aussi coupable que ridicule. Les *Méditations* n'ont que trop souvent produit ce quiétisme philosophique, et il n'est guère moins dangereux que celui de Mme Guyon.

III.

Ce sont là de grands défauts ; mais il nous faut répéter ici, que M. de Lamartine entrait dans une voie tout-à-fait nouvelle, et qu'il n'y pouvait point marcher d'un pied ferme comme sur un chemin battu. L'ancienne poésie, ou, pour mieux parler, l'ancienne versification française, ne présentait pas toujours des périls aussi vifs ; elle ne prêtait pas au rêve, je le veux bien, et la philosophie n'y était point couverte de nuages... par l'excellente raison qu'elle en était complètement absente. Mais ces vers mythologiques et apprêtés n'ont fait qu'amuser ici-bas quelques esprits délicats, et n'ont peut-être pas redressé vers le ciel une seule âme ; tandis que la lecture des *Méditations* élèvera toujours les intelligences et les poussera énergiquement vers l'*au-delà*. Pour une âme que les *Méditations* ont affaiblie, elles en ont sauvé vingt, et peut-être cent. Elles ont agrandi les proportions de l'esprit français, et en général de l'esprit humain. Elles ont prouvé que Dieu est souverainement poétique ; que les mots *fable* et *mensonge* ne sont point synonymes de *poésie*, et que cette glorieuse synonymie appartient plutôt à la Vérité. Supérieures à la poésie qui les a précédées, elles le sont aussi à celle qui les a suivies, qui fleurit aujourd'hui sous nos yeux, et qui se fait gloire de n'adopter aucune croyance, pour les pouvoir célébrer toutes avec autant de zèle et de couleur locale. Entre l'école fantaisiste de notre siècle et l'école mythologique de Boileau, l'auteur des *Méditations* nous apparaît dans la lumière, noblement pensif, les yeux fixés vers un Dieu qu'il n'aperçoit pas nettement, mais vers lequel il a le mérite de rester obstinément tourné. Dès son premier ouvrage il se distingue de Victor Hugo. Les *Méditations* sont un bas-relief du Parthénon ; les *Orientales* déjà sont une œuvre shakespearienne. Lamartine a la musique, Hugo l'antithèse ; tous deux vont magnifiquement bouleverser l'ancien monde littéraire, et chacun d'eux aura le droit de s'écrier : " J'ai tout changé en poésie ! "

LÉON GAUTIER.

* * * La chrysalide est l'image du vieillard. Il végète, il est engourdi, mais il vivra ! et c'est pendant ce sommeil et cette impassibilité passagère que se forment les ailes qui le porteront à l'immortalité.

M. DURUY ET L'ÉDUCATION DES FILLES.

(Voir pages 188 et 228.)

Rien ne vaut les aveux de la Révolution, en ses jours de franchise. Or, elle n'a jamais été plus en disposition de parler net. Voyez :

L'*Opinion nationale* déclare très crâment à Mgr l'évêque d'Orléans que ce que veut M. Duruy, et ce qu'elle applaudit elle-même à tout rompre, c'est "d'arracher l'éducation des filles" à la Religion, au Catholicisme, à l'Eglise. C'est ce que l'*Opinion* appelle organiser "l'enseignement laïque des femmes". Et voici ce qu'elle en dit :

"Ce qui nous regarde, et ce qui nous importe beaucoup, c'est d'étendre l'enseignement laïque des femmes. D'abord, parce que cette question est nôtre et que nous avons combattu pour elle depuis bien des années; ensuite parce que c'est une question vitale pour le pays.

"En effet, le clergé tient tout en France par les femmes, et il tient les femmes par l'éducation. La plupart des filles sont élevées chez les religieuses. Par là, les prêtres sont les maîtres chez nous, dans nos maisons. Si bas ou si haut que vous portiez les regards, ils ont dans chaque intérieur un œil sans cesse ouvert et une influence toujours active."—*Ch. Sauvestre.*

Et comme si ce n'était pas assez clair, le *Siècle* ajoute :

"Écoutez cette phrase qui est significative: "Je demande, dit M. Dupanloup, qu'on ne forme pas pour l'avenir *des femmes libres penseuses!*" Nous le croyons sans peine. Avec des femmes libres penseuses, plus de superstitions, plus de confréries de la Vierge dirigées par des prêtres, plus de denier de saint Pierre, plus d'influences cléricales, plus de riches offrandes!"

Puis s'adressant à M. le ministre de l'instruction publique, le *Siècle* s'écrie :

"Qu'il se hâte donc de donner à l'enseignement secondaire des filles une base large et solide, qu'il crée le plus tôt possible une école normale supérieure de *professeuses!* Pour vaincre l'ennemi qui fait obstacle à tout progrès, il n'y a qu'un moyen, un seul: instruire des femmes pour qu'elles instruisent les jeunes filles et former des *libres penseuses.*"—*Louis Jourdan.*

Le mot a échappé: "libres penseuses"! Tel est l'idéal que nous ménage le projet de M. Duruy et qu'applaudit la haute et basse démocratie.

Ah! quel immense service l'éloquent évêque d'Orléans a rendu à la famille, à la France, à la société, en dénonçant un tel péril!

Et savez-vous où on va, avec la "libre pensée" que prêche la Révolution? A l'athéisme.

La Révolution, qui avait essayé de le nier, est contrainte de le confesser aujourd'hui. Écoutez ceci: c'est le dernier degré du scandale.

Un journal va paraître, qui s'intitule l'ATHÉE, et l'*Opinion nationale* lui prête le concours de sa publicité. Elle y met bien quelque façon et murmure je ne sais quelles réserves qui dénotent un reste de respect humain. Mais elle passe là-dessus, et voici ce qu'elle dit:

"Le journal l'*Horizon*, annonce l'apparition d'une nouvelle publication philosophique: l'ATHÉE, *journal des idées nouvelles*.

"Le rédacteur en chef de l'*Athée* sera M. Ad. Royannez, de Marseille.

"Si nous prêtons notre publicité à ce journal, ce n'est pas seulement parce que M. Royannez est un des condamnés d'hier, et parce que nous respectons la liberté de penser; c'est encore parce que l'apparition d'un journal intitulé l'ATHÉE nous paraît un signe du temps.

"A toutes les époques où la théocratie a menacé la liberté, même celle du for intérieur, l'athéisme a été comme la protestation de certaines consciences, à la fois irritées et troublées contre les empiétements d'une théologie tracassière et oppressive. Qui se dit ennemi de Dieu, se trompe; il n'est que l'ennemi des prêtres. Ainsi que l'a dit Victor Hugo: Au-dessus de ces cathédrales où l'on chante des *Te Deum*, et où l'on fulmine des anathèmes, il y a le ciel libre, et la libre communion des âmes."—*Labbé*.

Certes, oui c'est là un "signe du temps" et l'athéisme est la "protestation" des libres-penseurs.

Qui doutera maintenant? Qui sera assez aveugle pour ne pas voir l'abîme qu'on éclaire de telles lueurs?

Mais, grâce à Dieu, ces attentats à la raison, à l'humanité, à la foi révoltent profondément la dignité et la droiture des consciences. Il y aura, il y a dans la France entière un cri d'indignation et de réprobation contre de telles folies et de telles hontes.

Non, nos femmes et nos filles ne seront pas la proie de la libre pensée et les victimes de l'athéisme. Nous ne le voulons pas, nous ne le pouvons pas souffrir!

M. Duruy se hâtera de reculer devant une entreprise dont sans doute il n'a pas mesuré les conséquences et dont les succès le feraient trembler, lui tout le premier.

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

ET

LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

Le problème économique est définitivement posé. Il s'agit de le résoudre. Deux solutions sont possibles : la solution athée dans le sens du socialisme révolutionnaire ; la solution chrétienne dans le sens de l'Évangile. De l'une de ces solutions dépend l'avenir ou la ruine des sociétés. Laquelle doit prévaloir ? Toute la question est là.

Nous croyons plus que jamais au triomphe de la solution chrétienne. Les économistes de quelque valeur, principalement ceux de l'école française, abandonnant d'injustes préventions, se rapprochent de plus en plus du christianisme. Frédéric Bastiat est mort léguant à l'avenir ses *Harmonies économiques* où rayonne, sincère et pratique, quoique insuffisante encore, l'idée évangélique. A la suite de profondes études et d'observations impartiales, un écrivain dont nous sommes loin cependant d'adopter toutes les théories, l'auteur de la *Réforme sociale*, en est arrivé à conclure—c'est précisément l'inverse de la fameuse thèse de M. Guérout—que la supériorité des nations est en raison directe de la plus ou moins grande intensité de leurs aspirations religieuses. Enfin—et ceci nous fait bien augurer de l'avenir—la science économique trouve aujourd'hui un accueil des plus favorables dans les rangs du clergé, tout comme auprès des catholiques instruits qui comprennent les véritables nécessités de l'époque.

On étudie ardemment et solidement les questions sociales dans les grands séminaires. Des intelligences d'élite, des hommes de science et de foi, MM. Ch. Périn (de Louvain) dans son beau livre de la *Richesse*, Brownson (des États-Unis), dans ses *Études sur l'action civilisatrice du Christianisme*, Antonin Rondelet dans son *Économie chrétienne*, de Melun dans le *Contemporain*, D. Laverdant dans le *Mémorial catholique*, P. Pradié dans son *Monde nouveau* et sa *Démocratie française*, le P. Félix, le P. Hyacinthe dans leurs conférences, et tant d'autres que j'oublie, quoique divisés sur certaines questions secondaires, s'accordent néanmoins sur ce point capital qu'il faut, pour le

rendre fertile, greffer le sauvageon de l'économique sur le tronc vigoureux et robuste du catholicisme. Le P. Gratry, et à sa suite le P. Lescoeur, ramènent à la morale sociale leurs commentaires des Évangiles. M. l'abbé Bourret, professeur de droit canon à la Sorbonne, s'attache dans ses leçons à prouver les salutaires effets du christianisme sur l'organisation de l'impôt, sur l'enseignement de la bienfaisance, sur les progrès de l'agriculture et de la salubrité publique. Il n'est pas jusqu'aux départements où l'économique ne progresse dans le sens chrétien que nous indiquons. A l'heure qu'il est, il nous arrive de Privas (Ardèche) une éloquente conférence où l'orateur, M. Eugène Villedieu, tend à démontrer que, pour être l'expression suffisante de l'ordre matériel, la science économique doit se constituer sur une base à la fois croyante et rationnelle.

Saluons donc ici tous les hommes de bonne volonté qui travaillent avec ardeur à la vraie réforme sociale. Au nombre de ces nouveaux et précieux auxiliaires, il est de notre devoir de ranger le savant auteur du *Problème économique devant la doctrine catholique*. Son ouvrage, de tous points remarquable, est destiné à répandre la lumière sur bien des nuages amoncelés contre l'Église par la sophistique contemporaine, à dissiper une foule de préjugés sur l'action sociale du christianisme dans le monde, à donner à réfléchir aux esprits sincères qui se préoccupent sérieusement de l'avenir, à produire, en un mot, une sensation durable et utile autant par la haute portée de ses conclusions que par la nature des questions qu'il soulève.

Sans entrer dans tous les développements que comporterait une pareille matière, il sera bien permis de donner une analyse succincte du nouvel ouvrage de l'éminent théologien de Bordeaux.

Abordant résolument les problèmes les plus controversés de l'*Economique*, le P. Delaporte commence par la question du travail, cette base même de la prospérité individuelle et nationale. Il considère le travail dans ses rapports avec la nature humaine, dans sa fin supérieure et providentielle, dans sa relation avec le dogme de la chute originelle (châtiment, épreuve et moyen d'expiation), dans ses fins immédiates, dans sa sanctification par le christianisme. La conclusion naturelle de cette première étude, c'est que les vertus évangéliques sont des vertus éminemment économiques.

Le P. Delaporte traite ensuite de la propriété dans sa raison d'être, ses origines, sa légitimité, ses divers modes de développement, ses conséquences abusives ou avantageuses, du prolétariat, du paupérisme, du luxe et des principes de l'Église catholique sur cette délicate matière.

S'autorisant de l'opinion unanime des meilleurs économistes de

diverses écoles, depuis Blanc-Saint Bonnet jusqu'à Proudhon, l'auteur démontre irréfutablement que, loin d'être une source de bien-être pour les particuliers, de richesse pour les peuples et de prospérité pour les Etats, le luxe est au contraire le père de la misère, le foyer du paupérisme, un cancer hideux et insatiable qui dévore toute la puissance productive du travail, désorganise l'économie des familles et absorbe les forces vives des races les plus énergiques.

C'est d'ailleurs une grave erreur de croire que le travail doit donner au peuple la richesse, et avec elle toutes les satisfactions sensuelles. Substituons à ces mots l'aisance et les satisfactions morales. La richesse, l'opulence, la volupté, ce n'est point vers elles que le travailleur doit diriger ses efforts. C'est vers une vie tranquille, assurée pour l'avenir, vers le bonheur de la famille, le développement progressif de l'intelligence, la force d'âme basée sur ce rocher de la foi que nul assaut n'ébranle. Voilà la fin naturelle et légitime du travail.

Reprenons notre analyse. L'auteur du *Problème économique* consacre les dernières parties de son livre à étudier sous toutes leurs faces les questions relatives au capital, au commerce, au crédit, à la condition sociale du travailleur, à la famille, à la patrie, aux diverses classes de citoyens, au clergé, aux associations, à la corporation moderne et aux sociétés coopératives. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les chapitres qui ont trait à l'incontestable et salutaire influence exercée dans l'ordre économique par les pauvres volontaires, c'est-à-dire par les membres des congrégations religieuses.

Après avoir fouillé dans ses profondeurs la pathologie du monde économique ou le problème de la misère, le P. Delaporte arrive à déterminer quels sont les véritables caractères de l'assistance, et conclut que la liberté doit être, toujours et partout, la condition première de la charité : sans quoi son efficacité sera nulle, lorsqu'elle ne sera pas moralement dangereuse.

L'ouvrage se termine par une étude instructive et très intéressante sur les diverses religions dans leurs rapports avec l'économie politique. C'est ici principalement que se montre la supériorité du catholicisme sur les religions idolâtriques, sur le mosaïsme, le talmudisme, le mahométisme et les branches détachées de l'unité.

La théorie du prêt à intérêt, émise par le savant professeur de Bordeaux, théorie qui justifie pleinement la conduite de l'Eglise et qui démêle si bien le point précis où l'usure commence (Voy. tout le Livre. III, de la page 137 à 222), étonnera par la nouveauté des aperçus ; mais, " en pesant la valeur des raisons qui l'appuient, on trouvera qu'elle s'harmonise parfaitement avec une théologie exempte de préjugés." Ce n'est pas moi qui parle ; c'est le cardinal-archevêque de Bordeaux, Mgr

Donnet, qui dit encore dans une lettre des plus flatteuses adressée à l'auteur : "Votre livre est une belle et heureuse démonstration de la fécondité de la science théologique, appliquée sur une large échelle aux besoins réels des peuples."

Et par le fait, de toutes les pages de ce livre si consciencieux, si large, si compréhensible et dont le style s'élève jusqu'à l'éloquence de la vérité, s'échappe cette consolante pensée, que "la religion a, pour procurer le BONHEUR TEMPOREL des hommes et spécialement des petits, une puissance et des ressources supérieures et inépuisables." Pareille protestation ne pouvait être plus opportune, aujourd'hui surtout que les ennemis du catholicisme le représentent sans cesse comme une doctrine impitoyable et anti-humaine, dont le but secret fut toujours de maintenir *per fas et nefas* notre pauvre terre à l'état de vallée de larmes, lorsqu'il est prouvé au contraire que les peuples modernes, si jaloux de leurs libertés, si fiers de leur civilisation, si orgueilleux de leurs progrès matériels, doivent tout à l'Eglise, même cette liberté, cette égalité, cette fraternité, source de tant de folies, mais qui, bien comprises, sont les trois termes indissolubles d'une unité suprême et absolue dont Dieu est l'idéal et dont la justice sociale doit être la vivante manifestation.

Journal des Villes et des Campagnes.

LA SCIENCE DES ATHÉES.

Voici un livre de bonne guerre, comme il en faut à notre époque de négations et de blasphèmes. Aux erreurs de fait il oppose crânement des vérités de fait basées sur l'expérience et l'observation. Il vise au cœur le sophisme, et chaque phrase est une balle, et chaque balle fait coup. Il affirme et il discute ; mais sa polémique, ardente et pleine de verve, est aussi pleine de franchise : elle n'escamote pas l'objection. L'amour de la vérité guide toujours l'argumentation scientifique. L'austérité des matières ne fait rien perdre au langage de sa clarté technique et de son énergie pénétrante. Bref, c'est un excellent livre dans toute la force du terme, un livre de foi et un livre de science.

Et, parce que l'auteur de ce livre est notre collaborateur, il nous serait défendu de rendre à son œuvre la justice qu'elle mérite ; il nous faudrait maintenir, entre le public et lui, l'inutile modestie du silence... Non. Voyez les libres-penseurs ! Qu'un écolier attaque l'Eglise ;

que le premier petit voltairien venu fasse la grimace à Jésus-Christ, il est encensé, prôné, porté aux nues. C'est un concert de réclames. La critique catholique n'a pas à suivre cet exemple. Mais elle ne doit pas non plus pécher en sens contraire : c'est-à-dire, sous prétexte de modestie, décourager les vaillants d'Israël.

Ceci posé, abordons l'analyse de la *Science des athées*. Il ne s'agit pas de répéter vaguement que les doctrines de Buchner, de Darwin, de Littré, de Taine et de Renan sont la négation formelle de Dieu, de l'âme et de la liberté humaine ; qu'elles sont contraires au bon sens et à la plus simple logique ; que leurs conséquences morales sont épouvantables. Il s'agit de prouver scientifiquement en quoi et comment les théories matérialistes nient Dieu, l'âme et la liberté humaine ; en quoi et comment elles sont contraires au bon sens et à la logique ; en quoi et comment enfin leurs conséquences morales sont des plus désastreuses. Qu'on ne l'oublie pas : les à peu près ne satisfont plus ; il faut des preuves. Le livre de M. Léopold Giraud a là-dessus de quoi contenter les plus difficiles. L'auteur est depuis longtemps apprécié dans le monde scientifique ; on ne récusera donc pas sa compétence. Plus savant que bien d'autres qui en font accroire au public, il montre à nu ce matérialisme contemporain qui pare des oripeaux d'autrui le néant de ses charmes...

L'ouvrage de M. Léopold Giraud est divisé en trois parties principales : Exposition et critique de la philosophie dite positive, Conception dite positive du monde, Psychologie, morale et religion dites positives. Sous ces trois formules, l'auteur de la *Science des Athées* embrasse toutes les erreurs du matérialisme moderne sur la force et la matière, la vie animale et organique, le règne humain, l'éternité de la matière, la génération spontanée, la variabilité indéfinie des espèces, l'identification de l'âme et de la substance cérébrale, du génie et de l'idiotie, du vice et de la vertu, la liberté, la morale, la religion et la société. Il démontre, avec une grande vigueur d'argumentation, les inconséquences et les contradictions du positivisme, ses erreurs logiques, historiques et mathématiques, ses difficultés insolubles et l'impossibilité où il est de donner une explication rationnelle de tous les graves problèmes qui préoccupent les intelligences. Il expose enfin le vide et le néant scientifiques de ces théories prétentieuses qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté.

Mais ce n'est point là le seul mérite de cet ouvrage : " La critique de l'erreur, dit très-bien M. Léopold Giraud, doit avoir pour fin l'affirmation de la vérité." Sans cette condition indispensable, pour si sagace qu'on la suppose, la critique n'aurait qu'une valeur négative. L'auteur de la *Science des Athées* a su éviter cet écueil. Nous le

disions en commençant, il discute et il affirme. Il discute pied à pied, corps à corps, les mille variétés du Protée multiforme. Mais, à chaque erreur détruite, à chaque sophisme dévoilé, il a soin d'opposer un principe de certitude, une vérité inattaquable. On trouve dans son livre, résumées en axiomes, des affirmations d'une incontestable évidence dans leur merveilleuse précision, comme celles ci, par exemple :

— La connaissance des lois n'est pas la science. — L'observation ne peut donner qu'une probabilité et non une certitude. — Ce qu'il y a de plus scientifique, ce sont les principes et les causes. — La série scientifique n'est pas continue ; elle se transforme naturellement en trois groupes de sciences, suivant leur objet : matière, vie, intelligence. — L'homme forme un règne à part, le règne humain ; en dehors et parfaitement distinct des trois règnes, minéral, végétal, animal. — Le règne humain a ses caractéristiques ; la verticalité est le symbole physique ; l'intelligence, le symbole moral. — Il est impossible d'expliquer scientifiquement l'atome initial. — La génération spontanée relève tout autant de la philosophie que de la science expérimentale. — Un seul type ne peut expliquer toutes les espèces. — Malgré des variétés apparentes, l'organisme humain est un ; l'âme est une. — Il n'y a pas d'équation possible entre la force et la matière." Et notez que ce ne sont pas là, pour me servir d'une expression vulgaire, des assertions en l'air. Chaque affirmation est mathématiquement démontrée ; chaque vérité repose sur des faits *uniquement fournis par l'observation.*

Vraiment, il faut avouer qu'il y a parmi les catholiques des intelligences bien timides. Paraît-il un livre, un journal, une revue qui, sous des dehors scientifiques, affiche carrément l'athéisme ! on se voile la face ; on se détourne avec horreur ; on dit que tout est perdu, que nous courons aux abîmes. Mais approchez, approchez donc de ces savants terribles, de ces bâtons flottants du rationalisme..... et vous verrez ce que valent leurs formidables systèmes. Si vous avez peur de vous égarer dans ces ténèbres souterraines, je vous indique un guide sûr, le livre de M. Léopold Giraud. Il vous fera toucher du doigt les pauvres syllogismes, les raisonnements misérables, les colossales incohérences, la science boîteuse des sophistes. Il vous montrera par quel merveilleux procédé de logique M. Taine voit dans les actes humains des produits fatals de la substance cérébrale ; par quelle prétendue rigueur d'induction, Büchner, Comte et Littré soutiennent que les actions des peuples et des individus dépendent absolument, partout et en dernier lieu, de certaines nécessités physiques déterminées par des lois inflexibles ; sur quel piètre raisonnement Vogt se fonde pour enseigner qu'il y a le même rapport entre la pensée et le cerveau qu'entre

la bile et le foie, l'urine et les reins; comment s'y prend Moreau (de Tours) pour rattacher le génie de l'homme à ses difformités, à ses tics, à ses grimaces; d'après quelles pitoyables hypothèses M. Darwin affirme la dérivation des espèces les unes des autres par voie de transformations lentes et successives; pour quoi enfin Mlle Clémence Royer, la traductrice résolue de Darwin, propose ni plus ni moins de se défaire (aimable demoiselle!) des faibles, des infirmes, des incurables et de tous les disgraciés de la nature. On sourit de pitié quand on étudie de près tous ces faiseurs de systèmes. On demeure convaincu que l'hypothèse est leur lot, qu'ils ne peuvent sortir des métaphores et qu'ils vivent uniquement des reliefs de Leucippe ou de Thalès.

En science, ils sont le passé, nous sommes l'avenir. Ils sont la nomenclature, le procédé, l'analyse inféconde; nous sommes la vie, la lumière, la synthèse, nous croyons au Verbe de Dieu, foyer central de la science universelle. En morale, ils ont coupé le câble divin qui reliait la terre au ciel. Leurs doctrines ont quelque chose du marbre des amphithéâtres; elles donnent froid au cœur. Ils en sont encore à l'homme-machine de Lamettrie; ils veulent nous asseoir avec eux dans la tombe éternelle. Ils mentent à la nature humaine.

M. Léopold Giraud a parfaitement résumé ces désastreuses tendances dans la dernière phrase de son livre (elle devrait faire réfléchir tout homme qui pense): "L'athée pauvre, dit-il, est impossible; sa fin est inévitable, suicide ou assassinat." Ajoutons que cette fin est parfaitement logique. Quand on croit que la Providence est une chimère et la vie future une hypothèse abrutissante, il est rationnel de chercher dans la mort ou dans le crime un terme à ses souffrances. Qu'on vienne nous vanter après cela les bienfaits de l'*humanisme* et de l'*altruisme*!... Je recommande à ceux qui voudront s'éclairer sur le sens de ces charmantes expressions le curieux et dernier chapitre de la *Science des Athées*.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé du style de ce remarquable livre. Je ne me pardonnerais point cette omission. Le style de M. Léopold Giraud a la trempe de l'acier; un peu âpre, fier et brusque comme toute parole en qui se trouve condensé le pur et primitif parfum de la vérité intégrale. Aimeriez-vous mieux qu'il fût coulant et mellifu? Pour ma part, j'estime qu'il en coule déjà trop de ces choses littéraires faites en style fleuri, le style des idées banales! Le genre d'ailleurs n'est pas difficile: des périphrases, et puis encore des périphrases! Ce sont les verrues du style. Horrible genre, qui nous vient directement de la rhétorique. Elle nous enlace, elle jugule, sous le réseau de ses amplifications, la belle langue française, le franc et viril parler de nos pères!

Rien d'elle absolument, dans le livre de M. Léopold Giraud. Tout y est net, lucide; le mot y sert toujours d'armure à la pensée qui, concise et forte, fait image d'elle-même sans vain accessoire. Aussi bien, je ne crois pas me tromper en disant que ce grand respect de la forme n'a pas été inutile au succès si légitime de la *Science des Athées*. Quand un livre a l'honneur de soulever comme celui-ci des haines et des colères dans le camp de la libre-pensée, vous pouvez conclure que ce n'est point un livre ordinaire. Pourquoi donc le silence de quelques grands journaux catholiques à l'égard de cet ouvrage? Ce silence est d'autant plus inexplicable que la *Science des Athées* a fourni à la polémique chrétienne les armes les mieux trempées, les plus solides. Les étrangers ne se sont pas mépris. L'ouvrage de notre collaborateur vient d'être traduit en allemand par M. G. Barckaus, professeur à Heinsberg, et en italien par le chevalier Cely Colajani. M. Colajani surtout a fait mentir une fois de plus le méchant proverbe en honneur parmi ses compatriotes: *Traduttore, traditore*. La *Scienza degli Atei* (Firenze, 1867) ne peut manquer de faire un grand bien parmi cette jeunesse italienne qui n'a pas encore définitivement divorcé avec le catholicisme.

Dans le pays des Solidaires, le livre de M. Léopold Giraud a été vulgarisé par un Belge de beaucoup d'esprit, l'auteur de la *Foi, du bon sens et des faits*. Il en a reproduit les idées principales dans sa brochure sur les *Nouveautés de l'Epoque*, où, par parenthèse, se trouve une théorie linguistique contestable, mais intéressante et fort ingénieuse.

En France, la première édition de la *Science des Athées* est épuisée. Il serait à désirer que la deuxième édition ne se fit pas longtemps attendre. En ce livre, l'erreur a rencontré une bonne épée qui lui barre l'entrée de cet Eden scientifique dont elle a détourné subrepticement les trésors, méconnu volontairement les merveilles et profané méchamment les mystérieux arcanes.

F. BOISSIN.

* * * Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

* * * Malheur à celui qui, dans le calme de son cœur, peut désirer mourir tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer!

* * * A l'égard des princes, je dirais comme les protestants pour un plus haut maître:—Le service sans le culte.

PHYSIOLOGIE DES BUVEURS

(Voir page 322 du volume V.)

LES BUVEURS DE VIN BLEU

— Qu'est-ce que le vin bleu ? direz-vous.

— C'est un vin qui n'est pas du vin.

Comme il y entre de tout, je ne voudrais pas cependant affirmer d'une manière absolue qu'il n'y entre pas quelques gouttes de jus de raisin : cela n'est pas impossible ; mais, s'il en est ainsi, la dose est tellement homœopathique, que ce n'est pas vraiment la peine d'en parler. On en met tout simplement pour dire qu'il y en a.

Le vignoble qui produit le vin bleu est situé, au moins en grande partie, entre les fossés qui marquent du sud au nord, de l'ouest à l'est, l'enceinte de Paris. Quoique cette espèce de culture, plus ou moins vinicole, ne soit aucunement protégée par l'administration, bien au contraire, attendu qu'elle nuit également aux intérêts du fisc et à la santé publique, elle n'en prospère pas moins. Chose remarquable, et que les magiciens du Pharaon égyptien auraient sans doute seuls pu expliquer, la température n'exerce aucune influence sur la vendange d'où sort le vin bleu. Que l'été soit radieux et resplendissant de soleil, ou pluvieux et triste, la récolte est toujours la même et les buveurs de vin bleu n'ont pas à s'inquiéter de l'incertitude des saisons. Ils ont un autre avantage, le prix du vin bleu ne varie guère : tandis que les vins de Bourgogne et de Bordeaux, ces aristocrates de la cave, éprouvent des baisses et des hausses considérables, selon que l'année a été favorable ou contraire, le vin bleu, comme un farouche démocrate, refuse de se régler sur les exemples de ses insolents voisins. Il est *sui generis*, et, quoi qu'il arrive autour de lui, il maintient son prix sous le niveau d'une sévère égalité. C'est un *bleu*, qui pour rien au monde ne voudrait être *blanc*, et qui dédaigne d'être *rouge*, parce que le chambertin et le clos-vogeot sont de cette couleur.

Ici je demande la permission de faire une petite digression à l'appui de la campagne remarquable opérée il y a quelques années par M.

Eugène Pelletan contre la popularité de ce faux bonhomme de M. de Béranger. Le chansonnier a bien chanté le gueux, il est vrai :

Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entre eux ;
Vivent les gueux !

Mais où donc ce prétendu chansonnier du peuple et des gueux a-t-il chanté le vin bleu ? J'ai beau chercher, je cherche en vain. Ici je l'entends s'écrier :

Chantons, ami, l'ai qui nous inspire.

Dans une autre chanson, je rencontre ce refrain ;

Le vin charme tous les esprits.
Qu'on le donne
Par tonne !
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Mais vous pouvez être sûr que M. Béranger aurait ouvert son parapluie s'il avait plu du vin bleu. S'il a pris Diogène pour patron, il a soin de lui crier de loin :

Dans l'eau, dit-on, tu puises la rudesse :
Je n'en bois pas, et censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

S'il s'était agi d'un tonneau de vin bleu, M. de Béranger aurait mis plus de temps à le boire, je ne crains pas de l'affirmer.

Circonstance aggravante, il dit ailleurs :

Amis, égayons la vie
Par le champagne et les chansons.

Puis, pour ne laisser aucun doute, il ajoute dans une autre chanson :

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres.

Enfin il couronne les adulations qu'il a prodiguées aux vins aristocrates par la chanson adressée "à des Semurois qui lui avaient envoyé en prison du vin de Chambertin et de Romanée, en lui

ordonnant des douches intérieures pendant son séjour à Sainte-Pélagie : ”

J'espère

Que le vin opère.

Oui, tout est bien ; même en prison,

Le vin m'a rendu la raison.

Après un coup de romanée.

La douche ayant calmé mes sens,

J'ai maudit ma muse obstinée

A railler les hommes puissants.

Un accès pourrait me reprendre,

Mais, du topique effet certain,

J'aurai de l'encens à leur vendre

Après un coup de chambertin.

Vous entendez, du vin de Chambertin, du vin de Romanée, voilà ce qu'il faut à ce tribun gastronome, dont la muse gourmande se désaltère du meilleur cru. Du vin bleu, fi donc ! cela est fait pour le populaire. La muse de Béranger aime mieux boire à la santé du peuple que de boire avec lui, et, ce nouveau Diogène prête son tonneau quand les fûts manquent à la vendange, n'allez pas croire au moins qu'il soit ici question de la vendange de vin bleu, à qui les fûts ne manquent jamais, attendu qu'on les fabrique au fur et à mesure des besoins de la consommation.

Le vin bleu a eu d'autres chantres, moins difficiles et moins haut grimpés sur le Parnasse. On chante encore dans nos rues le refrain suivant, qui est peut-être de Debraux ou tel autre chansonnier des cabarets :

Heureux qui mourut sous les coups

Sous les coups du vin à quat' sous !

Je crois que ce bonheur est moins grand qu'on veut bien le dire, et qu'il ne faut pas prendre plus au sérieux les joies de l'ivresse du vin bleu que les agonies païennes couronnées de myrthes frais, chantées de nos jours par Casimir Delavigne. L'agonie est une chose triste et lugubre que la religion seule peut consoler. Quant à l'ivresse du vin bleu, c'est la plus effroyable de toutes les ivresses. L'ivresse de bière, avec son sommeil de plomb, est quelque chose de spirituel et de riant en comparaison. Le vin bleu, en effet, est à la bière et au cidre ce que la bière et le cidre sont aux vins du Clos-Vougeot et de Chambertin. Quand les buveurs se sont ingurgité des masses de ce breuvage bleuâtre composé en grande partie avec du bois de Campêche, de l'eau de la fontaine voisine et de la lie de gros vin de Cahors, parfois avec une dose de vin de Brie, de Suresne ou

d'Argenteuil, l'estomac succombe sous le poids indigeste de ce liquide perfide et nauséabond. Peu à peu de grossières fumées montent au cerveau, les yeux s'injectent, les idées s'obscurcissent, la physiologie du buveur prend une expression stupide, sa prononciation s'altère. Le vin bleu n'a pas cette riante couleur du vin chanté par le poète, plus habitué encore à se désaltérer au Caveau qu'à la fontaine des doctes sœurs, et qui

Prête son charme à toute la nature.

Il tire un voile sombre sur les yeux du malheureux qui va lui demander l'oubli des maux du présent et surtout l'oubli des inquiétudes du lendemain. C'est là, en effet, l'explication de la passion qu'on retrouve chez tous les peuples et dans tous les temps pour les boissons fermentées, pour le hatchich et l'opium en Orient, pour la bière, et le whisky en Angleterre, pour le vin, la bière, le cidre, et, hélas! pour l'absinthe ou le trois-six en France, le trois-six qui me paraît destiné à détrôner le vin bleu aux barrières, au détriment de la santé publique menacée d'un plus grand péril. Il y eut un temps où, selon la chanson classique du chiffonnier, le vin se vendait trois sous aux barrières :

Un vieux chiffonnier, barrière du Maine,
Du temps où le vin se vendait trois sous,
Et qu'à quart de prix l'on avait sans peine
Un plat de goujons et du lard aux choux.

Je demande pardon aux lecteurs de mettre sous leurs yeux cet échantillon de littérature faubourienne, mais ils ne s'attendent point à ce que je leur cite des vers de Racine, ce nectar de la poésie, à propos du vin bleu.

A cette époque donc, il arrivait que l'ouvrier emmenait le dimanche sa femme et ses enfants à la barrière. On y buvait du vin bleu, il est vrai, et un aïeul invalide se mettait quelquefois de la partie, et, tout en racontant ses campagnes, payait une tournée à sa bru et à ses petits-enfants; mais il y avait à cela un double avantage : les hommes buvaient moins de vin bleu, et la femme et les enfants, qui pendant toute la semaine s'étaient abreuvés d'eau claire, revenaient avec une illusion : celle d'avoir bu du vin. Je ne dis pas que cet usage soit entièrement perdu : les honnêtes ouvriers, ceux qui sont de bons pères de familles, continuent à le suivre, et c'est ainsi qu'on voit quelquefois des femmes et des enfants attablés autour des longues tables de bois qui ont sauté des anciennes barrières aux nouveaux cabarets établis au-delà de la ligne des fortifications, depuis que Paris

a élargi sa ceinture. Que le vin bleu leur soit léger, c'est ce que je leur souhaite en récompense de leur bonne intention et de l'usage qu'ils ont gardé de s'empoisonner en famille.

Je le souhaite, mais je ne l'espère guère.

Sans doute le vin bleu est un poison moins violent que l'absinthe, mais c'est un poison. Il fut un des plus puissants alliés du choléra-morbus. Dans la terrible irruption du fléau, en 1832, les buveurs de vin bleu se réveillèrent cholériques, et moururent en demeurant de la couleur de leur sujet. Dans les troubles civils, le vin bleu a toujours joué un grand rôle. Il coulait à pleins flots quand, selon les jambes d'Auguste Barbier :

La sainte populace et la grande canaille
Se ruiaient à l'immortalité.

Dans les horribles massacres de septembre 1792, les libations des égorgeurs aux furies de la Révolution se faisaient avec cette liqueur, et, sur les papiers que M. Mortimer-Ternaux a interrogés et sur lesquels ils donnèrent quittance du salaire qui leur fut distribué pour leur besogne de meurtre, on découvre souvent à côté d'une tache de sang, une tache de vin bleu.

Journal des Familles.

CHRONIQUE.

Quelqu'un racontait dernièrement dans un salon une anecdote qui nous a paru digne d'être recueillie comme une recette à l'usage des femmes dont les maris éprouvent le besoin impérieux d'entrer à l'Institut. Ce besoin, on le sait, est une véritable maladie qui attaque ordinairement les sujets de cinquante à soixante ans. On pâlit, on jaunit, on verdit, sans doute dans l'attente de l'habit aux palmes vertes; on maigrit; l'appétit s'é moussé, le sommeil s'en va. Alors la Faculté consultée, pour ne pas donner sa langue aux chiens, envoie le patient à Vichy. Belle avance! Les sources de Vichy guérissent les obstructions, les paralysies, les rhumatismes, mais elles sont sans vertu pour faire naître les palmes académiques que les Muses décernent à leurs plus illustres nourrissons, nourrissons quelque peu mûrs, et dont les dents tombent au lieu de pousser. Le prodrome de la fièvre de lait académique, c'est une humeur atrabilaire et chagrine. On s'impatiente

contre sa femme, on gronde ses enfants, on brusque ses domestiques, on est mécontent de tout le monde et de soi-même. Un candidat malheureux à l'Institut et un chasseur qui rentre bredouille, c'est tout un.

L'héroïne de l'anecdote que j'ai entendu raconter était une jeune et charmante femme dont le mari n'était plus jeune et était loin d'être charmant. Il était atteint depuis trois ans du mal académique, et sa maison vivait depuis ce temps dans la terreur. Le froncement de sourcils du maître était perpétuel. Rien n'était à son gré. Servait-on un turbot le vendredi, il aurait voulu un saumon. Quand le potage était au gras, il regrettait qu'il ne fût pas au maigre. Sa femme achetait-elle une robe grise, il aurait voulu qu'elle fût rose. Il grondait pour la dépense ; il grondait parce qu'il y avait trop de feu, il grondait parce qu'il n'y en avait pas assez ; il grondait parce qu'il venait des visites, il grondait parce qu'il n'en venait pas ; il grondait parce que sa femme était gaie, il grondait parce qu'il l'avait rendue triste ; il grondait en tout et pour tout.

C'était à ne plus y tenir, et la pauvre femme n'y tenait plus. On dit que la nécessité est la mère des inventions. Ce fut le cas dans cette circonstance. Un jour, une idée lumineuse s'offrit à l'esprit de la jeune et malheureuse victime du mal académique. Elle sonna sa femme de chambre et lui demanda sa plus jolie toilette. Quand elle fut sous les armes, elle sonna un domestique et lui ordonna de faire avancer une voiture. En attendant, elle ouvrit le *Dictionnaire des cent mille adresses* et y chercha celles de tous les membres de l'Institut, qu'elle inscrivit sur son carnet. Alors elle commença sa tournée, qui, à huit membres de l'Institut par jour, lui prit cinq journées entières.

— Mais que pouvait-elle leur dire ?

Ecoutez. C'est la recette que j'ai promise de donner aux femmes qui auraient le malheur de se trouver dans la même situation.

Elle prenait son air le plus aimable en entrant et faisait sa plus belle révérence ; puis, entre deux sourires qui plaidaient pour elle, elle répétait la même phrase stéréotypée dans sa mémoire :

— Monsieur, disait-elle, je n'ignore pas que mon mari n'a aucun droit à s'asseoir dans le fauteuil auquel votre docte compagnie va donner un titulaire. Mais ce serait une consolation immense pour lui que d'avoir au moins une voix. Je vous demande la vôtre. C'est un service que réclame de votre bonté une femme éplorée qui voit son mari dépérir à vue d'œil. S'il avait une voix, une seule voix, il serait consolé. Vous pouvez compter sur ma discrétion, je compte sur la vôtre.

Le moyen de repousser une requête si humble et si touchante ! Le membre de l'Institut souriait et s'engageait avec un sang-froid imperturbable.

La jeune femme fit trente-neuf visites et répéta trente-neuf fois sa phrase. Puis elle attendit.

Le jour de l'élection arriva. Chacun vota ; puis on fit le dépouillement du scrutin. Le premier billet déployé donna le nom de l'heureux mari, et chaque académicien se dit dans son for intérieur : " C'est assez singulier que mon bulletin soit sorti le premier."

Le second bulletin déplié portait identiquement le même nom que le premier, et ainsi de suite jusqu'au trente-neuvième. Le candidat repoussé pendant trois ans était élu à l'unanimité, grâce à l'industrie de sa femme.

L'Institut, qui comprit le tour, salua d'un immense éclat de rire ce résultat inattendu. Mais la nomination n'en était pas moins acquise. Le nouvel académicien retrouva son embonpoint, sa santé, sa bonne humeur, son appétit ; et sa femme redevint la plus heureuse des femmes. Avouez qu'elle méritait bien de l'être !

Quelquefois son mari lui disait :

— N'êtes-vous pas un peu fière d'être la femme d'un membre de l'Institut ?

— Mon ami, répondait l'excellente jeune femme, je ne suis pas orgueilleuse. Mais je suis heureuse d'être la femme d'un homme bienveillant, aimable, bon pour moi, pour ses enfants, pour tout le monde. Je suis heureuse de voir que vous êtes heureux.

— C'est étrange ! reprenait à part lui le nouvel académicien. Depuis que je suis académicien, tout le monde est plus attentif et plus aimable pour moi : ma femme, mes enfants, mes connaissances. Il n'y a pas jusqu'à mon cuisinier qui cuit plus à point le rôti. Il faudra que je demande si l'on a fait recarder mes matelas, car je dors mieux. Qu'on dise après cela que j'avais tort d'ambitionner les palmes vertes !

Un magnifique service funèbre a été célébré à Rome par le chapitre et le clergé de la sainte église de Latran, mère de toutes les églises du monde catholique, pour le repos de l'âme des soldats de l'armée française et de l'armée pontificale qui sont tombés dans les dernières luttes soutenues contre les envahisseurs des Etats du Saint-Siège. A l'entrée principale de l'église on lisait une belle inscription latine qui commençait ainsi :

MILITIBUS DUCTORIBUS ORDINUM
PONTIFICII. ET GALLICI. EXERCITUS
QUI. PRO. APOSTOLICA. SEDE
OCCUBUERE.

Un catafalque d'un style grandiose s'élevait au milieu de la grande nef; il était surmonté d'une statue monumentale de l'archange saint Michel portant un bouclier avec cette inscription: *Quis est Deus*. L'immense basilique avec ses cinq nefs était remplie de fidèles romains, français, étrangers de tous les pays au moment de la cérémonie expiatoire. Les états-majors de l'armée française et de l'armée pontificale et des détachements des deux armées assistaient à la messe, qui a été célébrée pontificalement par Mgr Villanova Castellacci, archevêque de Petra, vice-gérant de Rome.

Rome, la ville des souvenirs éternels, a noblement payé sa dette à ceux qui sont morts pour la religion et pour le Saint-Siège: ce n'est pas elle qui laissera tomber en désuétude cette belle parole: *In memoria æterna erunt justi*.

Parmi ces justes tombés au champ d'honneur, qui était aussi ce jour-là le champ de la foi, nommons le jeune et vaillant Quatrebarbes, digne de son nom, digne de son valeureux père, et qui a succombé à l'amputation d'un bras, qu'une dangereuse blessure avait rendue nécessaire. M. le comte de Quatrebarbes ramène en France les dépouilles mortelles de son fils qui doit reposer dans la chapelle funéraire de sa famille, à Argentan, près Château-Gonthier. Qu'il soit le bienvenu parmi nous, le noble jeune homme qui s'est souvenu que noblesse oblige et qui a ajouté une belle page à l'histoire de sa famille!

NOUVELLE PLACE DU PALAIS-ROYAL.

Je ne vous propose pas un voyage rétrospectif vers l'ancien Paris, tel qu'il était sous le règne de Charles VII, tel que je le vois dans une carte de cette époque que j'ai là, en écrivant, étendue sous mes yeux. Figurez-vous le royaume du vide semé, d'espace en espace, de quelques îlots: Ici le Louvre—il n'était pas encore question à cette époque des Tuileries—là Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, plus loin l'Hôtel-Dieu, puis l'Hôtel de Ville, çà et là la Bastille, les Halles, Saint-Eustache, Saint-André des Arts, l'hôtel de Bourgogne, l'hôtel de Rouen, l'hôtel de Clisson, l'hôtel d'Armagnac; les deux rives de la Seine ne communiquant qu'à la hauteur du Palais et du grand Châtelet par le pont Notre-Dame et le Petit-Pont; sur l'emplacement où sont les Tuileries actuelles les *Escorcheries*; en face, sur la rive gauche de la

Seine, le grand Pré-aux-Clercs, " ce rendez-vous des nobles compagnies," comme le dit le duo d'un opéra connu, et au bout du grand Pré-aux-Clercs, le petit Pré-aux-Clercs avec la Tour de Nesle, aux sinistres légendes exploitées par le mélodrame, la Tour de Nesle qui se mire tristement dans les eaux de la Seine, dont le clapotement au pied de ses murs produisait, la nuit, sur le passant effrayé l'effet d'un gémissement. Quand j'examine cette carte, il me semble voir le squelette du Paris actuel. Les os sont là, mais les nerfs, les muscles, les chairs manquent, comme lorsqu'on exhume les débris d'un animal antédiluvien.

Remontons seulement au Paris du gouvernement de Juillet, que la plupart d'entre nous ont vu. Ce qu'était à cette époque la place du Palais-Royal que notre dessein d'aujourd'hui montre telle qu'elle sera, il est difficile de s'en faire une idée même en appelant à la fois à son secours sa mémoire et son imagination. Chose extraordinaire! cette place paraissait assez vaste, et de nombreux fiacres pouvaient s'y ranger; cependant, il y avait tout un petit quartier, formé de plusieurs rues, qui séparait du Louvre le fond de la place. D'abord, vis-à-vis la façade du Palais s'élevait une fontaine, et, à côté de cette fontaine, un corps de garde. Ce fut dans ce corps de garde que les municipaux se défendirent, dans les journées de février 1848, avec un rare courage contre une multitude d'assaillants, ce qui leur valut le nom d'assassins du peuple, sobriquet renouvelé de la journée du 10 août, car il est bien convenu que les émeutiers qui renversent les lois de leur pays et prennent la poitrine de nos soldats pour cible sont des héros, et que les soldats qui, fidèles au drapeau et à l'honneur militaire, repoussent la force par la force, sont des assassins.

Tout près de la fontaine descendait la rue de Chartres, où prospéra si longtemps le théâtre du Vaudeville, qu'on appelait pour cette raison le *Théâtre de la rue de Chartres*. Ce fut là que Barré et Piis, Pain et Bouilly—un jour que ces deux derniers auteurs avaient donné en commun une pièce qui avait eu un très-mince succès, un plaisant du parterre s'écria: *Pain et Bouilly, c'est trop sec!*—et avec Pain et Bouilly, Piis, Barré, Théaulon, Dumersan, le célèbre Désaugiers, plus spirituel qu'eux tous, attirèrent longtemps la foule. Qui sait aujourd'hui que sur le théâtre de la rue de Chartres on représenta en 1824 un vaudeville intitulé: *Attila et le Troubadour*, auquel le célèbre poète Béranger est véhémentement soupçonné d'avoir mis la main. Il le nia sans doute, mais tout mauvais cas est niable, et quand il n'y aurait eu que l'idée incongrue de mettre le *Fléau de Dieu* en vaudeville, le cas mériterait d'être nié. Dans cette pièce, Attila, métamorphosé en Chrysalde ou en Orgon, disait avec une débonnaireté charmante au troubadour Roger, que les vaudevillistes avaient inventé

pour la circonstance plusieurs siècles avant qu'il y eût des troubadours : " Ne crois pas qu'Attila soit un méchant homme." Pour lui donner la preuve qu'il valait mieux que sa réputation, le roi des Huns levait son camp après lui avoir entendu chanter une romance. Le vaudeville finissait comme tout honnête vaudeville par des couplets de facture ; seulement les auteurs avaient dispensé, par faveur singulière, Attila de chanter un couplet contre les Ostrogoths. Le théâtre de la rue de Chartres fut un de ceux où M. Scribe, appelé à tenir plus tard le sceptre de la scène, fit deux de ses premières pièces, *le Dervis*, une arlequinade qui date du 2 septembre 1811, *l'Auberge, ou les Brigands sans le savoir*, qui date du 19 mars 1812. Ce fut à peine s'il obtint un quart de succès dans le vaudeville intitulé : *Thibaud, comte de Champagne*. Au près du théâtre du Vaudeville, il y avait dans la rue de Chartres un restaurant très-bien famé où les auteurs se réunissaient dans de joyeux soupers. Là brillaient, le verre à la main et le couplet sur les lèvres, Désaugiers, Théaulon, d'Artus, Merle et Chazois, dont on a dit qu'il dépensait tout son esprit en pièces de cinq sols, Brazier, Dupin, Dumersan, et tant d'autres qui sont... où sont les neiges d'antan.

Sur ce terrain aujourd'hui découvert, quatre ou cinq autres rues se croisaient avec la rue de Chartres, entre autres les rues de Rohan, du Doyenné, où *la Gazette de France* avait établi son quartier-général dans les dernières années du gouvernement de Juillet.

C'était là aussi—Gérard de Nerval, dont la fin fut si déplorable, l'a raconté dans une page attristée,—qu'à la même époque, la bohème dorée tenait ses joyeuses assises :

" Quel temps heureux ! dit-il, car ceux pour qui le présent est triste et qui voient l'avenir en laid ne manquent jamais de voir le passé en beau. On donnait des bals, des soupers, des fêtes costumées ; on jouait des vieilles comédies où Mlle Plessy, étant encore débutante, ne dédaignait pas d'accepter un rôle, c'était celui de Béatrix dans *Jodelet*.—Et que notre pauvre Ourliac était drôle dans celui d'Arlequin ! Nous étions jeunes, toujours gais, quelquefois riches... Munis du silence complaisant des autorités voisines, nous invitions tous les locataires distingués de l'impasse, et nous avions une collection d'attachés d'ambassade en habits bleus à boutons d'or, de jeunes conseillers d'Etat, de référendaires en herbe dont la nichée d'hommes déjà sérieux, mais encore aimables, se développait dans ce pâté de maisons en vue des Tuileries et des ministères voisins... Mais je viens de faire vibrer une corde sombre ; notre palais est rasé. J'en ai foulé les débris, l'automne passé ! "

Si Gérard de Nerval, à la fois poète et maniaque, au lieu de placer,

par une sombre nuit d'hiver, son suicide déplorablement romantique dans le cadre de la croisée de la plus sinistre maison de la vieille rue de la Lanterne, avait eu le courage de vivre, il aurait foulé bien d'autres débris. On éventre, en ce moment, en effet, les maisons qui font face au pont Solférino. Une partie du faubourg Saint-Germain est en démolition pour livrer passage à la section du boulevard Saint-Germain, qui, en renversant la rue d'Assas, l'entrée de la rue Cassette, un côté de la rue Saint-Dominique, va traverser la rue Bellechasse pour aller rejoindre l'esplanade des Invalides. Une autre partie de ce quartier, mis en coupe réglée comme une forêt, tombe sous le marteau des démolisseurs pour faire place à la rue de Rennes. L'autre jour, en rentrant à Paris par le chemin de fer d'Orléans je traversais en voiture la rue du Four qui, au moment où vous lirez ces lignes, ne sera plus qu'un souvenir, ce qui n'est pas dommage, car jamais plus sombre corridor ne serpenta dans une grande ville. La rue n'était pas encore barrée, mais ses maisons étaient inhabitées, comme celles de Babylone ou de Memphis, et elles semblaient me regarder passer par les ouvertures béantes d'où l'on avait arraché les croisées, comme ces morts dont le regard s'est éteint dans leurs orbites vides. Rien de plus navrant que ce spectacle. Il n'y a pas moins, m'a-t-on dit, de cent quatre-vingt-cinq maisons condamnées.

Mais revenons à la place du Palais-Royal, telle qu'elle sera. Elle s'étend aujourd'hui, d'abord sur le terrain couvert naguère encore par le pâté de maisons dont la rue de Chartres et celle du Doyenné faisaient partie, où retentirent si longtemps les joyeux flonflons du Vaudeville, et d'où Gérard de Nerval faisait envoler toute une nichée de jeunes souvenirs, puis sur l'entrée de la rue Richelieu et plusieurs autres rues adjacentes dont la démolition dégage les abords du Théâtre-Français. Cette place sur laquelle on projette d'élever des fontaines—j'espère par parenthèse qu'on renoncera à l'idée de faire surmonter une de ces fontaines par une Vénus mal apprise, peignant en public sa chevelure, sans même avoir pris la peine de se couvrir les épaules d'un simple peignoir—sera une des plus splendides de Paris, tant à cause de son étendue qu'en raison de la magnificence des constructions dont elle sera entourée. A parler vrai, ce sera la réunion de deux places, celle du Théâtre-Français, qui fournira à ce grand établissement dramatique les dégagements que le nombre toujours croissant des voitures rend de plus en plus nécessaire, et la place du Palais Royal proprement dite. La suppression du pâté de rues qui entravaient l'ancien Vaudeville, et celle de ce fouillis de ruelles étroites et étranglées qui avoisinaient le Théâtre-Français, mettra en rapport les grandes lignes architecturales du Palais-Royal avec celles du Louvre.